LE CAPITAINE SPARTACUS.

NOUVEAUTÉS

RECEMMENT PUBLIEES.

LA BAGUE ANTIQUE, par S. Henry Berthoud, 2 v. in-8.
LES SOUFFRANCES ET LES AMBITIONS DE GABRIEL RUSCONNETZ, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8.
LA COUPE DE CORAIL, par madame Mélanie Waldor, 2 v. in-8.
UN LION AUX BAINS DE VICHY, par Touchard-Lafosse, 2 vol.
ANDALOUSIA, par Lottin de Laval. 2 vol. in-8.
HÉLÈNE DE POITIERS, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.
LE RÉMOULEUR, Roman historique inédit, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.
LES COMTES DE MONTGOMMERY, par Lottin de Laval, 2 v. in-8.
LE CABARET DE RAMPONEAU, par Amedée de Bast, 2 v. in-8.
CONSUELO, par madame George Sand, 6 v. in-8.
ANDRÉ LE VENDÉEN, par madame Mélanie Waldor; 2 vol. in-8.
LES TROIS ARISTOCRATIES, par Touchard-Lafosse, 2 v. in-8.
LES BRODEUSES DE LA REINE, par Ernest Alby, 2 vol. in-8.
LA REINE DES VOLEURS, par Jules David, 2 vol. in-8.
UNE CONSPIRATION D'OPÉRA, par Touchard-Lafosse, 2 v. in 8.
L'ÉCHELLE DE SOIE, par Hippolyte Lucas, 2 vol. in-8.
BERTHE FRÉMICOURT, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8.
LE GRENADIER DE L'ILE D'ELBE, par Barginet de Grenoble, 2e édition, 2 vol. in-8.
FLEUR-D'ÉPÉE, par A. de Kermainguy, 2 vol. in-8.
LE DIAMANT DE LA VOUIVRE, par Louis Jousserandot, 2 v. in-8.
LE DUC DE BASSANO, souvenirs intimes de la révolution et de l'empire, recueillis et publiés par madame Charlotte de Sor, 2 v. in-8.
LE CAPITAINE SPARTACUS, par Paul Feval, 2 vol. in-8.

Lagny. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

LE CAPITAINE

SPARTACUS

PAR

Paul Feval.

1



PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Acquéreur du Cabinet de lecture, Collection universelle des meilleurs romans modernes.
1500 volumes in-12. Prix : 1000 fr.
Rue Saint-Jacques, 38.

1843.

LE CAPITAINE SPARTACUS.

I.

Le 15 août 1793, vers deux heures de l'après-midi, le capitaine Spartacus Publicola Tricotel cheminait à travers la lande des Bains, conduisant à la Gacilly un détachement de milices républicaines. Il était parti de Lohéac

dès le matin, mais sa troupe, sans cesse harcelée par des chouans isolés ou réunis en petites bandes, avait fait peu de chemin. Les défenseurs de la patrie continuaient maintenant leur route sous un soleil ardent ; accablés de fatigue, de soif et de chaleur, ils allaient sans trop garder leurs rangs, tête baissée et le fusil sur l'épaule. Spartacus marchait le premier : républicain rigide, mais sensible à la chaleur, il avait trouvé bon de lâcher d'abord l'agrafe de son hausse-col, puis quelques boutons de son frac, puis enfin la boucle de son ceinturon ; son ventre, libre désormais de toute entrave, s'ébattait au devant de lui. Au moment où nous le présentons au lecteur, Spartacus modérait les oscillations de cette partie réellement trop développée de son individu, à l'aide de sa vaste cravate blanche. Cet ingénieux expédient avait une double utilité, en ce qu'il donnait de l'air à une masse char-

nue, rouge, gonflée, qui supportait la face apoplectique du capitaine, et se plantait carrément entre deux épaules d'une énorme largeur.

Après lui venait le citoyen Collot, lieutenant. La mort du précédent capitaine, l'affaiblissement de la garnison cantonnée à la Gacilly, et le nombre toujours croissant des chouans l'avaient contraint à demander un renfort au chef de brigade Perrussel, dont le corps, partagé entre Lohéac et Redon, observait le cours de la Vilaine. Le citoyen Collot semblait placé là tout exprès pour faire ressortir la ridicule tournure de son chef : soldat depuis l'enfance, et n'ayant quitté le galant uniforme des gardes-francaises que pour revêtir le frac semi-bourgeois et le pantalon de cotonnade rayée du soldat de la Convention, il tendait le jarret, cambrait sa haute taille, et emboîtait le pas avec méthode. Sa cravate dé-

mesurément serrée, son frac boutonné militairement, et surtout la rigueur métronomique de son pas accéléré, semblaient un tacite reproche à la pacifique désinvolture du nouveau capitaine.

Derrière eux, le détachement, composé de cinquante à soixante hommes, supportait, tant bien que mal, la fatigue et la chaleur. Les trois quarts, recrues nouvelles, s'autorisaient de l'exemple de Spartacus pour se mettre à l'aise, tandis que les dix ou douze vétérans, amenés par le lieutenant, copiaient à la lettre sa tenue guindée et sa marche régulière.

— Citoyen Collot, dit le capitaine en déployant un immense foulard de coton pour essuyer ses tempes baignées de sueur, il fait une chaleur étouffante... une chaleur subversive et désorganisatrice, comme dirait le citoyen Saint-Just, mon petit cousin. Loin de moi la pensée de murmurer contre la républi-

que, mais voilà un bien triste pays! Des landes, toujours des landes. A moins pourtant que ce ne soient des taillis; cruelle alternative, citoyen; sur la lande, on brûle; dans les taillis... dans les taillis, je serais tenté de croire que les fusils croissent en pleine terre, comme on nous le racontait là-bas, à Paris, tant j'ai vu de balles sortir des buissons aujourd'hui. Pourvu que ces enragés ne nous attendent pas encore dans la forêt! Il n'y a point de mal à parler ainsi, je pense; je donnerais quelque chose pour être arrivé, j'éprouve le besoin de changer de chaussure... Citoyen, vous réfléchissez?

Cette question fut faite d'une voix timide. L'épais sourcil de Collot se fronçait de plus en plus à mesure que Spartacus avançait dans sa tirade; ce dernier craignit d'avoir laissé échapper quelque expression contre-révolutionnaire.

— J'espère, citoyen, commença-t-il, que rien de suspect...?

Le lieutenant l'interrompit sans façon, et la sérénité qui reparut à ce moment sur son visage dut rassurer Spartacus. Le citoyen Collot, en effet, avait froncé le sourcil sous l'effort d'un travail intérieur parfaitement inusité chez lui : un mot l'avait frappé dans la verbeuse lamentation de son chef ; il avait entrepris d'y répondre. Or, l'improvisation était son côté faible. Etonné de se trouver en verve une fois [illegible], il se hâta de saisir la parole, et dit assez couramment :

— Quant à moi, citoyen capitaine, je ne puis pas dire qu'ils se cachent. Je suis dans le pays depuis le commencement de la guerre ; j'ai entendu le premier coup de tocsin tomber du haut de la tour de Redon, et trouver des échos à plus de vingt lieues à la ronde. J'ai vu le lendemain les drôles venir sur nous au pas

de course, avec leurs faux emmanchées à revers; je les ai vus sauter par dessus nos baïonnettes, se coucher à plat-ventre pour éviter la mitraille, puis se relever, et nous culbuter au bruit de leurs damnés cantiques; j'ai vu cela, et je ne puis dire qu'ils se cachent. Ils nous surprennent quelquefois; mais n'est-ce pas notre métier d'être sur nos gardes? D'ailleurs, nous le leur rendons à l'occasion... Citoyen Tricotel, un chouan qui se trouve sous ma main est un homme mort; je les déteste, parce qu'ils sont les vils suppôts de la superstition et de la tyrannie; mais ils se battent bien. Attendez seulement un jour ou deux, et vous m'en direz des nouvelles. Écoutez! Il y a deux mois, notre détachement était de six cents hommes; voilà cinq fois que je vais chercher du renfort, et nous ne sommes plus que trois cents.... Ce sont des ennemis dangereux, fatigables! leurs balles sont sûres; dans une

rencontre, nous perdons toujours plus d'hommes qu'eux. Faut-il s'en étonner? Des jeunes nobles, habitués dès l'enfance à manier leurs armes de chasse, qu'ils n'ont point quittées pour nous combattre; des paysans qui mettent à cent cinquante pas une balle sur le clou d'un soulier; voilà ce que sont les chouans. Nous avons, nous, des conscrits qui font la charge en douze temps, et tirent, les deux yeux ouverts, à hauteur d'homme!... Et, pour vous amuser, là-bas, à Paris, on vous conte des histoires de vieilles femmes: des haies qui font des feux de file; des buissons... que sais-je, moi? Patience! vous verrez bientôt comme ils s'y prennent. La bande du Marquis tient la forêt...

Ici, Spartacus interrompit le discours de Collot par une plainte étouffée. Le pauvre homme avait lancé au hasard ce mot contre la manière de combattre des chouans; il ne s'at-

tendait guère à cette foudroyante réfutation.

— Citoyen, dit-il avec un long soupir, les chouans sont de bien estimables personnes, mais... je suis sur le point de me trouver mal.

Collot, tout entier à son affaire, n'entendit que les premiers mots. Surpris lui-même de son éloquence, et se complaisant dans sa harangue, il continua, sans vouloir remarquer le malaise de son chef :

— Qui vous parle d'estimer les brigands de ce numéro, citoyen ? ce que j'en dis n'est que pour vous faire mieux juger cette canaille, à laquelle on ne peut refuser un courage à toute épreuve. Le citoyen Perrussel le sait bien, lui; pourtant, voilà qu'il me renvoie cette fois avec cinquante hommes, quand il nous en faudrait cinq cents. Il ne m'appartient point de le blâmer ; mais je regretterais la vie s'il me fal-

lait la laisser à ces misérables, que l'Être suprême confonde !..... Capitaine, je vois se mouvoir quelque chose sur la lisière du bois; ferai-je presser le pas ?

Le capitaine ne répondit que par un soupir de détresse ; le pauvre homme était dans un état déplorable.

— Faites-moi l'amitié de prier les citoyens soldats de s'arrêter, dit-il ; je n'en puis plus. Encore un pas, la république perd en moi le plus tendre de ses enfants.

A cette formule étrange de commandement, le lieutenant regarda son chef avec une surprise mêlée de pitié ; l'honnête Spartacus ne tint compte de ce coup-d'œil. Bien que cette halte, en plein soleil, fût un pauvre soulagement, les soldats s'arrêtèrent avec une satisfaction évidente : les vétérans s'appuyèrent sur leurs fusils ; les recrues s'étendirent sans façon sur la lande. A cette vue, le lieutenant

qui se tenait immobile et raide devant le front, élevait la voix pour gourmander ces fainéants de conscrits, lorsqu'il avisa le capitaine couché de tout son long et soufflant avec délice. Il n'osa poursuivre ; un haussement d'épaule imperceptible, un regard involontairement échangé avec les vieilles moustaches qui suivaient son exemple, furent les seules marques extérieures de son mécontentement.

— Oh !... oh!... soufflait le gros Spartacus. Hélas ! citoyen, quelle épouvantable contrée !... Vous m'obligerez en laissant reposer un peu les citoyens soldats... Reposez-vous, défenseurs de la patrie; la république vous le permet par ma voix.

Sur ce, il se prit à souffler de plus belle, tamponnant son front et ses joues à l'aide du foulard de coton, puis mettant son nez à l'ombre entre deux touffes de bruyère, il s'endormit d'un profond sommeil. Le lieutenant

attendit d'abord avec assez de patience; il réfléchissait et se demandait à quel métier cet étrange guerrier avait pu gagner son grade; mais, au bout d'une grande démi-heure, sa longanimité vint à faiblir. Il se mit à marcher en sifflant la *Marseillaise*, et remonta par trois fois son hausse-col en grommelant. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il s'avança vers Spartacus, et lui cria dans l'oreille :

— Citoyen capitaine!

Celui-ci répondit par un ronflement vigoureusement modulé.

— Allez donc courir après les chouans avec une pareille espèce! murmura Collot. — Citoyen Tricotel!

— Hein?... Vive la république une et. . Adressez-vous à ma femme.

— Sa femme! C'est une souche que cet homme... Capitaine! capitaine!

— Là, là, citoyen lieutenant! dit Sparta-

cus qui s'éveillait enfin. A qui en avons-nous donc pour crier ainsi? Je ne dors pas, peut-être! je prends une minute de repos, voilà tout. Mon opinion est que cela ne peut nuire en rien au salon de la république.

Le lieutenant répondit sèchement :

— Nous allons à la Gacilly, où la garnison est en péril. Tandis que nous dormons...

— En conscience, je ne faisais que sommeiller, interrompit Spartacus avec un sourire aimable. N'en parlons plus; j'ai fini... Citoyens soldats, je vous engage à vous relever; en route!... Pour mon compte, lieutenant, je vous supplie de croire qu'il me tarde beaucoup de m'immoler en faveur de la patrie. Je n'ai pas pris pour rien les deux noms que je porte. Spartacus, afin que vous le sachiez, était un vertueux représentant très connu à Rome; Publicola était un esclave de l'antiquité qui sut briser ses fers. Ce sont mes pa-

trons, à moi, continua-t-il en s'échauffant ; je veux, marchant sur leurs traces, anéantir l'aristocratie ; je veux combler cette sentine exhalant au sein du pays ses émanations pestilentielles et contre-révolutionnaires ; je veux... Oui, citoyen ! je veux baigner dans mon sang l'autel de la patrie, teindre avec mon sang l'étendard de la liberté ; je veux... Oui, citoyen !

— Peste ! il paraît que c'est un rude, malgré tout, se dit le lieutenant, étourdi par ce magnifique élan patriotique ; nous verrons bien.

II.

Vis à vis de la petite troupe républicaine, au dessus d'un massif d'ormes géants, s'élevaient les toits pointus du château de Sourdéac, antique résidence des aînés de la maison de Rieux. Les pittoresques constructions du

vieux manoir viennent de faire place à un bâtiment bourgeoisement carré, badigeonné sur toutes les jointures, et auquel deux belles fenêtres en accolade, conservées, nous ne savons trop pourquoi, à l'étage inférieur, donnent la physionomie la plus bizarrement ridicule. On dirait qu'un malin architecte, forcé d'ailleurs de suivre à la lettre les burlesques idées de l'acquéreur de fraîche date, a conservé ces deux fenêtres comme une matérielle et piquante épigramme. En 1793, la fière devise : *A toute heure, Rieux !* ne se lisait plus au front du portail ; Sourdéac était veuf et dépouillé déjà ; mais il planait encore, autour du donjon dix fois séculaire, comme un vague ressouvenir de cette race, chevaleresque et glorieuse entre les races bretonnes. Maintenant tout a disparu, et tout disparaît ainsi tour à tour : la Bretagne, cette noble terre dont l'histoire se lisait à la face du ciel, depuis les Druides jusqu'à nous ,

dans ses monuments et dans ses ruines, la Bretagne se renouvelle; elle se drape gauchement sous les oripeaux de Paris; elle gratte son sol, honteuse de cette poussière des vieux âges qui était sa plus belle parure. Bientôt, propre et débarrassée de ses sales décombres, elle reniera son passé; Rieux, Rohan, Clisson, Goulaine, noms maussades, décrépits, seront mis sous le voile. Alors la Bretagne sera une province présentable, une province illustre peut-être, car son beurre, ses roquettes et ses huîtres sont des gages plus que suffisants de célébrité.

En avant du château et un peu de côté, la Forêt-Neuve, étageant ses derniers arbres sur le penchant d'une petite colline, descend jusque dans la plaine en pointe aiguë et régulière; là, elle se trouve bordée par un ruisseau, affluent de la rivière d'Oust, qui tourne la pointe et dessine son angle aussi nettement

que s'il était tracé de main d'homme. L'espace compris entre le courant et le bois forme un de ces charmants réduits si communs dans le Morbihan. Le voisinage de l'eau change la lande en pelouse moëlleuse et touffue; la forêt vous prête son ombre et sa fraîcheur; devant vous, à une lieue de distance, la côte de Bains, dont les jolis bosquets se couronnent d'arêtes abruptes et rocheuses, déchire sa rampe tout à coup et vous montre, à perte de vue, la campagne de Redon, diaprée de longues bandes lilas, vertes, dorées ou jaune sombre, selon qu'elle produit le sarrazin, le trèfle, le froment ou les tristes ajoncs; à droite, le marais de Glénac, lac immense en hiver, en été prairie émaillée de fleurs; à gauche, l'autre moitié de la colline de Bains, lande aride, rase comme un feutre, dominée seulement par deux pierres druidiques d'une gigantesque hauteur.

C'était de ce côté que venaient les Républicains. Au moment où, éloignés d'une demilieue à peine, ils se remettaient en marche sur l'appel de leur éloquent capitaine, trois individus étaient couchés au bord du ruisseau, et s'entretenaient, aussi tranquillement en apparence, que si le pays eût été en pleine paix. Deux d'entre eux portaient sur leur pantalon des blouses de toile écrue, serrées à la taille par des *chollets* aux couleurs tranchées; leur coiffure consistait en larges chapeaux de paille, ornés sur le devant d'une cocarde blanche. Tous deux étaient grands, bien faits, et, malgré leur grossier accoutrement, pouvaient passer, par tous pays, pour de fort beaux garçons.

Le plus jeune avait vingt ans au plus; son front ressortait blanc et poli sous les boucles épaisses de ses longs cheveux noirs; quand son œil se levait sur son compagnon plus âgé,

une expression de familiarité, tempérée par un affectueux respect, se lisait dans son regard. L'autre pouvait avoir trente ans ; il était d'une taille un peu moins élevée, mais ses membres admirablement proportionnés, ses formes qui se dessinaient vigoureuses et nettes sous la toile grossière de son costume, accusaient une force et une agilité peu communes. Son œil était perçant outre mesure ; on y lisait une détermination calme, indomptable. Son grand front plein de pensée, l'habitude hautaine et réfléchie de son visage entier disaient assez que vigueur physique, intelligence et courage se trouvaient réunis en lui et qu'il lui suffirait de se redresser pour dépasser de la tête le vulgaire.

Pour le troisième, dont nous n'avons pas dit un mot encore, c'était un enfant : une jolie figure féminine aux yeux d'un bleu obscur, doux et tendres comme les yeux d'une jeune

fille, à la peau blanche, délicatement veinée, aux joues un peu trop pâles, peut-être, encadrées par deux grappes de boucles blondes et brillantes, les plus grâcieuses qu'on pût voir. Son costume ne ressemblait en rien à celui de ses compagnons ; c'était quelque chose de bizarre, de presque théâtral. Une toque de velours vert fleurdelisée d'argent et portant au milieu une petite cocarde. blanche, était jetée de côté sur sa tête, dont elle ne couvrait pas la moitié ; une sorte de spencer, aussi de velours vert, aux mille boutons d'argent, serrait sa taille svelte et dégagée ; un large pantalon de coutil blanc, plissé sur les hanches, descendait jusqu'à ses pieds, d'une merveilleuse petitesse, et s'attachait sous des bottines au moyen de courroies assez semblables à nos sous-pieds actuels. Par dessus son spencer, une écharpe de soie blanche à franges d'argent entourait sa taille, laissant voir les

crosses sculptées d'une paire de pistolets et le manche d'un riche poignard oriental. A voir l'enfant et le costume, on eût dit un de ces pages mignons qui portaient, au moyen-âge, le missel à fermoirs dorés des nobles châtelaines. Il paraissait avoir seize ans à peine. Tandis que ses compagnons causaient avec vivacité, il restait, lui, demi-couché dans une attitude pensive, et semblait plongé dans quelque vague rêverie.

Chacun de ces trois personnages avait près de lui un fusil double; à quelques pas d'eux, on voyait, attachés aux derniers ormes de la forêt, trois magnifiques et fringants chevaux de selle, qui se reposaient à l'exemple de leurs maîtres et broutaient paisiblement les branches basses des arbres.

— Ma foi, mon cousin, disait le plus jeune des deux interlocuteurs, vous avez beau dire,

je veux envoyer quelques balles à ces mamants qui nous arrivent là-bas.

— Vous êtes un enfant, Édouard, répondit l'autre avec quelque impatience. Trois hommes! — Vous conviendrez que je suis généreux en parlant ainsi, ajouta-t-il à voix basse en regardant l'enfant. — Trois hommes contre plus de cinquante! cela pour satisfaire un caprice! n'en parlons plus, je vous prie.

— Si fait!... Dussé-je aller seul, je m'en passerai l'envie.

— Édouard!.. je suis votre chef, Monsieur, et je vous dis : Je ne veux pas.

Le plus âgé des deux cousins, que nous appellerons de son nom de guerre, sous lequel il était connu et redouté des Bleus à dix lieues à la ronde, le *Marquis*, parlait ainsi d'un ton sévère ; puis il ajouta, — et sa voix devint d'une excessive douceur, — en s'adressant à l'enfant :

— Grondez donc un peu votre frère, Anne; il s'est mis en tête d'attaquer le détachement qui traverse la lande.

Le jeune homme, ou plutôt la jeune fille se redressa vivement à ces mots.

— Un détachement ! des bleus ! s'écria-t-elle tandis que son œil, si doux naguère, s'animait d'un feu presque cruel. — A cheval, donc! et en avant!... Édouard a raison, Monsieur ; vous, ne vous en déplaise, vous avez grand tort. En avant, en avant ! qui m'aime me suive !

La volontaire enfant, légère comme un oiseau, était déjà en selle à ces derniers mots, et faisait caracoler son joli cheval avec l'aisance d'un cavalier accompli. Le marquis la regardait d'un air triste.

— Ce serait une folie sans excuse, Mademoiselle, dit-il ; je ne le permettrai point.

La jeune fille l'interrompit.

— A votre aise, Monsieur ! dit-elle avec le ton mutin d'un enfant gâté. Au revoir donc ! Viens, Édouard.

Edouard se dirigeait vers son cheval ; le marquis se leva vivement.

— Restez, je vous l'ordonne, dit-il. Comme brigadier des armées, au service de Sa Majesté le roi de France et de Navarre, je vous somme, vous, comte Édouard de Vimar, capitaine dudit prince, et vous, chevalier de Vimar, qui vous prétendez volontaire dans la compagnie de votre frère, tous deux, par conséquent, sous mes ordres immédiats, je vous somme de me suivre au camp à l'instant même, sous peine de rébellion.

Édouard s'arrêta ; mais mademoiselle de Vimar répondit à cette grave sommation par un éclat de rire des plus irréventieux ; et, faisant exécuter à son cheval une audacieuse courbette, qui la reporta d'un bond aux côtés

du marquis, elle laissa tomber ces mots en minaudant :

— Monsieur le marquis, vous n'êtes pas galant. J'ai dit : Qui m'aime me suive ; n'avez-vous donc pas entendu?... Vous n'y gagnerez rien ; je vous désobéirai ; c'est résolu... Irrévocablement ! ajouta-t-elle avec une emphase moqueuse. Puis, prenant un petit ton sérieux et décidé : Voyez-vous, Henri, continua-t-elle, si nous étions au camp, je vous obéirais. Dieu me préserve de donner l'exemple de l'insubordination ! mais ici cela ne tire nullement à conséquence... Allons, allons, Henri, mon cher cousin. — Sa voix se faisait caressante. — Soyez donc plus aimable... je vous en prie ! Un tout petit temps de galop, un coup de fusil ou deux, puis ventre à terre !... Et votre servante très humble, Monsieur le brigadier des armées du roi ; jamais vous n'aurez eu de soldat plus soumis.

. . .

A ces mots, et sans attendre la réponse, l'amazone fit sentir l'éperon à son cheval qui franchit le ravin d'un saut, et s'éloigna, rapide comme le vent.

— Nous n'abandonnerons pas ma sœur, Monsieur, je suppose? dit Édouard.

Le marquis ne jugea point à propos de relever l'amertune hautaine qui perçait dans ces paroles.

— Incorrigible enfant, murmura-t-il en mesurant d'un œil inquiet la distance qui les séparait déjà de la jeune fille. En même temps, Édouard et lui partirent au galop.

Spartacus et son détachement les voyaient s'avancer avec surprise.

— Qu'est cela, s'il vous plaît, citoyen Collot? demanda le premier.

Collot mit tranquillement le pistolet à la main.

— Citoyen, dit-il, ce sont trois papillons qui viennent se brûler à la chandelle. Voilà tout.

— Comme ils arrivent ! s'écria Spartacus ; c'est un tourbillon, une tempête !... Si je priais les citoyens soldats de tirer ?...

Collot quitta des yeux la cavalcade pour lever sur son chef un regard de stupéfaction ; depuis le matin, il marchait de surprise en surprise ; cette fois, il crut qu'on se moquait de lui. Cependant, lisant sur la débonnaire physionomie du capitaine un embarras sérieux, il répondit :

— Citoyen, cela vous regarde. Moi, je les laisserais avancer encore ; les conscrits sont mauvais tireurs, et...

Avant qu'il eût terminé sa phrase, le plus rapproché des trois cavaliers, celui qui portait la veste de velours et dont les longs cheveux

blonds retombaient en gracieuses boucles sur ses épaules, abaissa son fusil, sans s'arrêter, comme en se jouant. Le chapeau du lieutenant, percé par une balle, s'en alla rouler sur la lande à quelques pas.

— Diable ! dit-il en courant après son couvre-chef ; on ne peut pourtant pas les laisser approcher beaucoup plus.

C'était la première fois, sans doute, que le bon Spartacus se trouvait à pareille fête; toujours est-il que sa tenue en présence du danger ne fut point celle d'un vétéran. Dans la matinée, le lieutenant Collot s'était constamment chargé de commander le feu. Lorsque le capitaine se vit seul en face des devoirs de son grade, il sembla tomber dans une étrange perplexité. Cependant les assaillants arrivaient à portée de pistolet ; il fallait se décider. Soit fatigue de la route, soit tout autre motif, la voix de Spartacus trembla sensi-

blement lorsqu'il adressa à sa troupe cette allocution inusitée :

— Citoyens soldats! je pense qu'il est temps de tirer.

— Garde à vous!... joue... feu!... criait au même instant par derrière Collot qui avait reconquis sa coiffure.

— C'est absolument ce que je voulais dire, observa le capitaine un peu rassuré par la présence de son bras droit. Mais sa voix se perdit dans le bruit de la décharge, et, dès ce moment, les soldats conçurent une très médiocre idée de son courage.

Au commandement, les assaillants, détournant leurs chevaux, les firent caracoler à droite, à gauche, en s'éloignant rapidement. La décharge une fois faite, les bleus les virent revenir comme la foudre, et, avant qu'ils eussent rechargé leurs armes, les cavaliers étaient à demi-portée. Trois coups partirent en même

temps, et trois soldats tombèrent. Alors une voix fraîche et douce arriva jusqu'aux républicains.

— Salut et fraternité, citoyens ! disait-elle. Un pour chaque. Il nous reste trois coups encore ; mais si nous nous mettions à prodiguer ainsi vos précieuses vies, nous en verrions trop tôt la fin... Défenseurs de la patrie, au plaisir de vous revoir!

— Brigand ! attends-nous donc ! hurla Collot écumant de rage.

La jeune fille l'entendit ; par une bravade folle, au lieu de s'éloigner avec ses deux compagnons , elle fit quelques pas en avant. Elle ouvrait la bouche pour lancer un nouveau sarcasme, lorsque le lieutenant l'ajusta de son pistolet à la dérobée, et, visant avec tout le soin dont il était capable , lâcha son coup. Le cheval de l'enfant fit un bond ; monture

et cavalier tombèrent. Au bruit du coup, les deux fugitifs se retournèrent.

— Anne ! ma sœur ! s'écria Édouard.

— Voilà ce que je craignais ! dit amèrement le marquis. Un effort ! mais de la prudence. Songez que si nous sommes pris, tout espoir de délivrance est perdu pour elle.

Le galop de leurs chevaux les amena près de la jeune fille en quelques secondes ; mais les soldats, bien plus rapprochés, arrivèrent en même temps. Cependant les deux coups de fusil des royalistes abattirent les premiers républicains ; le marquis saisissait déjà sa belle cousine, lorsque la balle du second pistolet de Collot effleura le cou de son cheval ; l'animal se câbra et partit comme un trait. Edouard resté seul, entouré de toutes parts, et sur le point d'être lui-même fait prisonnier, passa sur le ventre aux soldats de la Con-

vention, et rejoignit son cousin la rage au cœur.

Quelque temps ils harcelèrent le détachement ; plus d'un bleu tomba encore avant d'atteindre la lisière de la forêt. Arrivé là, le lieutenant Collot éleva sa grosse voix, et jura qu'au premier coup de fusil le prisonnier serait passé par les armes. Aussitôt on vit les deux chouans disparaître derrière les arbres. Le détachement, moins fort de huit à dix hommes, arriva sans autre accident au lieu de sa destination.

III.

A une lieue nord-ouest de la Gacilly, au centre des plus épais taillis de la forêt Neuve, il existe une vaste clairière traversée par un ravin profond. Les rives de ce ravin, hautes, coupées à pic, surplombant même quelque-

fois, portent à leur sommet comme une chevelure de broussailles qui se mêlent si touffues, si embrouillées, que l'œil ne peut percer au delà et s'arrête sur cette voûte de verdure, recouvrant un précipice de plus de trente pieds. C'est le *Saut-du-bouc*. A l'appui de ce nom fantastique, on raconte dans le pays une interminable légende où l'on voit un chevalier, trompé par le démon qu'il poursuit sous la forme d'un bouc, arriver armé de toutes pièces au galop de son bon cheval de bataille, et s'engloutir à la grande joie du maudit qui se pâme de rire et lui fait des cornes sur l'autre bord. On montre encore l'endroit où Satan a posé son pied pour faire le saut. Ce pied a laissé son empreinte sur le roc : quatre doigts et l'orteil, le tout d'une exécution parfaite et dessiné de main de maître.

Non loin de cet endroit qui forme à peu

près le centre de la clairière, s'élève une immense pierre quadrangulaire couchée sur quatre supports géants ; les gens du pays l'appellent la *Table des Païens*, sans doute par souvenir traditionnel de son ancien usage. Cette table est, en effet, un monument des Celtes, probablement un autel servant jadis aux cérémonies druidiques. Les paysans morbihannais sont convaincus *qu'il revient* près de cette pierre ; c'est-à-dire que les âmes des trépassés affectionnent ce lieu, et s'y donnent volontiers rendez-vous pour leurs nocturnes assemblées. Aussi n'en parlent-ils qu'après un signe de croix préalable. Nulle considération ne pourrait porter un homme seul à s'en approcher dès que la nuit est tombée.

Dans le fond du ravin, perpendiculairement au dessous de la table, se trouve une cavation d'une étendue considérable :

est-ce un ancien lit souterrain du torrent qui l'aurait abandonné depuis des siècles pour suivre sa direction actuelle ? est-ce le complément de la table celtique, le temple mystérieux où se consommaient les sanglants sacrifices des Druides? La dernière hypothèse est la plus probable. Quelle que soit d'ailleurs son origine, cette caverne convenait merveilleusement aux réunions d'une secte persécutée : sa bouche est basse et couverte par une telle profusion de ronces, réunies là comme à plaisir, que, fût-on parvenu au fond du ravin, on pourrait passer et repasser auprès d'elle sans la deviner. D'ailleurs, l'eau qui remplit le torrent une bonne moitié de l'année suffirait seule pour ôter jusqu'à l'idée d'une habitation humaine en un lieu pareil.

Pourtant si, le 15 août 1793, une heure après les évènements que nous venons de rapporter, le hasard ou la trahison eût permis

à quelqu'un de glisser un coup-d'œil curieux à travers les broussailles de l'ouverture, un spectacle aussi étrange qu'animé aurait frappé son regard.

La caverne était de forme oblongue ; des deux côtés, le long des parois humides, s'étendait une litière de paille, large de la hauteur d'un homme et foulée à intervalles égaux. A l'une des extrémités de cet immense divan, s'alignaient cinq ou six tentes ou cases formées de toile grossière; à l'autre se trouvait un ratelier pour une douzaine de chevaux. Au dessus de toutes les places foulées, formant comme autant de sillons sur la paille, étaient suspendus, à des crochets de bois fichés dans le roc, tantôt un fusil de chasse luxueusement orné tantôt une longue et mince canardière, quelquefois un tromblon de cuivre, à la gueule évasée, le plus souvent un fusil de munition. Le reste du mobilier consistait en escabelles boiteuses,

en vases de terre, etc. Il y avait aussi d'épaisses tables de chêne, à peine dégrossies, comme on en voit dans les fermes. Aux deux côtés de l'entrée, une sentinelle, en blouse de toile et pantalon flottant sur de larges sabots, se tenait debout, le fusil sur l'épaule.

L'œil du curieux aurait glissé sur tous ces détails matériels: la scène que nous avons annoncée comme devant captiver son regard, se passait dans la partie la plus éloignée de la grotte.

Là, en effet, plus d'armes d'aucune espèce, plus rien de ce qui pouvait rappeler la vie aventureuse et sanglante du soldat: une pierre recouverte d'une toile; sur la pierre, un crucifix; tout autour le sol nu; sur le sol, cent cinquante paysans et quelques femmes agenouillés dans un pieux recueillement. Debout devant la pierre, autel rustique qui, chaque matin, lui servait à célébrer le saint sacrifice, l'ancien curé de la Gacilly, vieillard

au front vénérable, psalmodiait lentement un verset des hymnes sacrés. Chaque membre de l'assemblée, animé d'une foi également vive et sincère, adoucissait sa voix rude pour répondre le verset suivant ; on chantait vêpres dans le *trou des Païens*, le jour de l'Assomption, en l'an 1793.

Dieu nous garde de faire ici du pittoresque avec ce qui est sublime ! Comment, d'ailleurs, essayer de rendre les détails de cette scène sans en gâter la magnifique et simple poésie ? Ce vieux prêtre disant avec ferveur les louanges du Très-Haut quand toutes les misères, toutes les privations pèsent sur les derniers jours de sa vie ; ces hommes purs et vaillants, dont l'existence se résume en deux mots : prier, combattre ; qui ne laissent leur rosaire, béni sur l'autel de madame sainte Anne d'Auray, que pour saisir l'arme suspendue au dessus de leur

couche, et confesser, vainqueurs ou mourants, ces deux principes si admirables, si purs de tout intérêt humain, le dévouement au trône écroulé, la foi au Christ méconnu; ces femmes à la vertu antique, suivant à la mort leurs frères et leurs époux; tout cela, prêtres, paysans, nobles, femmes, s'appelle d'un nom commun dans l'histoire, ce sont les *chouans*. Vanter leur héroïsme serait peine perdue; ils n'ont pas plus besoin de nos louanges que souci des insultes de quelques-uns. Leur récompense, à eux, n'est pas de ce monde. Ce n'était certes point pour inspirer des épopées qu'ils donnaient à la France infidèle et déshonorée l'exemple de l'honneur le plus chevaleresque et de la fidélité la plus touchante.

Les chouans rassemblés dans le *trou des Païens*, étaient les restes d'une bande nombreuse, composée en presque totalité des vas-

saux et tenanciers du marquis. Celui-ci, admirateur passionné de M. de la Rouarie, avait saisi tout d'abord la portée des ingénieuses et vastes combinaisons du créateur de l'Association bretonne. Jugeant les autres d'après lui-même, il avait pris au sérieux les acclamations qui s'élevèrent de toutes parts dans les assemblées des nobles, lorsque M. de la Rouarie développa ses plans d'organisation militaire. Plus tard, il dut reconnaître que les bons seigneurs avaient applaudi avant de comprendre. Bien peu mirent les plans à exécution ; beaucoup agirent en sens diamétralement contraire ; mais alors il ne doutait point du succès. De retour dans ses terres, sans lever précisément ses hommes, il les mit en état de se montrer en armes au premier signal.

Tout ce plan de la Rouarie, si habilement conçu, échoua pourtant, comme chacun

sait. Les susceptibilités jalouses des chefs secondaires, l'ineptie, la faiblesse ou le zèle mal dirigé de quelques-uns, la trahison de l'agent des princes à Jersey, tout se réunit pour faire manquer l'entreprise. La Rouarie mourut de chagrin, mais son immense travail ne devait pas rester sans résultat. Lorsque les soldats de la Convention se mirent à sillonner en tous sens la Bretagne, ils trouvèrent dans certaines communes une résistance aussi opiniâtre qu'inattendue ; on put se convaincre alors de l'efficacité d'une résistance générale qu'on eût organisée sur le même plan. Si les districts qui avaient suivi les instructions de la Rouarie, quoique peu considérables et isolés les uns des autres, causèrent à la République des pertes énormes, quel n'eût point été le résultat d'un soulèvement opéré avec ensemble et conduit par un chef intelligent? Lorsque, notamment, le

premier détachement de bleus vint pour occuper Carentoir et la Gacilly, le tocsin sonna dans toutes les paroisses environnantes; en un clin-d'œil, le marquis se trouva à la tête de plus de mille hommes. Il combattit longtemps et vaillamment, mais les bleus recevaient sans cesse du renfort; à l'époque où se passe notre histoire, 150 hommes seulement restaient sous ses ordres. C'était bien peu pour se défendre, et certes ce n'était point assez pour vaincre; mais le marquis nourrissait toujours l'espoir d'un soulèvement en masse du Morbihan et de l'Ile-et-Vilaine; il demeurait à son poste pour favoriser au besoin ce mouvement.

Les vêpres étaient presque terminées lorsque Édouard et le marquis revinrent de leur malheureuse expédition. A leur entrée dans la grotte, le bruit de leurs pas fit à peine relever quelque tête de femme: dès qu'ils se

furent agenouillés en silence, l'assemblée continua de célébrer la fête de la Vierge avec recueillement et piété. Quand le dernier psaume eut cessé de retentir sous la voûte, le curé se prosterna devant l'autel et dit :

— Mes frères, n'oublions point nos morts. Prions pour eux avec ferveur afin que, notre tour étant venu, nous trouvions, nous aussi, de ferventes prières. Nous allons dire le *De profundis* pour le repos des âmes de.....

Ici une longue liste de noms, souvent interrompue par un pénible soupir sortant de la poitrine d'un père, d'un frère perdu dans la foule, ou par les sanglots étouffés des femmes agenouillées de l'autre côté de la grotte. La liste épuisée, le prêtre entonna le *De profundis*. Les chouans, habitués à compter chaque jour sur leur trépas du lendemain, répondirent pieusement à l'hymne mortuaire;

puis, le prêtre ayant donné la bénédiction, tout le monde se leva.

Le marquis sortit le premier et fit ranger sa bande au fond du ravin.

— Cinquante hommes et un nouveau capitaine arrivent ce soir à la Gacilly, dit-il. L'attaque n'aura point lieu cette nuit.

Il parcourut les rangs du regard et sembla faire un choix dans la foule.

— Jean Huber! Jean Balaguy! Joson Guer! Michel Mesrou !

Quatre chouans s'avancèrent en silence ; le marquis continua en s'adressant au reste de la bande :

— Allez-vous reposer, mes fils, et dormez pour deux nuits; demain, il vous faudra veiller.

Une fois le gros de la bande rentré dans la caverne, le marquis se trouva seul avec les quatre hommes qu'il avait choisis, Édouard

et le curé. Il jeta sur ces derniers un regard de contrainte fort significatif, mais inutile, attendu la curiosité bien naturelle du bon prêtre, et la préoccupation d'Édouard.

— Mademoiselle Anne est prisonnière, dit-il.

— Prisonnière! répétèrent ensemble les quatre paysans.

Leurs yeux interrogeaient le jeune comte de Vimar comme pour implorer le démenti de cette triste nouvelle; Edouard comprit et répondit en baissant latte :

— Ma sœur est à la Gacilly!

— Hélas! monsieur le marquis, voilà un bien terrible évènement, dit à son tour le prêtre avec émotion. Cette chère demoiselle! Comment cela est-il donc arrivé?

—Monsieur le recteur, répondit le marquis, dont la voix trahissait la secrète impatience, ce serait une longue histoire. Le mal est fait;

l'essentiel est de le réparer, et cela sans perdre de temps. La jeune fille est opiniâtre; elle ne révèlera certes pas qui elle est, et les bleus ne font point de quartier.....

Edouard se sentit frémir de la tête aux pieds, à cette affreuse idée. Les paysans dirent à la fois :

— Que faut-il faire, monsieur le marquis Seigneur Dieu, que faut-il faire ? nous voilà tous les quatre prêts à tout! Prisonnière! notre pauvre demoiselle !... Allons, monsieur le comte, faut pas pleurer comme ça ; nous la sauverons.

Celui-ci, en effet, avait laissé tomber sa tête sur sa main ; l'image de sa sœur assassinée avait frappé son esprit d'un coup trop violent : il pleurait.

— Édouard, dit doucement le marquis, vous allez vous retirer. Ce qui reste à faire ne regarde que ces braves et moi.

Le jeune comte releva vivement la tête.

— Oh ! vous ne me donnez pas sérieusement cet ordre, s'écria-t-il, s'indignant à la pensée de rester au camp, tandis que d'autres s'exposeraient pour tenter la délivrance de sa sœur ; — c'est impossible, Monsieur.

— Édouard, dit le marquis à voix basse, vous m'avez résisté déjà une fois aujourd'hui; vous savez ce qui en est résulté ! Puis il ajouta tout haut : — Monsieur le comte, laissez-nous, je vous prie.

Cet ordre péremptoire ne souffrait pas de réplique, à moins de se mettre en rébellion ouverte. Édouard obéit ; mais, avant de se retirer, il dit encore :

— C'est une cruauté sans motif, Monsieur. Souvenez-vous que, si malheur arrive, j'aurai le droit de vous demander compte de votre conduite de ce soir.

Le marquis s'inclina avec froideur; puis,

comme Edouard s'en allait tristement, il prit à part le curé de la Gacilly.

— Monsîeur le recteur, dit-il, ce pauvre enfant me fait peine, n'irez-vous point le consoler?

Le prêtre suivit Edouard. Le marquis attendait ce moment; il vint se placer au milieu de ses quatre compagnons, et, jetant sur eux, à la ronde, un regard où se peignait la confiance sans bornes qui liait chaque chef de chouans à ses *gars*, il dit sans préambule :

— Il y a fort à parier que ceux qui vont aller ce soir à la Gacilly n'en reviendront pas ; voulez-vous y venir avec moi?

— Oh !... monsieur le marquis, vous le savez-bien

— C'est vrai, mes braves; mais cette fois j'ai dû vous montrer le danger. Le malheur de mademoiselle de Vimar intéresse ses parents et amis seulement ; nul autre que Sa Majesté n'a le droit de réclamer vos vies. C'est

pour cela que je me suis borné à vous ; pas un n'eût refusé de me suivre ; mais, avant tout, je suis le chef d'un corps royaliste, et ne puis l'exposer que pour le bien de la guerre.

Prétendre que les chouans comprirent parfaitement cette distinction, serait un peu hasardé peut-être; toujours est-il qu'ils portèrent religieusement la main à leur chapeau au nom de Sa Majesté, et qu'ils accueillirent la conclusion avec une grave et silencieuse déférence.

— Nous irons donc seuls, continua le marquis ; toi, Hubert, tu prendras ton fusil....

— Tiens, pardié!...

— Silence !... Tu prendras ton fusil. Vous, je vous donnerai des couteaux ; vous n'aurez point d'autre arme.

— Oh !... firent les gars étonnés. Dam, monsieur le marquis, si c'est votre idée...

— La réussite de mon plan exige du silence;

il ne faut pas qu'il y ait plus d'un coup de tiré... Maintenant, allez dormir une heure ou deux ; je vous éveillerai quand il sera temps.

Les quatre chouans soulevèrent en silence l'amas de broussailles qui masquait l'entrée de la grotte; leur chef resta seul, appuyé au tronc rabougri d'un vieux chêne qui avait essayé de croître, privé d'air et de soleil, au fond du précipice.

Bien des heures se passèrent avant que le marquis changeât de position. Pendant ce long espace de temps, son immobilité fut si grande qu'on aurait pu le prendre pour une statue, si parfois un profond et pénible soupir ne fût venu soulever sa poitrine, et montrer que, sous ce calme apparent, se cachait une grande agitation intérieure. Il était, en effet, dans un moment de grave irrésolution. Sa conduite ultérieure, ce qu'il devait faire pour servir le plus utilement la cause à

laquelle il s'était si franchement dévoué, c'était là le sujet de ses réflexions de tous les jours; mais, cette nuit, la captivité de mademoiselle de Vimar venait encore ajouter à ses incertitudes. Force lui était de s'avouer l'insuffisance de sa bande pour chasser désormais les bleus du canton. Le nombre des chouans augmentait chaque jour, il est vrai, mais ces nouveaux ennemis de la Convention n'avaient du chouan que le nom et l'intrépidité. C'étaient tantôt des hommes isolés qui, ruinés ou insultés par les républicains, leur déclaraient une guerre à mort, et, embusqués dans les bruyères, guettaient nuit et jour leurs victimes; tantôt de petites bandes de dix, quinze ou vingt hommes au plus, combattant les bleus, mais ne reculant guère à l'occasion devant le pillage d'un château royaliste; agissant, du reste, sans concert aucun, et plus disposés à se détruire les uns les autres qu'à se prêter un mutuel secours.

Le marquis sentait parfaitement que, pour le parti royaliste, les chances de succès n'étaient point alors en Bretagne ; il savait les progrès extraordinaires des généraux vendéens ; le marquis d'Elbée, avec lequel il entretenait une correspondanee, le pressait instamment de venir joindre son corps. Aussi, la veille même, avait-il résolu de tenter un dernier effort sur la Gacilly, et de passer ensuite la Loire. pour rallier l'armée catholique. La captivité de mademoiselle de Vimar dérangeait tous ses plans.

Au milieu de sa vie de dangers toujours renaissants, la vue continuelle d'Anne, son exquise beauté, la tournure exceptionnelle de son esprit audacieusement romanesque avaient agi sur l'âme du marquis; insensiblement, avant qu'il eût songé à y prendre garde, il avait dû s'avouer qu'il aimait mademoiselle de Vimar. Dès-lors, ce sentiment avait jeté des

racines trop profondes pour qu'on pût songer à le combattre sérieusement. A mesure que son amour augmentait, il déplorait davantage la vie aventureuse d'Anne, l'oubli où elle mettait les douces habitudes de son sexe. Il regardait maintenant comme des travers cette hardiesse extraordinaire, ce courage tout viril qui, bien probablement, avaient été les premiers appâts où s'était pris son cœur ; il maudissait d'autant plus ce malencontreux héroïsme, qu'il voyait en lui l'obstacle le moins sérieux sans doute, mais le plus insurmontable à sa jonction avec M. d'Elbée. Au milieu de la bande du *trou des Païens*, composée des vassaux du marquis et de ceux de la maison de Vimar, Anne pouvait, en effet, suivre à son aise sa bizarre vocation. Les bons chouans de Bretagne l'admiraient, l'idolâtraient, la respectaient à l'égal d'une sainte ; mais ailleurs,

dans les rangs de la grande armée royale, que deviendrait la pauvre amazone ?

C'étaient ces pensées, la dernière surtout, malgré sa faible importance relative,qui absorbaient le marquis. Aux reproches de sa conscience, il avait à opposer la captivité d'Anne ; pouvait-il en effet la laisser entre les mains des bleus ? Mais, d'un autre côté, ce malheur serait-il arrivé s'il eût fait taire sa faiblesse et laissé, pour de plus nobles combats, ces inutiles et dangereuses escarmouches de Bretagne ? Il s'indignait d'avoir pu mettre en balance son amour pour un enfant et le service de Sa Majesté ; il avait honte de lui-même. Puis, tout à coup, chose étrange ! honte et indignation s'évanouissaient comme un songe, pour faire place à la rêveuse et mélancolique tristesse de l'amour le plus pastoral, quand il se faisait cette question, tour-

ment éternel de quiconque met son bonheur à la merci d'une femme : — M'aime-t-elle ?

Sa distraction, favorisée par le silence et la solitude, menaçait de se prolonger encore, lorsque, fort heureusement pour sa maîtresse, à qui sa langoureuse rêverie était d'un assez mince secours, un rayon de lune, se frayant tout à coup un passage à travers la voûte de broussailles, vint frapper d'aplomb son visage. Le marquis tressaillit à cette vue; mais, avant qu'il eût le temps de faire un mouvement, la voûte se referma, le rayon disparut, et un corps pesant tomba au fond du précipice.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur le marquis, dit en même temps la voix d'Huber, il doit être bien mort; mais voyez voir pourtant, si c'est un effet de votre bonté. Les enragés ont la vie dure.

Le marquis s'avança vivement dans l'obscu-

rité ; au second pas, son pied heurta contre un cadavre.

Huber arrivait en ce moment au fond du ravin.

— C'est Mathurin Caignel, dit-il froidement, sauf respect, monsieur le marquis.

— Et pourquoi l'avoir tué, malheureux ?

— Dam !... c'était un *pataud;* je l'avais guetté toute la journée ; je l'ai retrouvé cette nuit.

— Mais qui te dit qu'il fût un traître ?

— M'est avis que vous n'avez pas regardé, sans cela vous auriez vu briller ses boutons d'étain. Caignel s'était fait bleu, sauf respect, monsieur le marquis.

Le marquis punissait rigoureusement ces meurtres isolés qui déshonorent inutilement un parti ; mais ici la trahison était flagrante ; Huber avait probablement sauvé toute la

bande d'un danger imminent. Néanmoins le marquis prit un ton sévère.

— Pourquoi as-tu quitté le camp sans mon ordre ? demanda-t-il.

— Dam... ! balbutia le gars en roulant son chapeau de paille entre ses doigts.

— Tu seras puni ; un meurtrier nocturne n'est pas digne de faire partie des troupes de Sa Majesté.

— Oh !... monsieur le marquis !

Le chouan qui venait de risquer sa vie en attaquant un ennemi nécessairement sur ses gardes, ne trouva que cette exclamation douloureuse pour repousser le reproche peut-être injuste de son chef.

— Quoi ! la nuit est-elle donc si avancée ! s'écria ce dernier qui avait poussé le ressort de sa montre; onze heures et demie !... Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard !..,

Il entra doucement dans la grotte avec

Huber, et réveilla ses trois autres compagnons d'expédition qui dormaient côte à côte d'un profond et bruyant sommeil. Il les fit entrer dans sa case où il leur distribua, suivant sa promesse, des couteaux bien affilés ; puis tous les cinq partirent sans bruit, grimpant le long des bords du ravin pour se diriger vers la Gacilly. Leur marche était silencieuse, bien que rapide ; les bleus envoyaient souvent des espions dans les bois, témoin le transfuge Caignel, surpris par Huber à dix pas du *trou des Païens;* le moindre indice pouvait donner l'éveil.

La forêt Neuve s'étend jusqu'à un quart de lieu de la Gacilly. Pendant une demi-heure, nos aventureux voyageurs, couverts par le dôme de verdure qui s'élevait au dessus de leurs têtes, ne s'aperçurent pas qu'un brouillard compacte, impénétrable, commençait à envelopper la plaine. Ce fut seulement à quel-

ques pas de la lisière que le marquis s'arrêta en disant :

— Ce brouillard nous fait la partie belle ; la lune s'est cachée tout exprès pour nous. Écoutez et souvenez-vous... Toi, Huber, tu vas nous quitter ici ; tu prendras le chemin de Carentoir; tu tourneras la Gacilly afin d'arriver par derrière, du côté de la caserne... Approche.

Le marquis lui dit quelques mots à l'oreille et ajouta tout haut :

— Tu m'entends ; il n'est pas nécessaire de tuer cet homme.

— Oh!... fit Huber, évidemment désappointé; ça en ferait tout de même un de moins.

— Tu ne le tueras pas... va !

Le paysan partit.

— Pour nous, mes gars, reprit le marquis, nous avons autre chose à faire. Huber est intelligent; grâce à lui, je suis sûr de parvenir

jusqu'à mademoiselle de Vimar ; mais ce n'est pas tout : il faut songer au retour. Je connais le lieutenant Collot ; à la moindre alerte, il envoie des patrouilles sur la lande. Pourtant, mes gars, mademoiselle Anne doit être sauvée.

— Ça, c'est sûr, dirent les trois paysans.

— S'il ne faut que se mettre en avant et recevoir les coups à sa place, ajouta Jean Balagui, colosse de plus de six pieds, dont le courage et surtout la force étonnante faisaient bruit dans sa bande et même parmi les bleus; — je dis que je suis là, moi, Balagui.

Le marquis jeta sur les membres noueux de l'athlète un regard de satisfaction.

— C'est bien, dit-il ; tu protégeras seul mademoiselle Anne pendant la retraite. Es-tu content ?

— Je suis là, moi, Balagui ! répéta seule-

ment le gars en redressant son torse gigantesque.

— A la première alarme, tu saisis dans tes bras mademoiselle de Vimar et tu prends la fuite sans dire une parole.... Vous, au contraire, continua le marquis en s'adressant aux deux autres, vous vous sauverez à grand fracas dans la direction opposée; il faut qu'on vous poursuive... Joson et toi, Michel, votre tâche est la plus dangereuse; la remplirez-vous?

Les deux chouans répondirent oui d'une seule voix; ce simple mot dans leur bouche valait pour le marquis le serment le plus solennel.

— Dieu nous assiste, dit-il; en route, mes gars; faites-vous petits et ne soufflez pas.

Ils s'engagèrent dans la lande; leur marche devint lente; les plus minutieuses précautions étaient prises pour éviter le bruit. Ils furent ainsi près d'une heure à franchir le court es-

pacé qui sépare la forêt Neuve de l'Oust, dont le courant baigne les dernières maisons de la Gacilly. Pour éviter le pont, sur lequel devait se trouver une sentinelle, la rivière fut traversée à gué, et la petite troupe entra dans le chemin montant et pierreux qui conduit au centre de la ville en longeant les murs du cimetière. A l'angle de ce mur, le marquis fit faire halte; de cette place, il pouvait voir la prison de sa jeune cousine, et le corps de garde qui veillait devant la porte grillée.

La tâche d'Huber était d'une tout autre nature, à ce qu'il paraît. Dès qu'il eut fait le détour convenu et qu'il fut à portée des avant-postes républicains; il se mit à faire grand bruit dans le fourré, s'efforçant d'imiter la marche de plusieurs hommes et battant les buissons à la ronde avec le canon de son fusil. De ce côté, les taillis touchent presque la ville; le chouan était à peine éloigné d'une

demi-portée, lors que la sentinelle cria son premier *qui vive !* Il ne répondit rien et continua tranquillement son manège en avançant toutefoisde manière à tenir un gros arbre qu'il voyait confusément à travers le brouillard, entre lui et le soldat républicain.

— Qui vive ! dit encore celui-ci.

Le chouan put l'entendre armer son fusil.

— Ne te gêne pas, mon bonhomme, grommelait-il en redoublant son tapage.

— Qui vive ! répéta pour la troisième fois la sentinelle.

— Joue, feu ! s'écria Huber en éclatant de rire.

Au même instant, il sentit le vent d'une balle qui passait en sifflant à quelques lignes de son sage.

— Je n'étais pas couvert, donc ! dit-il

avec sang-froid.—Allons! ces bleus du démon apprennent à viser, c'est sûr.

Puis, arrondissant deux de ses doigts qu'il posa entre ses lèvres, il fit retentir les fourrés de ce sifflement aigu, prolongé, terrible signal bien connu des bleus, et cria comme un acteur à la cantonnade :

— Ohé ! oh ! les gars, arrivez !

Il déchargea son fusil en l'air, tout en continuant à part lui :

— Si on peut perdre comme ça une balle et un coup de poudre à cinquante pas d'un pataud !... Suffit ! M. le marquis a des lubies, mais il ne plaisante pas.

Huber ne s'était joint que depuis peu à la bande du Trou-des-Païens. Auparavant, il faisait la guerre en amateur pour son propre compte. C'était alors un de ces chouans isolés qui harcelaient sans cesse les bleus et leur faisaient plus de mal peut-être que les bandes organisées. En ce temps-là, Huber se retirait les

nuits dans son ancienne maison, où sa femme avait été massacrée par les républicains dès le commencement de la guerre. Un jour, ceux-ci mirent le feu à sa cabane, et le chouan, ajoutant un nouveau serment de vengeance à tous ceux amassés déjà dans son cœur, prit son mobilier, c'est-à-dire sa gourde et sa canardière, et vint se mêler à la bande du marquis. Pendant qu'il vivait seul, il avait contracté des habitudes féroces et sauvages, qui contrastaient singulièrement avec celles du gros des insurgés; le marquis le tolérait néanmoins à cause de son intelligent dévouement et de l'imperturbable sang-froid qu'il déployait au milieu des plus affreux dangers. Huber était généralement taciturne au milieu de ses camarades; mais, dès qu'il se retrouvait seul, il causait : c'était là un autre résultat de son long isolement. En toutes rencontres, même les plus périlleuses, il se

complaisait en d'interminables monologues, sans que le fracas de la fusillade pût le déterminer à manger une seule syllabe.

La sentinelle avait crié aux armes, mais ce cri était superflu ; les deux coups de feu avaient éveillé la garnison; quelques minutes après, tous les bleus en armes se précipitaient sur le lieu de l'attaque présumée.

Devant la prison, un poste de dix soldats veillait toutes les nuits. Ces hommes, que l'alerte trouva debout, furent les premiers à se porter en avant ; la prison resta sans défense. Le marquis n'attendait que ce moment ; il s'élança aussitôt, suivi de ses trois compagnons.

IV.

Lorsqu'elle s'était vue prisonnière, mademoiselle de Vimar avait été atterée d'abord, et, certes, il y avait de quoi, dans ces guerres d'extermination, l'habitude n'était pas de faire quartier. Mais bientôt son naturel intrépide

avait pris le dessus. Ce fut d'un pas ferme et tête haute qu'elle suivit le détachement dans sa marche sur la Gacilly. Pendant que les recrues continuaient leur route, insoucieuses et stupides comme devant, les deux officiers considéraient avec surprise la frêle et délicate beauté du prisonnier. Plusieurs fois le lieutenant fut sur le point de deviner la vérité; mais le pas leste et l'allure déterminée du jeune chouan le rejetaient dans son incertitude. Le capitaine rompit le premier le silence.

— Ce sont des diables, citoyen lieutenant! dit-il; ce sont de véritables diables! Qui pourrait jamais penser qu'un enfant, — un bien joli enfant, n'est-ce pas, citoyen? — est déjà si avancé dans le mal!.... Vous n'êtes pas blessé, j'espère?

Le lieutenant ôta son chapeau et montra le trou de la balle.

— Peu s'en est fallu, comme vous voyez,

citoyen, dit-il. Le jeune homme tire bien; je voudrais en dire autant de nos soldats dont les cinquante fusils ont fait du bruit et de la fumée : voilà tout.

Le capitaine approuva du geste, et, redoutant une tirade stratégique, il se hâta d'ajouter :

—Quand je vous disais, moi, que les brigands sortent de terre dans ce malheureux pays ! Vive la République, citoyen; mais.... on pourrait la servir plus agréablement. Sommes-nous bien loin encore ?

— Quel est donc cet homme ? se demandait Collot en fronçant le sourcil, — ou a-t-il fait lguerre? La Convention, il faut le dire, nous envoie de singuliers soldats !

— En attendant, reprit Spartacus d'un air qu'il voulait rendre narquois, je vais tâcher de circonvenir ce jeune ci-devant. Fiez-vous à moi; le drôle sera bien fin si je n'en tire

pas quelques renseignements précieux ; vous allez voir.

Il ralentit le pas pour laisser approcher le prisonnier, et commença :

— Citoyen rebelle !...

A cette burlesque apostrophe, Anne le regarda en fermant l'œil à demi ; son visage avait ainsi une expression de moquerie telle, que le rusé diplomate ne put achever sa phrase. Il resta la bouche ouverte, piteux et entièrement decontenancé ; mais notre amazone vint elle-même à son secours. Voyant devant elle une de ces honnêtes et paisibles physionomies dont le cachet est partout bien connu, elle dit avec douceur :

— Eh bien, monsieur le capitaine, vous disiez, je crois : Citoyen rebelle ?—pardon si je vous ai regardé d'un air un peu surpris. Ces deux titres ne m'appartenant pas, il m'était permis de douter qu'ils me fussent adressés :

Citoyen?... fi donc! Pour *rebelle*, Dieu sait, monsieur le capitaine auquel de nous deux cette qualification peut convenir.

— Jeune homme, reprit alors Spartacus, honteux du malheureux succès de son début, peu m'importe le nom que vous veuillez prendre. Je vous appellerai comme il vous plaira.

— Merci. Vous venez de me nommer jeune homme, continuez, je vous prie; le titre est large et ce serait un grand hasard s'il ne pouvait me convenir.

— Eh bien! jeune homme, c'est cela! s'écrie le capitaine en reprenant son astucieux sourire.— Causons uu peu, voulez-vous?.... Il fait une chaleur....

— Etouffante.

— Etouffante! C'est le mot..... Jeune homme, vous vous exprimez très bien. Vous

avez reçu, j'en suis sûr, une éducation recommandable.

— Mais, monsieur e capitaine....

— Oh! voyez-vous, je m'y connais.... Et, dites-moi, celui que vous nommez le marquis..... Vous savez..... hein?

— Eh bien?

— Oui..... Pourrait-on connaître son adresse?

— Son adresse! répéta le prisonnier.

— N'ayez pas peur; c'est dans son intérêt... Où loge-t-il ce vertueux citoyen?

— Pas plus citoyen que moi, capitaine.

— J'entends bien!... Où loge-t-il?

— Vous voudriez le voir?

— C'est le mot! Le voir... une simple visite.

— Capitaine, rien n'est plus facile; je

suis convaincu que lui-même sera très flatté de faire votre connaissance.

— En vérité !... bien honnête !... Mais son domicile est-il gardé ?

Une idée bouffonne traversa l'esprit de la jeune fille ; le capitaine méritait une punition pour ce rôle de traître, qu'il jouait fort mal, à la vérité, mais qu'il jouait de tout son cœur.

— Son palais ? demanda-t-elle avec emphase.

— Son palais, c'est le mot, commençait l'accommodant Sparlacus.

Il fut interrompu par le prisonnier qui reprit séverement :

— Je ne puis répondre à votre question Monsieur. Qui peut se vanter de connaître les créatures qui veillent au seuil de ce palais ? Le marquis est un être puissant, un être redoutable. Si je vous disais... mais vous ne me croiriez pas.

— Dites toujours, jeune homme, s'écria le capitaine avec une curiosité d'enfant.

— J'ai entendu, reprit Anne mystérieusement, des gens graves et bien informés raconter des choses extraordinaires... surnaturelles!

— En vérité?

— Les balles des mousquets rebondissent sur sa poitrine, les poignards s'émoussent sur ses flancs...

— Par exemple!...

— Chut! l'air que nous respirons est à ses ordres, et lui redira nos paroles. Ecoutez! ce vent qui passe, c'est lui peut-être.

Le capitaine essaya de sourire.

— Moi qui vous parle, reprit encore Anne, je l'ai vu une fois. C'était pendant une sombre nuit d'hiver... son front rayonnait d'une lueur pale, blafarde, comme la lueur d'un feu-follet des tombeaux. Que ce soit une auréole di-

vine ou la couronne fatale des maudits, nul ne peut le dire. Ce que chacun sait c'est qu'il n'est pas né d'une femme... Le marquis n'est point un homme.

A mesure qu'elle avançait dans sa description fantastique, mademoiselle de Vimar devenait plus mystérieuse et plus solennelle ; les derniers mots furent dits avec toute l'emphase désirable. Le capitaine fit un soubresaut; il était pâle et ouvrait de grands yeux effarés.

— Ah ça, mais, demanda-t-il tout bas, qu'est-il donc?

—Je ne sais, ne m'en demandez pas davantage, on sieur. Hélas! pour votre repos, peut-être, vous en ai-je déjà trop dit.

— Comment, comment, jeune homme! s'écria Spartacus sérieusement épouvanté; qu'entendez-vous par ces paroles?

— Chut!

— Mais.....

— Rien! — Parlons d'autre chose je vous supplie....... Vous avez l'air bien las, capitaine ?

— C'est soif que j'ai surtout... Mais, dites-moi donc un peu, jeune homme..... c'est une chose incroyable!... on nous disait bien là bas à Paris... Mais ceci est plus fort, beaucoup plus fort!.. Peste! des balles qui s'émoussent!.... La Convention devrait bien décréter quelque chose..... Des poignards qui rebondissent.

— Silence, Monsieur, interrompit péremptoirement Anne, que le capitaine n'amusait plus dèjà que médiocrement.

Le pauvre homme n'osa pas insister davantage.

— C'est inimaginable! repetait-il en rejoignant son lieutenant; que vais-je devenir dans ce pays de diables et de brigands?.....

Hélas ! pourquoi ai-je cédé mon fonds, pourquoi ?

Une fois arrivée à la Gacilly, Anne, enfermée dans sa prison, dépouilla tout à coup ce masque d'assurance et de gaîté railleuse qu'elle s'était imposé pendant la route. Ce n'était plus le jeune homme à la mine hautaine et railleuse, abusant sans vergogne ni pitié de la simplicité parisienne de l'excellent Spartacus. Sûre d'être seule et ne craignant plus le regard insolemment curieux du vainqueur, mademoiselle Vimar laissa tomber sa tête entre ses mains et resta quelques minutes comme anéantie. Quand elle la releva, ses grands yeux étaient inondés de larmes ; le guerrier était redevenu jeune fille. Et certes elle était plus belle, mille fois plus belle ainsi : son regard humide avait gagné en douceur ce qu'il pouvait avoir perdu de hardiesse et de fierté ; l'ensemble de sa physionomie, rendu au caractère de son sexe,

avait repris cette modestie, charme immense, charme nécessaire de la femme qui se fait, en le dépouillant, un être incomplet, sans nom, privé à la fois de la puissance d'un sexe et de la grâce de l'autre.

Anne essuya ses larmes d'un air découragé; son regard fit lentement le tour de sa prison. C'était une chambre de médiocre grandeur, triangulaire, formée de la moitié d'une grande salle carrée. La cloison avait été placée diagonalement afin que la porte située à l'un des angles pût servir à deux cellules à la fois. L'escabelle du prisonnier était adossée à la cloison ; son œil se perdait dans les demi-tènèbres de l'angle qui lui faisait face. Dans cet angle, à quelques pieds du sol, était suspendue une sorte de pancarte ornée d'une vignette en couleur rouge, représentant un bonnet phrygien au bout d'une pique. Sous la vignette, Anne put lire, quand son œil se fut habitué à la clarté

douteuse de la prison, les trois mots sacramentels de la devise républicaine :

Liberté, Égalité, Fraternité.

Et au dessous encore :

Il faut du sang pour régénérer la république. — Tout agent de la contre-révolution doit être jugé et fusillé dans les vingt-quatre heures.

A la vue de cette menace brutale, qui lui disait son sort du lendemain, Anne se prit à sourire amèrement; un éclair d'intrépidité brilla dans son œil, redevenu plus hautain que jamais. Ses larmes étaient séchées pour longtemps : l'écriteau l'avait consolée. Très probablement, ce fut la première et la dernière fois qu'il produisit cet effet.

Lorsque mademoiselle de Vimar avait cédé un instant à sa faiblesse originelle, ce n'était

pas-la crainte, mais un sentiment plus féminin encore, la vanité, qui avait fait couler ses larmes. Anne était réellement courageuse; du moins, elle avait cet impétueux mépris du péril, irréfléchi, nerveux pour ainsi dire, qui, chez les hommes, produit les mauvaises têtes souvent et parfois les héros; en aucun cas, elle n'eût craint la mort, mais ici surtout elle savait que le danger, si terrible en apparence, s'amoindrissait dans la réalité.

Son frère et le marquis, en ce moment même sans doute, préparaient tout pour sa délivrance; le lendemain ne devait pas la retrouver dans ce cachot, elle croyait en être sûre. Mais toute belle a, dit un galant proverbe, le droit d'être capricieuse. Notre jeune amazone usait largement de ce droit. La veille encore, interrogeant sa conscience, elle s'était avoué que le marquis occupait dans son cœur une bien grande place; elle ne

s'était pas dit : Je l'aime! — elle n'en savait rien; mais, du reste, elle avait été franche. Tout cet instinct de coquetterie qui la prenait à l'aspect du marquis, ce désir immodéré de briller à ses yeux, de paraître pour lui, pour lui seul, belle, bonne, spirituelle; cette envie de plaire, en un mot, elle ne se l'était point dissimulée. Bien plus, quand, à son tour, était venue cette question:

— Pourquoi ai-je abandonné mes habitudes de jeune fille! Pourquoi me suis-je déguisée en homme de guerre, moi qui tremblais jadis au seul bruit du fusil de chasse d'Edouard? Était-ce un besoin, un instinct irrésistible de courage et de dévouement? était-ce une vocation ?...

Elle avait eu la bonne foi de convenir que toutes ces choses, courage, dévouement, etc., existaient en elle, mais n'eussent point suffi à lui faire perdre ce qu'elle nommait à présent les

préjugés de son sexe. Non. Elle avait voulu suivre Edouard, le plus chéri des frères, et ne point se séparer du marquis. Et pourtant ces larmes qu'elle avait répandues, ces larmes dont elle rougissait sans regretter leur source, avaient rempli ses beaux yeux à la seule pensée de devoir au marquis sa délivrance. Ces larmes auxquelles nous avons consacré un sentimental paragraphe étaient tout simplement des larmes de dépit! En prenant les habits d'un homme, elle en avait endossé la susceptibilité : M. le chevalier de Vimar ne pouvait supporter l'idée d'une délivrance, que devait accompagner une série de reproches mérités, affectueux, mais humiliants par cela même; elle avait pleuré parce que le marquis allait être en droit de lui dire :

—Anne, reprenez, croyez-moi, votre robe de mousseline blanche qui vous sied si bien; votre chapeau de paille qui vous rend si jolie!

Vous êtes trop étourdi pour être soldat, Monsieur le chevalier, trop belle, trop aimée surtout pour approcher les bleus de si près, ma chère cousine.

Or, si elle n'était pas bien sûre d'aimer le marquis, Anne savait du moins que le marquis l'aimait. Malheur donc à lui s'il s'avisait de vouloir abuser de l'avantage apparent que lui donnerait la délivrance du jeune volontaire; Mademoiselle de Vimar ne devait point lui pardonner cela.

Dans cette disposition d'esprit, la vue de la menace muette griffonnée sur la pancarte, et destinée sans doute à reposer les yeux des prisonniers de la République, fit diversion, fort heureusement pour le marquis, à des pensées d'orgueil qui lui devenaient de plus en plus hostiles. L'aversion d'Anne pour ces odieuses couleurs qui avaient paré l'échafaud de son père, — M. de Vimar avait été

guillotiné à Vannes, — se réveilla si puissante à cet aspect que tout autre sentiment dut lui faire place. Elle se leva tremblante d'une colère fiévreuse, et parcourut la chambre à grands pas. La nuit commençait seulement alors ; la jeune fille, fortement préoccupée, ne s'aperçut point du passage des heures. Lorsque minuit sonna à l'église, ci-devant paroissiale, elle marchait encore, roulant dans sa tête des projets de vengeance et de combats, dans lesquels, involontairement, elle se plaçait toujours entre Edouard et le marquis, veillant sur deux vies également chères.

Vers une heure du matin, elle fut tirée de sa rêverie par deux coups de feu qui retentirent presque en même temps.

Quelques secondes après, on frappait violemment à la porte extérieure de la prison.

C'étaient le marquis et les trois chouans

qui profitaient de l'alerte donnée au corps-de-garde.

— On y va ! on y va! répondit à l'intérieur une voix grondeuse et endormie.

Les coups redoublèrent ; le dormeur ne s'en pressait pas davantage.

— Là, là, grommelait-il ; la porte est bonne, vous ne la casserez pas. J'ai entendu les coups de fusil tout comme vous. — Faillis chiens que vous êtes ! ajoutait-il plus bas, — que voulez-vous que j'y fasse? Les gars arrivent, voilà.... donnez-moi la paix.

Le marquis laissa échapper une énergique exclamation peu en rapport avec l'urbanité habituelle de ses manières. Mettant deux doigts dans sa bouche, il fit entendre un sifflement semblable à celui d'Huber, quoique moins bruyant, et frappa de nouveau en criant :

— Yvon!

— Saint bon Dieu! dit la voix, qui de grondeuse devint tout à coup inquiète ; — c'est lui, pour sûr.... Qui est là ?

— Moi, dit le marquis avec impatience; ouvre!

— Qui ça, vous?

— Tu le sais bien ; ouvre, te dis-je !

— Plus souvent que j'ouvrirai sans le mot d'ordre!

— Yvon, mon ami, c'est moi; le marquis..... j'ai oublié le mot d'ordre.

— Tant pis! aussi bien, je n'ai personne, personne qu'un petit gars qui ne vaut pas la peine qu'on en parle.

Le temps passait; le marquis se sentait pris d'un véritable désespoir.

— Au nom de Dieu ! s'écria-t-il, ne me reconnais-tu pas?

— Si fait, bien! mais quelque maudit peut

vous avoir pris votre voix; je veux le mot... cherchez voir, not' maître; il y a dedans du gibier.... et la table.

Ces mots rappelèrent au marquis le signal oublié. Quittant le ton de la prière, il dit avec autorité :

— Ouvre, au nom du roi! *Le gibier pris au piège n'est pas encore sur la table.*

— Guère ne s'en faut dit en ouvrant un gros paysan; — salue bien monsieur le marquis! qui vous attire à cette heure ?

— Tu as un prisonnier? demanda vivement le marquis.

— Un failli gars, un..!

— Amène-le ici sur-le-champ.

Le paysan recula et baissa la tête.

—Ça ne se peut pas, dit-il. Saint bon Dieu! être fusillé pour un garçon comme ça... ça ne serait pas juste, monsieur le marquis.

Celui-ci fit un geste d'impatience; le paysan continua :

— Not' maître, pas plus tard que demain, mon affaire sera faite, si le garçon s'en va. On m'a déjà soupçonné pour Huber ; Huber, encore passe, mais celui-ci...!

— Celui-ci est ta jeune maîtresse, Yvon, dit le marquis. Tu dormais donc tantôt pour n'avoir point reconnu mademoiselle de Vimar ?

Le gars tressaillit de la tête aux pieds.

— Saint bon Dieu ! dit-il, la jeune demoiselle !

Et, sans pouvoir ajouter une parole, il enjamba rapidement l'escalier.

Yvon était un ancien serviteur de la maison de Vimar. Quelque temps il avait fait partie de la bande du Trou-des-Païens, et le marquis, reconnaissant en lui un dévoue-

ment à toute épreuve, l'avait chargé d'une mission aussi pénible que dangereuse : Yvon avait dû, lorsque les bleus occupèrent définitivement la Gacilly, s'établir, lui aussi, dans la ville, feindre un attachement sans bornes à la république, et se proposer pour geôlier à ces *faillis chiens de buveurs de sang*, comme il appelait les soldats de la Convention. Le chouan ne manquait pas d'adresse; malgré son extérieur épais, il joua son rôle au naturel et réussit complètement. Déjà plusieurs fois, grâce à lui, des captifs et notamment notre connaisance Jean Huber, étaient parvenus à s'évader; mais, depuis la fuite de ce dernier, des soupçons étaient venus au lieutenant sur la fidélité de son geôlier. Un jour, il l'avait mandé près de lui, et lui avait promis de le faire fusiller à la prochaine évasion : Collot ne menaçait jamais en vain, le gars se tint pour averti.

Mais que lui importait maintenant cette menace ? Anne, la *demoiselle* de feu M. le comte, Anne qu'il avait vu naître, qu'il avait si souvent bercée sur ses genoux, sa petite demoiselle à lui, qu'il aimait avec toute la ferveur de cet attachement que le paysan breton conserve jusqu'au dernier soupir pour l'enfant d'un bon maître, Anne était prisonnière ! sa vie était menacée ! pouvait-il songer à autre chose ?

Yvon ouvrit précipitamment la porte et s'élança dans la prison ; il tourna vers mademoiselle de Vimar l'œil de sa lanterne, et la contempla longtemps en silence. La jeune fille n'avait pris ses habits d'homme que depuis le départ d'Yvon ; aussi fit-il d'abord éclater sa surprise.

— C'est-il bien possible ! dit-il en se frottant les yeux ; notre demoiselle avec les habits d'un jeune monsieur !.. Bonsoir, mademoiselle

Anne ! me voilà... Yvon... vous ne me reconnaissez plus donc?...Yvon !

Anne s'était assise sur son escabelle dans une attitude digne et résignée. Quand elle avait entendu frapper avec violence, puis monter précipitamment, elle avait cru la tentative du marquis manquée ; son imagination avait travaillé; bref, elle s'attendait à voir dans le nouvel arrivant un bourreau chargé de la dépêcher à petit bruit. Aux derniers mots d'Yvon, elle le reconnut, et, se levant avec vivacité, elle dit au lieu de lui répondre :

— Le marquis? as-tu des nouvelles du marquis ? Et mon frère, mon frère d'abord!... où sont-ils ?

— Saint bon Dieu ! comme elle a grandi, murmurait Yvon ; c'est tout le portrait de défunte notre bonne dame.

— Mais réponds-moi donc !

— A-t-elle l'air mauvais comme ça! continuait le paysan, plongé dans une véritable extase ; si on ne dirait pas M. le comte!... ne vous fâchez pas, notre demoiselle ; M. le marquis est en bas qui vous attend. Venez.

— Et mon frère? dit Anne avec inquiétude.

— Ah! dam! je ne sais pas.

Le marquis était donc seul. Il venait s'imposer à elle comme unique libérateur; Edouard n'était pas même là pour partager le danger et prendre la moitié de sa reconnaissance. Mademoiselle de Vimar sentit renaître tous ses fantasques scrupules et reprit son siège en silence.

— Vous ne m'avez donc pas entendu, notre demoiselle ? s'écria Yvon, surpris de cette conduite étrange;— si vous voulez vous faire prendre, M. le marquis et les trois gars, vous

n'avez qu'à vous dépêcher comme vous faites.

Anne balançait encore ; un instant elle fut sur le point de rester, tant sa fantaisie était puissante ! Par bonheur, ses regards tombèrent encore une fois sur la pancarte, et, si brave qu'elle fût, comme elle ne tenait point absolument à servir de cible pour l'exercice à feu des recrues républicaines, elle descendit avec Yvon. A son entrée dans la salle du rez-de-chaussée, où l'attendaient avec impatience les quatre chouans, le marquis s'avança vers elle avec empressement, et dit en lui prenant la main :

— Vous voici enfin, chère Anne; Dieu soit loué ! Vous avez bien tardé, et les instants sont précieux... Partons !

La jeune fille retira sa main d'un air boudeur.

— Déjà des reproches, dit-elle; eh ! Mon-

sieur, si je vous gêne à ce point, je puis fort bien rester. Je ne vous ai point prié de vous déranger pour moi, je pense.

Le marquis la regarda comme s'il croyait avoir mal entendu; ce regard, qui disait naïvement son attente d'un accueil meilleur, irrita de plus en plus mademoiselle de Vimar; elle fronça le sourcil et reprit :

— Eh bien! Monsieur, ne partons-nous pas? Je vous attends, moi! vous exposez la vie de ces braves gens... En vérité, je ne conçois rien à vos retards.

Le marquis rougit, et, pour toute réponse, s'inclina avec courtoisie. Il commanda le départ d'un geste. Les trois paysans sortirent, suivis par le marquis et sa compagne, dont la mauvaise humeur était à son comble. Yvon s'arrêta sur le seuil.

— Bonsoir, notre demoiselle, dit-il ; bonsoir Monsieur le marquis! que Dieu vous bénisse!

Bonsoir les gars ; n'oubliez pas Yvon dans vos prières... Prenez garde, en passant, au factionnaire de l'église... Bonsoir encore, ma chère mademoiselle Anne ; si je n'avais pas peur de trop demander, je vous prierais de faire dire une messe pour le pauvre Yvon. J'étais domestique au château, notre demoiselle....

— Que veut-il dire ? interrompit la jeune fille étonnée.

— Pardon, excuse ! dit Yvon respectueusement ; il n'y a pas d'offense, bien sûr....

— Mais, Yvon, pourquoi cette demande ?

— Dam, notre demoiselle, c'est que je vais être fusillé ce matin, sauf respect ; j'aurais voulu..... C'est égal, n'en parlons plus.... Notre bonne dame dira bien un *Ave* là-haut pour moi qui ai sauvé sa demoiselle ; c'est tout ce qu'il faut..... A présent, décampez ; les faillis chiens vont revenir.

— Quoi ! M. le marquis, dit Anne émue jusqu'aux larmes; — vous allez laisser là ce brave homme! Henri... Monsieur, s'il en est ainsi, je reste avec lui.

Le marquis secoua sa préoccupation à ces mots.

— Yvon! dit-il, mais tu vas venir avec nous, mon ami. Je n'ai jamais eu d'autre intention. Ferme la porte afin qu'ils s'aperçoivent le plus tard possible de la fuite de mademoiselle, et suis-nous.

Le brave Yvon, qui serait resté sans murmurer à son poste de mort, n'était pourtant pas insensible à la vie, car il reçut cet ordre avec de véritables transports de joie. Il se hâta de fermer les portes à double tour, jeta les clefs dans la cave par le soupirail, et vint rejoindre ses compagnons, comprimant à grande peine ses bruyantes démonstrations de reconnaissance.

La petite troupe remonta sans bruit jusqu'à l'angle qui lui avait servi de poste d'attente. La nuit était si sombre en ce moment, qu'ils ne se voyaient pas les uns les autres. Le marquis demanda tout bas si personne ne manquait ; puis il appela Yvon pour lui ordonner de marcher en tête.

— Où est Balagui ? continua-t-il.

— Ici, répondit une voix rude ; — à côté de la demoiselle.

— C'est bien. Tu te souviens...?

— Si la demoiselle peut être sauvée, je suis là.

Le marquis se plaça de l'autre côté de mademoiselle de Vimar, mit à l'arrière-garde les deux paysans chargés de donner le change en cas de malheur, et tous descendirent vers le gué. La rivière fut traversée sans accident ; déjà même ils avaient une centaine de pas sur la lande, quand Yvon qui formait l'a-

vant-garde, heurta dans l'ombre un individu marchant vers la Gacilly.

— Qui vive ! cria cet homme.

Et, rencontrant sous sa main une forêt de cheveux crêpus, il en saisit à tout hasard une poignée.

— Egaillez-vous, les gars ! hurla le rustique d'Assas en secouant sa chevelure pour faire lâcher prise à son ennemi ; mais le lieutenant Collot avait un poignet de fer.

Le cri d'Yvon fut inutile ; Collot marchait au centre de sa troupe ; au moment où le choc avait eu lieu, les chouans étaient déjà débordés par le gros des soldats. Cependant, Balagui ne tint compte de si peu de chose; confiant dans sa force extraordinaire, il se mit en devoir d'exécuter sa promesse. Soulevant lestement mademoiselle de Vimar étonnée, il la plaça d'une main sur son épaule ; de l'autre, il saisit son couteau, et poussa droit devant soi.

Les bleus marchaient sur trois de profondeur; le lendemain on put trouver sur la place six cadavres : trois de chaque côté de la route que le colosse s'était frayée. — Une fois libre, il poussa un cri de triomphe sauvage et prit tranquillement le chemin du camp.

Les autres furent entourés en un instant et réunis à une douzaine d'hommes sans armes que les bleus conduisaient prisonniers. La voix grave du lieutenant Collot se fit entendre.

— Sergent Buzine, dit-il, un de ces drôles s'est échappé, et il m'a semblé entendre tomber un des nôtres.

— Plus d'un, citoyen, plus d'un! répondit le sergent à voix basse. Il en pleut, de ces misérables, cette nuit... Veuille l'Être suprême que l'averse soit finie!

— Serrez les rangs, dit Collot; demain nous saurons notre perte.... Combien avons-nous de ces brigands, citoyen Buzine?

— Une quinzaine à peu près.

— Quel que soit leur nombre, leur affaire est claire; le citoyen capitaine m'a l'air d'un poltron de modéré, mais il n'osera contrevenir aux ordres de la Convention.

Un gros et bruyant soupir, ou plutôt une sorte de gémissement, que le lieutenant aurait pu reconnaître, sortit du groupe des prisonniers, à cette irrévérentieuse appréciation des mérites de Spartacus Tricotel. Personne n'y prit garde.

Prisonniers et soldats gardèrent, pendant tout le reste de la route, un rigoureux silence.

V.

Une demi heure après le départ de nos aventuriers du Trou-des-Païens, vers minuit, un homme avait soulevé avec précaution la toile de sa tente principale, et s'était approché de la couche commune des chouans.

Là, il avait réveillé douze gars choisis parmi les plus braves et les plus vigoureux, leur avait parlé quelques minutes avec chaleur, puis, les ayant déterminés sans doute, il s'était dirigé à leur tête vers l'entrée de la caverne. Cet homme était le jeune comte de Vimar, qui, voulait, lui aussi, contribuer à la délivrance de sa sœur.

Prenant moins de précautions que le marquis, il était arrivé presque en même temps, et avait profité sans le savoir de l'alerte donnée par Huber. Il avait passé devant la prison pendant qu'Yvon pressait Anne de le suivre; voyant au bout de la rue une maison de quelque apparence, sans doute la demeure du chef, il s'était imaginé que sa sœur y devait être renfermée.

Quand Edouard arriva devant cette maison, il n'y avait personne au corps-de-garde, personne dans les deux guérites placées aux cô-

tés de la porte principale. Suivi de ses douze chouans étonnés de cet abandon, il traversa le vestibule désert, monta l'escalier, et entra successivement dans plusieurs chambres. Toutes étaient éclairées : dans la plupart, les lits défaits et chauds encore témoignaient de la récente présence de leurs propriétaires; mais toutes étaient vides. Enfin, arrivé à la dernière pièce du premier étage, il trouva une porte fermée.

— Il y a quelqu'un ici, du moins, dit-il. Et il frappa.

— Tout de suite, répondit-on, tout de suite, citoyen... Que diable! la République ne peut exiger que je sorte sans caleçon!

Edouard, désappointé, allait monter plus haut, lorsque la porte s'ouvrit; la large face du capitaine, ornée de sa bonhomie native et d'un bonnet de coton à mèche tricolore, apparut sur le seuil. Ne voyant qu'Edouard d'a-

bord, il le prit pour sa sœur, qui lui ressemblait un peu en effet.

— C'est vous, jeune homme! dit-il. Venez-vous attaquer la garnison à l'intérieur, tandis que l'ennemi est aux portes?... Mais, j'y pense, qui vous a ouvert votre prison?

Quelque préoccupé qu'il fût, Edouard était resté tout surpris à la vue de la bouffonne physionomie du citoyen Tricotel; sa surprise avait redoublé au discours du brave homme, évidemment adressé à sa sœur. Pour l'ennemi dont il était question, ce ne pouvait être que le marquis; mais son attaque avait échoué sans doute : que pouvaient faire cinq hommes du moment qu'on était prévenu? Profondément blessé de la conduite de son chef dans une circonstance qui l'intéressait à un si haut degré, le jeune comte eut un moment de secret plaisir en songeant que lui seul allait délivrer sa sœur; mais les craintes

qui lui vinrent aussitôt sur le sort du marquis lui-même dominèrent bien vite ce petit mouvement de vengeance satisfaite. Il voulut en finir sur-le-champ, afin de venir en aide à son cousin, et démasqua brusquement ses hommes. Le capitaine ouvrit de grands yeux à cette vue.

— Monsieur, dit Edouard, vous avez ici un prisonnier qu'il faut me livrer de suite.

Spartacus rassembla tout ce qu'il pouvait avoir de fermeté pour répondre avec une demi assurance :

— Et de quel droit, citoyen...?

— Emparez-vous de cet homme! interrompit Edouard.

Aussitôt Spartacus fut saisi par les chouans qui le mirent au milieu d'eux.

— Mon droit est de la dernière évidence, comme vous voyez, reprit le jeune comte. Maintenant vous allez me conduire à la cham-

bre du prisonnier, cela immédiatement, sinon...

Il fit un geste des plus expressifs, montrant une paire de fort jolis pistolets passés dans sa ceinture.

Spartacus Publicola Tricotel, capitaine au service de la République française, avait une cinquantaine d'années. La révolution l'avait trouvé marchand bonnetier, rue de la Ferronerie, parfaitement établi, et jouissant, depuis la pointe Saint-Eustache jusqu'à la place du Châtelet, d'une réputation d'innocencee et de probité incontestée. Quand commencèrent à se former les clubs et les assemblées populaires, Tricotel qui, sans trop savoir ce dont il s'agissait, s'était embrasé d'un zèle tout romain pour la cause de la liberté, s'empressa de troquer ses trois noms de baptême (Elisabeth-Boniface-Esprit) contre ceux des deux personnages illustres dont il nous a lui-même

tracé succinctement la biographie authentique, au commencement de cette histoire. En même temps, il se fit l'un des auditeurs les plus assidus de ces aboyeurs emphatiques vomis par le Palais-Royal, et chargés d'exciter par tous les moyens possibles les mauvaises passions de la multitude.

Ayant fini par retenir, à force de les entendre, un nombre considérable de phrases vides et ronflantes à l'usage de ces hurleurs de carrefours, sa pauvre cervelle fermenta. Un beau jour, il s'avisa de monter sur une borne, au marché des Innocents, pour prononcer ce qu'il appela depuis intrépidement son *premier discours*. Ce fut une heureuse hardiesse; son discours eut un succès de frénésie. Très probablement ses auditeurs ne le comprirent pas; pour sûr l'orateur n'y comprenait rien lui-même, mais ceci importait peu. A des intervalles ménagés avec une sagacité rare,

les mots de LIBERTÉ , NATION , — MENÉES DÉSORGANISATRICES, MIASMES CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES, — GUILLOTINE, — PANTHÉON, etc., apparaissaient périodiquement, prononcés de cette voix plaintive et sur-aiguë si frappante chez certains sujets chargés d'embonpoint ; ils étaient soutenus de gestes discordants mais furibonds. Raisonnablement que pouvait-on demander de plus ?

L'assemblée, satisfaite outre mesure, éclata en bravos bien flatteurs, et le débutant, ivre de joie, fut porté en triomphe à son domicile, où la citoyenne Tricotel, son épouse, l'accueillit avec des larmes d'attendrissement. Celle-ci, digne moitié du tribun-bonnetier, servait aussi la bonne cause à sa manière ; elle brillait au premier rang parmi ces sentimentales et friandes créatures qui s'en allaient, raccommodant les chaussettes conjugales, s'enivrer de sang autour des échafauds de la

Convention. Depuis ce jour fameux, Spartacus fut le grand homme de sa section ; on le proclama tout d'une voix l'orateur par excellence, le Mirabeau du quartier des halles. Lorsque, cédant aux vœux des patriotes altérés d'éloquence, il voulait bien prononcer son discours, — car c'était toujours le même, son premier, son unique discours, auquel il se tenait avec une héroïque persévérance, — d'enthousiastes clameurs couvraient sa voix depuis le commencement jusqu'à la fin.

Vers le mois de juin 1793, la citoyenne Tricotel fit une marche forcée pour jouir, le même jour, de quatre exécutions remarquables ; au retour, elle tomba malade. Elle était de ce monde où les plus belles choses ont le destin que chacun sait ; une fluxion de poitrine l'enleva en quelques jours à la tendresse de son époux et aux innocentes jouissances que lui prodiguaient, sans frais, ces bons

citoyens du tribunal révolutionnaire. Ce fut un malheureux évènement pour Spartacus ; cette femme, qui se repaissait avec délices de la vue du sang, était, dans son intérieur, une compagne affectueuse et dévouée. Ce phénomène n'était point rare à cette époque ; rentré chez soi, l'assassin lavait ses mains rouges et caressait ses enfants ; la *tricoteuse* allumait sa lampe et pleurait à la lecture de quelque fade roman.— Nous ne savons point au monde de contraste plus hideux.

Spartacus lui-même, malgré sa furieuse éloquence, était, au fond, le plus inoffensif des hommes. La mort de sa femme le laissait complètement seul ; son isolement lui pesa, Ses succès d'orateur, ne suffisant pas à dompter ses regrets, il lui fallut, de nécessité, une autre marotte. Après mûre réflexion, il se prit à songer qu'avant son premier discours, il n'avait aucune idée de l'éloquence ; or, pré-

sentement, il ignorait le maniement du fusil et généralement tout ce qui tient à la stratégie ; donc, il devait être un grand homme de guerre. L'argument était sans réplique.

A sa première demande, il obtint une compagnie vacante dans les brigades de l'Ouest : il était cousin de Saint-Just, et, dans ce temps d'égalité modèle, le favoritisme se pratiquait avec une fureur inouie. Les armées étaient pleines de ces officiers sortant de boutiques, laissant l'aune pour l'épée, le comptoir pour le bivouac. Quelques-uns, il faut le dire, furent de véritables guerriers, mais combien gardèrent aux camps leurs idées étroites et leur déplorable couardise de trafiquants! L'histoire, si partiale en faveur de la Révolution, n'a parlé que des premiers. Là-dessus on a bâti ce thême fabuleux que certains poètes, courtisans de la multitude, ont brodé de variations infinies : *le guerrier improvisé*, héros à la mi-

nute, qui, paisible courtant la veille, affrontait, le lendemain, mieux que les meilleurs soldats, la mitraille et les baïonnettes ennemies, et,sans sourciller,— conscrit ou général en chef,au choix,— commandait ou exécutait les manœuvres les plus compliquées.

Quoi qu'en disent ces académiciens, il est plus facile de hurler des pauvretés sur une borne que de se conduire comme il faut en présence du danger; aussi,dans l'un et l'autre cas, le succès de Spartacus fut-il fort différent: le début de l'orateur avait été triomphant; celui du capitaine devait être honteux et grotesque.

Au geste menaçant d'Édouard,à l'aspect de tous ces hommes à figures sauvages et résolues, le pauvre homme perdit complètement la tête. Il roulait de gros yeux égarés, murmurant, sans le savoir,quelques bribes de son ancienne éloquence; mais cela, d'une voix si

faible, heureusement pour lui, que ses gardiens ne pouvaient l'entendre.

— Hâtez-vous, Monsieur! fit de nouveau Edouard.

— Citoyen, balbutia Spartacus, je... le sang des traîtres...

— Le prisonnier, Monsieur, le prisonnier! interrompit le jeune comte avec impatience. Si, par votre faute, il lui arrive malheur, vous en subirez les conséquences; vous me répondez de lui sur votre tête.

Puis, apercevant sur le lit le frac et les épaulettes de Spartacus :

— Vous êtes le chef du détachement? demanda-t-il.

— Hélas! oui, citoyen, répondit le capitaine en promenant sur ses gardiens un regard craintif et égaré.

Tout à coup sa figure s'éclaircit; il appela

sur sa lèvre le sourire aimable d'un marchand qui harangue la pratique.

— Spartacus Tricotel, dit-il, successeur de son père, — oui, citoyen.

Edouard détourna les yeux avec un dégoût mêlé de pitié.

— La frayeur le rend fou, murmura-t-il. Pourtant il faut en finir... Monsieur le capitaine, ajouta-t-il en portant la main à son pistolet, qu'il ôta cette fois de sa ceinture, je vous somme encore un coup de me conduire à la chambre du prisonnier.

Spartacus leva sur lui un regard stupide ; Edouard arma son pistolet.

L'infortuné capitaine recommanda son âme à l'Être Suprême. Heureusement pour lui, la sentinelle qu'on avait laissée à la porte extérieure parut à ce moment.

— Les bleus ! cria-t-elle.

Spartacus avait joint les mains et regardait

le pistolet comme un Africain regarde son fétiche ; à cette annonce, reprenant quelque assurance, il fit un pas vers l'intérieur de sa chambre.

— En route ! dit Edouard en le poussant. Mes gars, veillez sur cet homme. Il est leur chef, après tout: et sa vie me répond de celle de ma sœur.

Les chouans descendirent précipitamment dans la rue et réussirent à gagner la campagne avant l'arrivée du poste, qui ne les aperçut même pas. Ils traversaient la lande sans beaucoup de précautions, lorsque, vers la lisière de la forêt, ils furent surpris et faits prisonniers par le lieutenant Collot, comme le marquis devait l'être avec sa troupe, quelques minutes plus tard. Ceci peut nous expliquer les paroles du sergent Buzine, et le douloureux soupir sorti des rangs des prisonniers au nom du capitaine Tricotel, accolé sans fa-

çon par le lieutenant à cette insultante épithète : *Modéré!*

Jean Huber, lui, s'était fait un jeu d'éviter les poursuites des bleus. Qand il eut manœuvré, comme nous l'avons vu, pour éloigner l'ennemi de la prison, il se coucha paisiblement dans un buisson et attendit. Les républicains, attirés par son manège, passèrent en foule à dix pas de sa retraite ; mais le chouan savait se faire petit à l'occasion. Pelotonné sur lui-même, immobile, et retenant son souffle, il ressemblait à s'y méprendre à la souche de quelque chêne mort. Le dernier bleu passé, il se leva, souhaita bonne chance à ceux qui le poursuivaient, et s'en alla, pour tuer le temps, reconnaître les abords de la caserne. Cela fait, il prit, en coupant au plus court par les rues désertes de la Gacilly, le chemin du rendez-vous que lui avait donné le marquis, sur la lisière de la

Forêt-Neuve. Là, il attendit encore quelque temps; mais bientôt, inquiet sur le sort de son chef, il rechargea son fusil, et s'engagea de nouveau dans la lande.

Le lieutenant Collot et ses soldats marchaient à si petit bruit, la nuit était si noire qu'on n'a pas dû s'étonner de voir les deux troupes royalistes tomber dans le piège; mais, pour un homme seul, un homme comme Huber surtout, véritable chouan, toujours sur le qui-vive, la surprise était plus difficile. Le bruit sourd et à peine sensible du pas des soldats frappa son oreille exercée, lorsqu'il était loin d'eux encore. Il avançait toujours néanmoins, les prenant pour la troupe du marquis; mais, en ce moment, Collot, trouvant la reconnaissance suffisamment poussée, commanda la retraite; le chouan sut à quoi s'en tenir. Dès-lors, il craignit ce qui, en effet, arriva : les bleus, dans leur retour, suivaient exactement la ligne conduisant de la Gacilly

au lieu du rendez-vous; il voulut tourner l'ennemi pour avertir son chef; déjà même il prenait sa course, quand Edouard vint se jeter le premier au milieu des républicains. Persuadé qu'il venait d'assister à la prise du marquis, Huber changea de direction aussitôt, et courut donner l'alarme au camp.

Tout dormait dans le Trou-des-Païens quand il entra. Brusquement réveillés par ses cris, les chouans sautèrent sur leurs armes et furent prêts en un clin-d'œil. Huber leur raconta en peu de mots ce qui s'était passé : la double captivité du marquis et de mademoiselle de Vimar, qu'il croyait encore entre les mains des bleus ; puis, il prit ses dispositions pour partir, ne laissant au camp qu'une faible garde. Ce fut en ce moment qu'arriva Balagui, portant toujours Anne dans ses bras. La jeune fille ne faisait que reprendre ses sens au moment où son rude sauveur la déposa sur un

siége au milieu de la grotte : à peine remise, elle entendit l'ordre du départ.

— Oui, partons, répéta-t-elle d'une voix faible.

Les chouans s'arrêtèrent.

— Notre demoiselle, dit Huber ; en conscience, vous ne pouvez pas nous suivre.

Le bon prêtre, que le bruit avait fait sortir de sa tente, joignit ses instances à celles des paysans ; tout fut inutile. Nous avons vu, par ce qui précède, que la vertu dominante de mademoiselle de Vimar n'était pas la soumission.

— Ce n'est qu'une faiblesse passagère, dit-elle ; je suis très bien.

Elle se leva, et l'effort qu'elle fit pour se tenir debout, joint à l'effet de la contradiction, ramena quelques couleurs sur ses joues.

— Au revoir, monsieur le recteur, dit-elle. Et vous, mes amis, en avant !

Balagui reprit silencieusement son poste auprès d'Anne; Hubert se mit en tête de la troupe, et tous se dirigèrent, au pas de course, vers les positions des bleus.

VI.

A peine de retour à la Gacilly, le lieutenant Collot prit ses mesures pour que les prisonniers fussent conduits, sous bonne escorte, dans la pièce où siégeait d'habitude le tribunal militaire. Cette cour auguste était

composée d'un vieux caporal, dont l'histoire a laissé perdre le nom, du sergent Buzine et de Collot, qui la présidait lui-même avant l'arrivée de Spartacus; elle tenait ses séances, dans cette maison que le lecteur connaît déjà pour y avoir assisté avec Edouard à la toilette nocturne du valeureux capitaine. Accompagnés d'une trentaine d'hommes, les chouans montèrent l'escalier; Collot, persuadé qu'il ne serait plus inquiété de la nuit, plaça une sentinelle à la porte extérieure, et renvoya le reste de sa troupe à la caserne.

— Allons condamner maintenant, se dit-il.

Mais, dans la salle, un spectacle l'attendait, sur lequel il ne comptait guère : ses propres soldats, l'oreille basse, s'étaient serrés les uns contre les autres dans un coin de la chambre, tandis que les chouans, prisonniers, groupés

à leur aise, les uns tranquillement assis, les autres debout et le couteau à la main, semblaient jouir de la triste mine de leurs gardiens.

— Qu'est-ce à dire? demanda le lieutenant au comble de la surprise; faites-moi ranger ces drôles, sergent Buzine, et qu'ils se tiennent dans le respect convenable!

D'ordinaire, quand le lieutenant Collot avait donné un ordre, cet ordre était exécuté sur-le-champ : habitué à cette promptitude d'obéissance, il reprit sans insister davantage:

— Nous allons nous constituer en tribunal afin d'en finir promptement... Qu'on aille prévenir le capitaine!... Si nous attendions, cela pourrait se gâter : il ne faut pas s'embarrasser de prisonniers à la veille d'une attaque, et je gagerais que nous serons attaqués demain... Qu'on aille prévenir le capitaine vous dis-je!... Eh bien!... Tout le monde est-il

sourd?... Pourquoi n'avoir pas desarmé ces misérables ?

En ce temps, une seule chose était restée debout au milieu des ruines de toutes les institutions : la subordination militaire. Il fallait un motif bien puissant pour retenir tous ces hommes intrépides et soumis, après le commandement formel de leur chef. Il faut croire que le motif existait ; du moins le sergent baissa la tête sans répondre.

— Ho ! ho ! voici du nouveau ! s'écria le lieutenant dont la voix tremblait déjà de colère.

Personne ne bougea ; Collot tira son épée en blasphémant, et fit un pas vers les siens. Alors le sergent Buzine quitta les rangs et lui dit quelques mots à demi voix.

— Prisonnier ! s'écria Collot en laissant retomber ses deux bras ; le citoyen capitaine prisonnier ! Mais il est donc allé les chercher

lui-même. Où est-il ?... Ce n'est pas possible.

Une voix sortit du groupe des chouans, piteuse, lamentable, et que, sans nul doute, aucun des habitués des *meetings* de la place des Innocents n'eût voulu reconnaître pour la voix du triomphant bonnetier.

— Citoyen Collot, dit-elle, je vous présente le bonsoir... Salut et fraternité ! Je suis prisonnier des rebelles... des citoyens... de ces messieurs, enfin. J'ai cédé à la force seulement; la République n'a point à rougir de moi.

Il y avait, dans cette captivité du capitaine, quelque chose dont Collot ne pouvait se rendre compte, mais il n'était pas homme à se préoccuper longtemps des causes ; il se bornait à reconnaître le résultat, pour agir en conséquence.

— Citoyen capitaine, dit-il après un moment de silence ; voilà un contretemps fâcheux... excessivement fâcheux. Ce sont, du

reste, comme vous savez, les chances de notre métier de soldat, et...

Ici, Collot, faisant appel aux notes les plus persuasives de son organe, dessina un geste plein d'onction.

— Et il est bien beau, continua-t-il, de savoir au besoin se sacrifier pour la patrie!

— Oh! oui, c'est bien beau! s'écria Spartacus avec attendrissement... Mais, dites-moi, reprit-il en changeant de ton tout à coup; ne pourriez-vous arranger la chose à l'amiable? Vous m'obligeriez plus que je ne puis dire, citoyen lieutenant.

— A l'amiable? répéta Collot en fronçant le sourcil.

— Un petit échange, insinua Spartacus.

— Fi donc! capitaine... J'ai tout lieu de croire que le chef des rebelles lui-même se trouve au nombre des prisonniers.

Spartacus frissonna de tous ses membres

au souvenir de sa conversation avec Anne ; il jeta un regard timide sur ses gardiens.

— Le marquis ! murmura-t-il.

Puis il ajouta d'un ton grave et solennel :

— Non, c'est impossible... Citoyen lieutenant, j'ai obtenu du jeune captif d'hier les renseignements les plus curieux sur cette créature extraordinaire.— Mais il est bon de n'en point trop parler, entendez-vous, attendu qu'il dispose entièrement de l'air qui nous entoure. C'est un être puissant et redoutable... Chut ! ce vent qui passe, c'est lui peut-être ; laissons-le de côté, s'il vous plaît... Allons, citoyen lieutenant, faites cela pour moi... Un échange...c'est une affaire conclue, n'est-ce pas ?

Mais le lieutenant, beaucoup plus embarrassé qu'il ne voulait le paraître, n'accordait pas la moindre attention à ces misères débitées par Spartacus avec une incroyable sim-

plicité. Malgré son imbécillité désormais bien constatée, Tricotel était son supérieur; il avait droit de commander. D'un autre côté, laisser échapper cette occasion de se défaire du chef des insurgés, ce fameux marquis, dont l'audace et les ressources inépuisables faisaient la principale force des royalistes, c'était repousser la seule chance de pacifier le district. Collot fatiguait vainement sa cervelle à chercher un argument capable d'entamer Spartacus. Enfin, il revint à la charge.

— Citoyen capitaine, dit-il avec un respectueux salut; votre civisme est connu dans le Morbihan comme à Paris. Est-ce à vous qu'on doit rappeler que la République a droit au sang de tous ses enfants?

— Du tout... j'en parlais dans mes discours... dans tous mes discours... Ah ça! citoyen, je vous ferai observer que je suis fort légèrement vêtu; je m'enrhume... Il me semble pourtant

que c'est une chose bien simple, que diable ! renvoyez-moi ces braves gens, chez eux; nous irons tous nous mettre au lit.

Collot dut reconnaître que décidément son capitaine ne voulait ou ne pouvait comprendre. Déterminé à ne point lâcher la précieuse proie que le hasard mettait entre ses mains, il prit brusquement son parti.

— Soldats ! dit-il en s'avançant, le citoyen Tricotel étant prisonnier du guerre, je deviens seul chef de ce détachement ; comme tel, je vous ordonne de désarmer sur-le-champ ces rebelles !

— Ah ! lieutenant !... ah ! citoyen Collot ! disait Spartacus éperdu ; vous oubliez que je me trouve à la merci de ces messieurs !

— En avant, marche ! cria l'inexorable Collot.

— Le premier qui fait un pas est l'as-

sassin de son capitaine, dit en même temps la voix brève et sonore du marquis.

Sur un geste, dix couteaux menacèrent à la fois la poitrine du malheureux Spartacus, qui se prit à fondre en larmes, en demandant pitié.

— Honte sur vous, qui déshonorez notre cocarde et vos épaulettes! criait Collot exaspéré à la fois par la couardise de son chef et l'hésitation de ses soldats. Et vous, continua-t-il en s'adressant à ces derniers, pour la seconde fois : En avant !...

Le commandement demeura inachevé; Collot resta bouche béante, regardant au devant de lui avec rage et stupéfaction.

Avant qu'il pût se rendre maître de son trouble, la fenêtre brisée tomba à l'intérieur avec fracas ; Jean Huber, avec une trentaine de chouans, se précipita dans la chambre, et se plaça lestement entre les prisonniers et les

bleus. Le marquis s'était élancé à la tête de ce renfort inespéré.

— Trahison ! vocifera Collot dès qu'il eut retrouvé la parole. Enfants ! faites comme moi !

Tenant d'une main son épée nue, de l'autre un pistolet, l'intrépide lieutenant allait tomber bravement sur l'ennemi, lorsque la main vigoureuse de Jean Balagui, qui entrait par la porte principale avec le reste de sa bande, le saisit et le renversa.

— Feu, quand même ! Feu ! répétait le lieutenant, terrassé qu'il était; — ne faites pas attention à moi. Feu !

Mais les soldats républicains, cernés par une force supérieure, avaient déjà mis bas les armes.

Mademoiselle de Vimar, entrée à la suite de Balagui, s'était jetée dans les bras de son frère.

— Édouard ! Henri ! disait-elle avec ravis-

sement ; vous voilà donc sauvés à votre tour!

Ce rôle de libératrice — Anne était au nombre de 120 ou 130 sauveurs du marquis, — mettait la jeune fille en charmante humeur. Elle ne se souvenait plus de ses tribulations de la nuit.

Cependant, Huber, qui avait une vieille rancune contre le lieutenant Collot, s'était approché de lui, et, mettant un genou sur sa gorge, s'apprêtait à faire usage du couteau. Par bonheur, le marquis l'aperçut à temps pour prévenir cet assassinat. Repoussant rudement d'une main le paysan étonné, il tendit l'autre au vaincu avec courtoisie, et le mit, ainsi que le capitaine, à la garde d'Édouard.

— Citoyen rebelle, dit alors Spartacus avec dignité, la République saura que vous m'avez sauvé la vie ; je m'engage formellement à l'en instruire.

— Aussi stupide que lâche! murmura Col-

lot qui s'en alla s'asseoir le plus loin de lui possible, et baissa la tête d'un air découragé.

Le marquis laissa pour les prisonniers une garde suffisante, et sur l'indication d'Huber qui n'avait pas en vain reconnu les abords de la caserne, il se dirigea de ce côté à la tête du gros de la bande. Sans chefs, à peine gardée par des sentinelles harassées de fatigue et aux trois quarts endormies, les bleus furent surpris. Avant qu'ils pussent se mettre en défense, les chouans s'étaient emparés des fusils réunis en faisceaux dans la salle d'armes et le corps de garde.

Les républicains, réveillés en sursaut, et voyant l'ennemi déjà maître du rez-de-chaussée, se barricadèrent comme ils purent dans les pièces qui servaient de dortoirs. C'étaient d'intrépides soldats. Quoiqu'ils fussent sans armes pour la plupart, quand ils virent le petit nombre des chouans, ils préférèrent la mort à

la honte de se rendre à une poignée d'hommes. Leur feu, mal nourri, causait néanmoins quelque dommage aux royalistes; eux, au contraire, protégés par les murailles de la caserne, ne perdaient pas un seul homme. Un instant ils purent se flatter d'anéantir ainsi leur ennemi en détail; mais le marquis donna un ordre: vingt hommes partirent au pas de course et revinrent presque aussitôt avec des fascines et des torches allumées.

— Rendez-vous! cria le marquis.

Les bleus répondirent par une décharge qui, grâce à la clarté des torches, devint encore plus meurtrière. Irrités de la mort de leurs frères, les chouans devançaient déjà l'ordre, et s'élançaient vers la caserne en secouant leurs brandons; le marquis les arrêta.

— Rendez-vous, dit-il pour la seconde fois, vos chefs sont prisonniers; vous ne pouvez échapper; rendez-vous!

— Vive la République ! mort aux suppôts des tyrans! crièrent en chœur les admirables fanatiques.

— Que leur sort s'accomplisse! murmura le marquis avec tristesse.

Il fit un geste ; au même instant, les fascines s'amoncelèrent le long des murailles, les torches furent lancées, le feu se communiqua rapidement.

— Rendez-vous, au nom du ciel ! criait incessamment le marquis, il ne vous sera point fait de mal.

Sa voix était couverte par le bruit de l'incendie et les décharges des bleus. On entendait aussi de temps à autre, — digne musique pour semblable fête,— quelques notes de la *Marseillaise.* Elles arrivaient à l'oreille comme par bouffées, et s'affaiblissaient de plus en plus.

Le visage du marquis trahissait une agitation extraordinaire ; ce spectacle le navrait.

Les chouans suivaient en silence les progrès de l'incendie, le seul Huber, impitoyable dans sa haine, hasardait encore parfois une plaisanterie qui ne faisait plus sourire ses compagnons.

Bientôt des poutres enflammées commencèrent à tomber; le vent favorisait l'incendie; déjà d'épaisses spirales de fumée, sortant par toutes les fenêtres à la fois, enveloppaient la caserne d'un voile sinistre, impénétrable. Les décharges avaient cessé. La *Marseillaise* s'entendait toujours, mais le chant était faible, rauque, haletant comme le souffle d'un homme qui va mourir.

Le marquis ne put supporter plus longtemps la vue de cette terrible agonie.

— Ce sont des ennemis, dit-il, mais ce sont des braves! Des échelles et qu'ils puissent descendre.

L'ordre fut exécuté sans empressement mais sans murmure.

Pendant qu'on rassemblait des échelles, le feu continua ses progrès; elles arrivèrent enfin, mais pour beaucoup, elles arrivèrent trop tard. Quand la voix du marquis, dominant tous les tumultes divers, eut porté jusque dans l'intérieur de la caserne des paroles de miséricorde, une cinquantaine de républicains réduits à l'état le plus misérable purent seuls profiter du salut qui leur était offert. Tous furent placés sur des brancards et transportés à la maison du tribunal.

Dans cette malheureuse guerre, il n'y avait que deux manières de traiter les prisonniers. Tout captif était fusillé sur-le-champ ou remis en liberté. Le marquis employa ce mode de clémence envers les tristes restes du cantonnement de la Gacilly. Capitaine, lieu-

tenant et soldats furent envoyés, sous escorte, jusqu'aux approches de Redon.

Tel fut le combat nocturne de la Gacilly, après lequel les troupes républicaines abandonnèrent pour longtemps ce poste trop éloigné de leurs centres d'opérations.

Ce fut la dernière expédition guerrière de la belle Anne de Vimar. Son frère et le prêtre lui firent de si pressantes remontrances, le marquis lui adressa de si soumises prières, qu'elle consentit enfin à reprendre le costume et les habitudes de son sexe. Edouard continua de servir sous les ordres du marquis.

Celui-ci passa la Loire après l'évènement que nous avons raconté; son entrée en Vendée fit sensation; son nom connu dès longtemps, sa bravoure et la justesse de son coup-d'œil, le mirent à même de rendre d'éminents services à la cause royale. Avant

l'hiver de cette même année, il commandait un corps considérable.

Pendant toute la durée de la guerre, sa femme (mademoiselle Anne de Vimar) le suivit constamment. Elle ne faisait plus de coups de fusil ; mais de son intrépidité naturelle elle avait conservé ce qu'il fallait pour imiter mesdames de Bonchamps, de Lescure, et tant d'autres dont le nom nous échappe. Véritables héroïnes, elles se dévouaient et priaient sans relâche, — demandant grâce pour les prisonniers républicains, mais trouvant à l'occasion de puissantes et chevaleresques paroles pour ramener autour du drapeau blanc ceux qu'épouvantait le martyre.

Et maintenant, passerons-nous sous silence la destinée postérieure de Spartacus Publicola Tricotel? En agissant ainsi, nous croirions frustrer le lecteur qui, sans doute, a

deviné en lui notre personnage de prédilection, le héros de notre modeste histoire.

Accusé de trahison par son lieutenant, devant le tribunal révolutionnaire de Vannes, il sortit vainqueur de la lutte. Un lambeau de son *discours* adapté à la circonstance opéra sur les intelligents magistrats une fascination complète. Alors, décidément pénétré des inconvénients attachés au métier de héros, il reprit le chemin de Paris, seul théâtre où ses qualités précieuses pussent se déployer avec avantage. Sa carrière fut glorieuse. Sous le Directoire et le Consulat, il coiffa les têtes les plus importantes de la République; quand vint l'Empire, Sa Majesté l'empereur et roi le breveta bonnetier de la couronne.

Il avait fait choix d'une nouvelle compagne; un héritier naquit de cette union. Heureux père, heureux époux, Spartacus parvint jusqu'à un âge fort avancé, se délectant

sans cesse à la vue de la borne historique, tribune où jadis avait tonné son éloquenc , et racontant au jeune Napoléon Tricotel les dangers que lui avait si vaillamment surmontés en Bretagne, cet affreux pays de diables et de brigands.

ROLLAN PIED-DE-FER.

I.

CROIX OU PILE.

Entre Hédé et Bécherel, deux gros bourgs de la haute Bretagne, s'élève, au sommet d'une colline bizarrement accidentée, le château de Goëllo. Ce fut autrefois une fière et forte citadelle. Au temps des luttes féodales, Goëllo

soutint nombre de luttes contre les seigneurs de Combourg et de Tinténiac, ses voisins ; il repoussa souvent les assauts de l'étranger. Aujourd'hui, le château s'est fait vieux depuis longtemps; il s'affaisse : ses murailles sont bien encore debout, noires et grenues comme la cotte d'un homme d'armes, mais la mousse et le lierre comblent les embrâsures des créneaux. Ses quatre énormes tours dominent lugubrement les remparts; l'une d'elles, chancelante et inclinée, porte à sa base les traces de la sape. N'était cette noble balafre, l'antique manoir aurait conservé peu de chose de son aspect guerrier; l'édifice intérieur est neuf et de style moderne; c'est un immense corps de logis sans ailes, production de cette lourde et disgracieuse architecture des années de l'ère impériale. A voir cette grande maison blanche, grossière copie des hôtels de la rue de Rivoli, entourée de sa glorieuse enceinte, on

pense involontairement à la figure que ferait un de nos seigneurs de la Bourse sous l'armure d'un bon chevalier.

Jusqu'à la révolution de 89, Goëllo resta une des plus fortes châtellenies de Bretagne, L'étang des Vertus formait le centre des domaines. Il est situé au bas de la colline, dans la direction de Hédé, et fait maintenant partie des biens de la commune. Cet étang offre une particularité remarquable : il est alimenté par un cours d'eau souterrain ; on sait vaguement dans le pays que l'orifice du canal est quelque part sur la rive qui côtoie la montagne, mais l'étang est vaste et couvert de glaïeuls; nul ne sait le point précis où débouche le mystérieux courant.

Le château lui-même est entouré de trois côtés par de larges douves creusées de main d'homme; le quatrième côté seul se trouve naturellement défendu par un précipice sans

fond de trente à quarante pieds de largeur. Sur cet abîme s'abaissait le pont-levis, remplacé aujourd'hui par une arche à demeure. Il est à croire que c'est l'existence même de cette crevasse qui détermina l'érection de Goëllo en ce lieu. Le trou règne en effet tout le long de la muraille et s'arrête brusquement au bas des deux tours angulaires. A une borne de cinquante pieds, les broussailles se mêlent et s'enchevêtrent au point de supporter complètement la vue, mais le sol est loin encore; une pierre lancée des murailles roule et rebondit entre les deux parois de la fissure pendant un temps considérable. La nuit, lorsque le temps est calme, et que nu' bruit ne vient distraire l'oreille, on entend un vague et lointain retentissement; sans doute quelque torrent qui erre dans les profondeurs du précipice.

On appelle ce fossé le saut de Vertus; il

porte comme l'étang le nom des bâtards de Bretagne, anciens maîtres de Goëllo. Il est célèbre à dix lieues à la ronde, et le sujet de maintes légendes superstitieuses : la plus populaire remonte à une époque fort reculée, et dit en propres termes que *tout vilain qui fait le saut reste mort ou revient gentilhomme*. En Bretagne comme ailleurs, les prophètes sont gascons de nature ; notre oracle courait peu de chance de mentir en posant cette étrange alternative.

En 1648, le château de Goëllo, inhabité, restait confié à la garde d'un vieux concierge infirme. La maison de Vertus était sans héritiers mâles ; ses fiefs tombaient en quenouille dans la personne de Reine de Goëllo, fille du dernier comte de Vertus. Reine était mineure ; le commandeur de Kermel, cadet de Penneloz, avait pris sa tutelle après la mort de son aîné qui, de son vivant, l'avait légalement tenue.

Gauthier de Penneloz, devenu par ce décès chef de nom et d'armes, s'était saisi de la tutelle de Reine, comme d'une *chose* afférente à la succession. Unique représentant désormais d'une famille puissante, et gouvernant, de fait, les domaines de la plus riche héritière de la province, il choisit Rennes pour siége ordinaire de sa résidence, et y tint grand état. Le château de Goëllo n'était visité par lui qu'à de longs intervalles, mais alors une foule de convives arrivaient de tous côtés. Baër, le vieux concierge, qui était un observateur, prétendait que le bon vin et l'excellent gibier de son nouveau maître n'attiraient pas seuls cette nombreuse compagnie. Baër avait l'oreille paresseuse quand il s'agissait d'entendre un ordre ; pour écouter aux portes, il recouvrait une puissance d'ouïe, dont nos concierges parisiens semblent avoir directement hérité. En furetant le soir dans les innombrables

corridors, sous prétexte de faire sa ronde, il avait entendu d'étranges choses, et il priait Dieu dévotement de protéger le dernier reste du sang de Goëllo, dans la voie périlleuse où s'engageait, tête baissée, M. le commandeur de Kermel.

La dernière fois que s'était éclairée la grande salle du château de Goëllo, il s'était tenu une importante et mystérieuse assemblée, présidée par Julien, chevalier d'Avaugour, héritier direct des anciens ducs souverains de Bretagne. Le lendemain de l'assemblée, tous ses membres se dispersèrent ; quelques jours après, Gauthier de Penneloz lui-même reprit la route de Rennes avec sa pupille. Depuis lors, le vieux Baër seul avait franchi le saut de Vertus.

Vers la fin de mars de cette même année 1648, par une froide et nébuleuse soirée, deux hommes gravissaient la colline vis à vis la

maîtresse porte du château. La lune, qui se montrait par éclaircies entre les petits nuages opaques et floconneux parsemant toute l'étendue du ciel, permettait de distinguer leurs costumes : c'étaient deux paysans de la haute Bretagne, portant la veste de tiretaine, semblable à un paletot échancré, la culotte courte de velours et les bas de laine à languettes. Tous deux étaient munis de minces bâtons de houx, terminés par un nœud arrondi : arme terrible dans la main de ces hommes exercés à son maniement depuis l'enfance. Là s'arrêtait l'uniformité. L'un, grand jeune homme aux formes athlétiques, gravissait lourdement la montée : à le voir dominer son compagnon de toute la tête, on eût dit qu'il allait le dépasser à chaque enjambée. Il n'en était rien pourtant. Le pas de ce dernier était vif, souple et gracieux ; c'était un homme de trente ans à peu près ; sa taille, qu'écrasait la gigantesque

stature de son camarade, était en réalité riche et merveilleusement proportionnée; sa figure pâle, et d'un modèle plus délicat que n'en offre d'ordinaire le type breton, s'encadrait de rares boucles brunes. Il portait pour coiffure une calotte collante; une ceinture de cuir lui ceignait fortement les reins: tout, dans son costume étroit et dessinant scrupuleusement ses formes, semblait calculé pour offrir à l'air le moins de résistance possible. C'était le courrier d'Avaugour, Rollan, surnommé Pied-de-Fer, à cause de l'infatigable vélocité de sa marche. Sa réputation était grande dans cette partie de la province; on l'avait vu partir pour Paris chargé d'un message, et revenir quinze jours après avec la réponse au château d'Avaugour. Dans un temps où les communications étaient encore d'une difficulté extrême, on doit penser qu'un tel coureur était chose hors de prix. Rollan était le frère de lait de Julien : une

certaine ressemblance physique, qui existait entre eux, et la tendresse que témoignait autrefois au jeune paysan feu M. d'Avaugour, père de Julien, avaient fait penser dans le temps que Rollan tenait par bâtardise à la noble famille. Nous ne saurions donner à ce sujet aucun renseignement positif. Quoi qu'il en fût, Julien d'Avaugour traitait en toutes occasions son frère de lait avec une condescendance voisine de l'amitié: quelques-uns même disaient qu'il existait entre eux des relations plus intimes que les mœurs du temps ne le comportaient de seigneur à vassal. Julien d'Avaugour résidait habituellement à la cour de Paris ; Rollan n'était pas plus à son service, en apparence, qu'à celui de tous les gentilshommes ; néanmoins il portait ses couleurs : par le fait, le chevalier n'avait point de créature plus dévouée.

Trois ans avant l'époque où commence

notre récit, Rollan disparut tout à coup ; il y avait toujours eu dans sa vie quelque chose d'anormal et de mystérieux ; ceux qui ne le crurent point mort dirent que, à coup sûr, il était engagé dans quelque entreprise difficile et hardie. Il resta deux ans absent. Ce fut seulement lorsque Julien d'Avaugour revint en Bretagne, au commencement de 1647, qu'on put apercevoir de temps à autre la figure de Rollan dans le pays. Ses allures avaient complètement changé; il ne se mettait plus à la disposition du premier venu, et ses courses semblaient avoir un but uniqueet de haute importance. Nul ne disait jamais l'avoir rencontré le jour sur les grands chemins; mais, la nuit, des paysans attardés le rencontraient parfois courant avec sa vitesse ordinaire. Dans ces occasions, on reconnaissait bien plutôt son costume particulier et la rapidité de sa marche que sa figure ; Rollan ne s'arrêtait jamais,

on ignorait sa demeure, et les âmes superstitieuses, dont le nombre est toujours fort grand en Bretagne, n'étaient point éloignées de croire que Rollan était le Juif errant. Nonobstant cette obscurité qui enveloppait sa vie, le nom de Rollan n'était prononcé dans les campagnes qu'avec une sorte de respect. Le plus grand nombre ne connaissait de lui que son nom et cette forme insaisissable qui glissait dans l'ombre sur la poussière des chemins ; mais tous avaient un signe de croix pour lui souhaiter bon voyage : il était entre Rollan et la Bretagne un lien que le Breton sentait, bien qu'il ne pût le définir complètement.

Malgré cette existence nomade, il y avait un lieu où Rollan revenait toujours. Dans le bourg de Hédé, à six lieues de Rennes, demeurait une jeune fille, nommée Anne Marker ; elle vivait seule avec sa mère. A l'époque où

Rollan reparut pour la première fois en Bretagne, les voisins de la veuve Marker entendirent avec étonnement un enfant vagir dans sa cabane; il y eut à ce sujet bien des suppositions, bien des méchants commérages, mais la vertu d'Anne était si connue qu'on finit par accepter cet évènement dans le village; la jeune fille ne perdit même point son prétendu, Corentin Bras, ce jeune géant que nous avons vu monter la colline en compagnie de Rollan Pied-de-Fer. Toutes les semaines, ce dernier, que ce fût ou non son chemin, passait par Hédé; il restait enfermé dans la maison de la dame Marker pendant quelques heures, puis il repartait, après avoir baisé l'enfant. Un jour, il arriva le front pâle et les habits en désordre; c'était au milieu de la nuit; à la vue de l'enfant couché dans son berceau, ses yeux se remplirent de larmes. La veuve et sa fille le regar-

daient avec étonnement ; Rollan ne les voyait pas.

— Arthur, mon pauvre enfant ! murmurait-il ; tu n'as plus de père.

Puis, saisissant tout à coup le berceau, il le soutint dans ses bras et leva son regard au ciel.

— Je t'en servirai, moi ! s'écria-t-il avec énergie.

Anne était une belle et douce fille ; Rollan n'avait point d'abord remarqué son visage ; mais Anne se prit pour l'enfant d'une affection de mère, et le courrier l'aima. Ce fut une singulière passion que la sienne. Rollan restait parfois des heures entières à contempler la jeune fille ; son œil était morne, sa bouche silencieuse : on eût dit qu'il combattait désespérément un autre amour ou du moins son tyrannique souvenir. Sa tendresse première fut donc le résultat d'une sorte d'effort ; une

fois venue, elle grandit tout à coup et dépassa les prévisions de Rollan : il aima de toute la puissance de son âme ; il aima au point d'oublier parfois sa tâche mystérieuse, et l'œuvre à laquelle il avait consacré sa vie. Anne, de son côté, ne restait point indifférente ; son mariage avec Corentin, décidé dès longtemps, lui répugnait désormais ; son cœur était à Rollan; mais elle hésitait encore à congédier son ancien fiancé. Corentin, amoureux, jaloux, et se croyant des droits, avait voué au courrier d'Avaugour une implacable haine.

Nos deux promeneurs nocturnes atteignirent le haut de la colline. A mesure que leur entretien se prolongeait, leurs gestes devenaient plus vifs, leurs paroles plus hostiles. Rollan avait jeté d'abord un triste regard sur le saut de Vertus; le pont-levis, collé à la muraille, semblait lui rappeler un douloureux souvenir. Mais bientôt les paroles acerbes de

Corentin le ramenèrent au sentiment du présent.

— C'est vrai, dit-il. Autant ce lieu qu'un autre ! il faut en finir.

— A la bonne heure ! s'écria joyeusement Corentin en mettant bas sa veste.

La lune, voguant entre les nuages, comme une blanche nef entourée d'écueils, éclairait la scène; pour un instant, les deux champions se voyaient aussi distinctement qu'en plein jour. Ils saisirent leurs bâtons par le petit bout; les coups retentirent, drus, précipités, comme les fléaux sur le chaume au temps de la moisson. Corentin était passé maître au maniement de cette arme du paysan breton : tantôt il assénait de terribles coups, laissant à son bâton sa longueur entière et tout son poids; tantôt, l'empoignant par le milieu, il commençait un moulinet imprévu, rapide, étourdissant, afin de faire sauter l'arme de

son adversaire. Mais Rollan se montrait vif à la parade. Sans avoir la même habileté que Corentin, il se couvrait toujours avec un inaltérable sang-froid, et plus d'une fois le géant recula d'un pas, en sentant le vent du bâton de Rollan à quelques lignes de son visage.

D'abord, chaque fois que la lune glissait sous un nuage, ils s'arrètaient d'un commun accord ; mais ensuite, animés par l'ardeur du combat, ils frappèrent sans relâche : l'obscurité neutralisant l'adresse, les coups arrivaient à leur destination ; le gros bout du bâton rebondissait sur la chair. Et la lutte se prolongeait, silencieuse, acharnée ; on n'entendait que le retentissement du bois contre le bois, et l'haleine oppressée des deux combattants. Quand la lumière reparaissait, ils se parcouraient avidement du regard, cherchant la meilleure place pour frapper un coup décisif;

chacun cherchait aussi quelque blessure au corps demi-nu de son adversaire : rien. Tous deux restaient également intacts, et la lumière, leur rendant leur adresse, ne faisait que prolonger la bataille.

Au bout d'une heure, Corentin jeta au loin son bâton et se coucha par terre ; Rollan retint son bras levé. Tandis que le colosse, haletant, épuisé, se roulait sur le gazon humide, Rollan se contenta de passer sa main sur son front, où brillaient quelques gouttes de sueur.

— Le bâton ne vaut rien, dit-il en brisant le sien sur son genou. Luttons.

Il releva les manches de sa chemise de grosse toile ; Corentin resta immobile.

— Luttons! répéta le courrier.

Le géant reprit haleine par une dernière et bruyante aspiration, puis il se releva.

— Auparavant, dit-il avec un sauvage orgueil, donne ton âme à Dieu.

Ils se jetèrent les bras en bandoulière autour du corps. Dans ce combat nouveau, Corentin avait, à cause de sa haute stature, un avantage terrible sur le courrier; mais sans doute ce dernier possédait une énergie musculaire de beaucoup supérieure, car, malgré le poids écrasant que faisait peser le rustre sur ses reins, il demeura inébranlable. La lutte fut longue et inutile encore. Quand ils se lâchèrent, leurs épaules saignaient, leurs chemises tombaient en lambeaux.

— Le diable ne veut pas! murmura Corentin en se laissant choir de nouveau. Ce sera partie remise.

Rollan remettait tranquillement sa veste. Pour un spectateur impartial de cette scène, il eût été évident que le courrier d'Avaugour, en accordant cette seconde trève, faisait

grâce à son adversaire; il se mit en effet incontinent à parcourir le tertre de long en large et d'un pas ferme; Corentin, lui, respirait à grand effort, incapable de se mouvoir.

— J'ai mon couteau, dit Rollan après un instant de silence.

Corentin se sentit frissonner.

— Que le démon t'échaude ! grommela-t-il. Puis il ajouta tout haut d'une voix doucereuse : — Mon frère, moi je n'ai pas le mien.

Ce disant, il faisait adroitement glisser le couteau, qui pendait au revers de sa veste, entre sa chemise et sa peau.

Rollan fit un geste d'impatience, et continua sa promenade. Le ciel s'était entièrement découvert, et la lumière de la lune descendait d'aplomb sur son visage. Corentin, qui le suivait de l'œil, remarquait avec un effroi superstitieux que son souffle était lent et cal-

me; ses traits reposés ne gardaient aucune trace de fatigue.

— Est-ce un homme? se demandait le rustre.

— C'est toi qui l'as dit, reprit Rollan qui se rapprocha tout à coup : il faut en finir!

— Bon frère, soupira Corentin, dont la voix se faisait de plus en plus humble, ne veux-tu point attendre à demain?

— Je n'attends rien; debout!

— Je suis trop las, mon excellent compère.

— Alors, s'écria Rollan, je suis vainqueur; renonce à elle.

Corentin se dressa d'un bond sur ses pieds; puis il releva ses lambeaux de toile, de l'air d'une victime résignée.

— Assassine-moi donc, dit-il.

Il avait glissé sa main dans l'ouverture de sa chemise et attendait, épiant son adversaire d'un regard sournois. Si Rollan eût fait un

pas, il était mort : Corentin serrait son couteau, et n'était point homme à faillir par scrupule de conscience. Trop génereux pour frapper un ennemi qui s'avouait trop faible, le courrier tourna le dos et s'assit à son tour sur le bord du saut de Vertus. Il se fit un long silence : Rollan demeurait immobile, absorbé par une profonde rêverie ; Corentin, vaincu par la fatigue, s'était endormi sur place. En cette absence complète de tout bruit, un vague murmure monta aux oreilles de Rollan ; il se pencha au dessus du gouffre ; jamais il n'avait entendu si distinctement le roulement de la chute d'eau souterraine.

— Il était noble, franc, généreux, pensa-t-il. Pauvre Julien ! Dans ce tombeau sont enfouis tous ses rêves; avec lui, l'indépendance bretonne a rendu le dernier soupir.... Gauthier de Penneloz avait bien choisi ; le lieu est bon pour commettre un meurtre, et ce mysté-

rieux abîme ne doit point rendre les hôtes qu'on lui envoie...

Cette dernière pensée lui fit faire un retour sur lui-même; il se souvint qu'il était là près d'un ennemi mortel.

— Anne, murmura-t-il avec passion, tu m'avais rendu l'espoir ; toi seule pouvais me donner le bonheur; et cet homme se met entre nous deux!... Il dort! ajouta-t-il avec indignation en secouant Corentin qui s'éveilla en sursaut. Debout! et recommençons!

Le rustre se frotta les yeux, surpris de cette recrudescence soudaine.

— Frère, voulut-il dire encore, je suis bien las!

— Debout! te dis-je. L'haleine ne te manquera pas dans la lutte nouvelle que je te propose... Tu vois bien ce fossé?

— Saint Jésus! s'écria Corentin, comme le trou fait tintamarre, cette nuit!

— Croix ou pile, continua Rollan ; le perdant sautera.

Il sortit un écu de sa poche et s'apprêta à le lancer en l'air. Corentin croyait rêver.

— Le perdant sautera, répéta-t-il en fixant sur le courrier son regard ébahi ; — où ?

Rollan lui saisit le bras et l'entraîna au bord du précipice :

— Là, dit-il.

Corentin recula, épouvanté. La frayeur lui rendit d'abord quelque énergie ; mais Rollan fit un pas vers lui, et prit la pose menaçante d'un lutteur, sur le point de saisir son adversaire ; le rustre sentit fléchir ses genoux : ces quelques instants de sommeil, sur un sol froid et humide, avaient raidi ses articulations.

— Si je perds, pensa-t-il, il sera temps de fuir ou de me battre... Je suis prêt, ajouta-t-il tout haut ; croix !

Rollan jeta la pièce d'argent ; tous deux se

précipitèrent; le courrier, plus alerte, arriva le premier, et, couvrant l'écu du pied, prit le bras de Corentin.

— Je jure de faire le saut si je perds, dit-il en levant la main ; fais comme moi.

— Je le jure.

Rollan découvrit l'écu qui était tombé sur pile et montrait sa croix brillante aux rayons de la lune. Corentin poussa un cri de triomphe.

— Tu as perdu, dit-il; et tu as juré!

Rollan détacha de sa ceinture une bourse qu'il jeta aux pieds de Corentin.

— Pour Anne, dit-il à voix basse. Fais qu'elle soit heureuse.

Il prit son élan à ces mots ; mais, arrivé au bord du gouffre, il s'arrêta, et se frappa le front tout à coup.

— L'enfant ! murmura-t-il avec désespoir :

j'avais oublié l'enfant! Qui protégera l'héritier de Bretagne ?

Il revint vers Corentin qui le regardait faire, les bras croisés, dans l'attitude du calme le plus parfait.

— Ami, dit-il, donne-moi la vie.

Corentin haussa les épaules, et se prit à siffler un refrain.

— La vie! répéta Rollan avec force. Que t'importe ma mort ? je renonce à elle...

— Qui me répond de toi? demanda dédaigneusement le rustre.

— Je jure.

— Moi, je doute... Allons, mon compère, un bout de patenôtres, et en avant !

— Pitié ! cria Rollan ; j'ai à remplir un sacré devoir. Dieu m'est témoin que je quitterais la vie sans regret ; mais j'ai fait un serment.

— Tu as eu tort, mon frère... dépêche, car j'ai sommeil.

Rollan se mit à genoux.

— Au nom de ta mère, pitié ! dit-il.

— Tu as donc bien peur ! demanda Corentin avec rudesse.

Un éclair d'indignation alluma l'œil de Rollan ; il s'élança sur son rival, l'étreïgnit, et, par un effort désespéré, le terrassa sur le bord même du précipice.

— Vois ! dit-il en pressant du pied sa poitrine.

— Grâce ! cria Corentin à son tour.

Avant qu'il eût achevé, Rollan s'était remis à genoux près de lui. Corentin se releva vivement et fit quelques pas en arrière, craignant sans doute une nouvelle attaque.

— Tu es le plus fort, dit-il de loin ; si tu avais gagné, tu m'aurais contraint à faire le saut ; moi, je ne puis te contraindre, mais je te tiens lâche et menteur.

Rollan semblait violemment combattu.

— Ma vie est à toi, Corentin, dit-il enfin d'une voix résignée ; tu me la demandes ; je suis prêt. Accorde-moi mon dernier vœu, et je m'en irai dans l'autre monde sans te maudire. J'avais juré de servir de père à l'enfant qui est sous le toit d'Anne...

— Il n'est donc pas ton fils ! interrompit curieusement Corentin.

— Il est... commença Rollan ; mais il s'arrêta et poursuivit en lui-même : — Celui qui a tué le père épargnerait-il le fils ? L'enfant sera obscur ; il vivra... Qu'il soit le tien ! continua Rollan à voix haute, éludant ainsi sa question ; quand Anne sera ta femme, aimez le pauvre Arthur.

— Ça peut se faire... Est-ce tout?

— C'est tout.

Rollan s'avança d'un pas ferme, fit un signe de croix et s'élança ; on l'entendit percer la voûte de broussailles, puis le gouffre rendit

un sourd mugissement. Corentin s'agenouilla aussitôt et récita dévotement un *de profundis.* Quand il eut écorché le dernier verset, un rire épais et stupide souleva sa poitrine :

— Allons ! dit-il, il n'en reviendra que gentilhomme !.... Quant à l'enfant, je le porterai demain aux orphelins de Rennes ; il sera là comme un petit saint...Ce diable de Rollan avait un grain de folie ; c'est égal, c'était un fier lutteur !

Cela dit, Corentin fit sonner la bourse dans sa poche, ramassa son bâton, et descendit gaîment la colline.

II.

LES FRÈRES BRETONS.

Il y avait alors en Bretagne des symptômes de rébellion imminente. Les états avaient refusé hautement, et à plusieurs reprises, de reconnaître l'autorité illégale des intendants royaux; le peuple murmurait et réclamait ses

anciennes franchises, sans trop savoir, comme d'habitude, ce en quoi consistait l'objet de ses réclamations. Outre ces deux oppositions avouées et marchant au soleil, il en était une autre, sorte de franc-maçonnerie, dès longtemps organisée, et dont l'origine pouvait remonter aux premiers jours de la réunion du duché au royaume : les *Frères bretons* avaient des adeptes dans toutes les castes, mais se recrutaient surtout parmi les gentilshommes. Leur but était en apparence le maintien des privilèges de la province ; mais la plupart allaient plus loin, et voulaient qu'on proclamât l'indépendance de la province.

Les Frères bretons, un œil fixé sur Paris, l'autre sur l'Angleterre, attendaient avec impatience l'occasion d'engager la lutte. Ils ne doutaient en aucune façon du succès ; leur unique embarras était le choix d'un duc. Il y avait alors grand nombre de familles tenant, soit

par agnation, soit par alliance, au vieux trône ducal. Rohan, Rieux, Goëllo, Avaugour, pouvaient faire valoir des droits presque égaux ; après eux, venaient les Penneloz de Kermel, descendance prétendue des vicomtes de Porhoët ; les Botherel, les Fergent de Coatander, et une foule d'autres maisons que des titres contestables, parfois une simple ressemblance de nom, portaient à se mettre sur les rangs. Entre tous ces prétendants, trois seulement avaient des chances, c'est-à-dire des partisans. Les Rohan étaient trop sérieusement occupés à Paris, par les intrigues de la Fronde, pour voir clair à ce qui se passait en Bretagne ; les Rieux, cette superbe race, se tenaient à l'écart avec un silencieux dédain. Restaient donc Julien d'Avaugour, unique héritier du nom ; Reine de Goëllo, fille du dernier comte de Vertus, et Gauthier de Penneloz, commandeur de Kermel. Celui-ci, devenu chef de famille par la

mort de son aîné, postulait à Rome et près du conseil de l'ordre, à Malte, pour obtenir l'annulation de ses vœux.

Julien, chevalier d'Avaugour, avait un fort parti ; ses preuves étaient simples et claires : il écartelait de Bretagne, et ne portait point, comme les Goëllo, la barre de bâtardise en son écusson. Personnellement, c'était un noble et vaillant jeune homme ; il avait beauté, hardiesse, fortune et générosité, ces vertus nécessaires du chef de parti ; mais sa jeunesse s'était passée en Allemagne et à Paris ; ses ennemis demandaient s'il n'avait point dérogé ainsi à sa qualité de Breton. Bien peu le connaissaient. Lorsqu'il revint à Rennes en 1647, accompagné de Rollan Pied-de-Fer, il ne se fit voir à personne, et gagna presque aussitôt le château de Goëllo. Le commandeur y résidait en ce moment avec sa pupille, Reine de Goëllo ; on crut que Julien d'Avaugour désirait s'abou-

cher avec son rival. Le crédit de ce dernier reposait entièrement sur sa qualité de tuteur de l'héritière de Vertus. Gauthier de Penneloz, en effet, après avoir, d'autorité, pris la place de son frère mort, s'était hâté d'annoncer hautement son mariage avec Reine ; la jeune fille, disait-il, l'avait choisi librement pour époux, et attendait impatiemment que la décision de la cour de Rome permît de passer outre au mariage. Par cette manœuvre, le commandeur réunissait sous sa bannière les créatures des Penneloz et les partisans de la maison de Vertus.

Julien et lui n'étaient point étrangers l'un à l'autre, ils s'étaient trouvés ensemble à Paris, où Gauthier de Penneloz avait conduit sa pupille en 1644. Reine de Goëllo, à peine âgée de seize ans, s'était livrée avec une joie d'enfant aux plaisirs de la cour. Pendant dix-huit mois, ce ne furent que bals et fêtes où elle ne

manquait pas de rencontrer le chevalier d'Avaugour. Julien soutenait noblement son nom : il était cavalier de haute mine,et passait à bon droit pour brave ;ses équipages faisaient envie aux plus galants. Reine fut heureuse de voir un gentilhomme de Bretagne, son cousin, briller au milieu de la première cour du monde ; sans se l'avouer, elle l'aima ; Julien l'avait devancée. Mais l'intelligence des deux amants ne levait pas tous les obstacles. Reine craignait son tuteur, et savait qu'il ne consentirait jamais à cette union ; elle alla jusqu'à supplier Julien de ne tenter aucune démarche près du commandeur. Dans cette conjoncture, une seule voie restait ouverte : on ne faisait point sa maîtresse d'une Goëllo : Reine et Julien se marièrent secrètement.

Ce fut vers cette époque que Rollan Pied-de-Fer quitta la Bretagne. Le chevalier d'Avaugour avait besoin d'un homme sûr et

complètement dévoué ; il fit choix de son frère de lait. Rollan reçut la confidence du chevalier; il mit à le servir son zèle et son ardeur ordinaire,mais on aurait pu voir que, dans le cœur du courrier, une mystérieuse répugnance combattait, cette fois, son habitude de dévouement. C'est que Rollan aimait, lui aussi, Reine de Goëllo ; non pas, il est vrai, de cet amour qui vit d'espoir et marche, lent ou rapide, vers un but, mais d'une adoration lointaine , timorée : culte du vassal pour la noble dame, culte muet, religieux, mais jaloux. Rêveur et poète, comme tous les hommes de solitude, il avait vu souvent , lorsque sa vagabonde profession le conduisait vers Goëllo, il avait vu aux fenêtres du manoir une jeune fille seule et pensive ; il s'arrêtait alors ; caché dans le feuillage , il contemplait l'enfant durant de longues heures.Quand elle disparaissait, le courrier reprenait sa

route; mais il emportait au fond du cœur l'image de la jeune fille, et cette romanesque passion lui tenait lieu de tout autre amour. Lorsqu'il retrouva cette jeune fille dans l'épouse que s'était choisie le chevalier, son seigneur et son frère, il fut blessé à l'âme; néanmoins il n'hésita pas. Grâce à lui, le mariage fut célébré; grâce à lui encore, les époux purent se voir avec sécurité.

Toutes les nuits, un gentilhomme richement vêtu se tenait dans l'ombre, à quelques pas de la porte du Louvre. A l'heure où le bal se fait tumultueux, Julien d'Avaugour et sa femme disparaissaient. Alors le gentilhomme, dont les habits étaient exactement ceux de Julien, montait les degrés et se mêlait à la fête : c'était Rollan. Une ressemblance réelle, aidée par la complète conformité de costumes, favorisait la ruse : nul ne s'apercevait de l'absence du chevalier. Cela dura une année.

Un soir,au bout de ce temps, seigneurs et dames venaient d'entrer au Louvre ; Anne d'Autriche donnait bal.Pendant que les violons du roi exécutaient le menuet en vogue,il se passait à l'angle de l'une des immenses galeries, une scène étrange : une femme, le visage voilé d'un demi-masque, tombait pâmée entre les bras d'un gentilhomme.

— Sauvez-moi, disait-elle.

Le gentilhomme, à ces mots, saisit un moment où nul regard n'épiait ses mouvements, et couvrit la femme de son manteau; quelques secondes après,elle était étendue sur les coussins d'un carrosse.

— Hélas, mon Dieu ! disait Reine de Goëllo Monsieur mon tuteur va tout savoir ; je suis perdue !

— J'ai tout prévu, répondait Julien, qui entourait sa jeune femme des soins les plus tendres et les plus empressés.

Le carrosse s'arrêta au portail de l'hôtel d'Avaugour, un médecin fut appelé. Le chevalier reçut dans ses bras un enfant du sexe masculin, que l'on nomma Arthur; Reine, épuisée, presque mourante, regagna péniblement l'hôtel de son tuteur.

Le courrier attendait, comme d'ordinaire, à la porte du Louvre, lorsque M. d'Avaugour sortit, portant Reine dans ses bras; Rollan monta le grand escalier et fit son entrée dans les salons. La ressemblance des deux frères de lait, sans être parfaite, était, nous l'avons dit, remarquable; aux yeux des gens qui n'avaient point soupçon de la supercherie, cette ressemblance pouvait aisément faire illusion. Mais il y avait au Louvre un homme que son intérêt, sinon sa passion, devait rendre plus clairvoyant. Le commandeur de Kermel faisait tous les soirs le brelan de M. le prince; sa plus grande crainte en ce monde était de voir sa

pupille se prendre d'amour pour Julien, ce qui eût rompu brusquement toutes ses mesures et donné gain de cause au chevalier. Gauthier de Penneloz, exclusivement occupé, en apparence, des fêtes de madame la reine-mère, et des grands seigneurs de la Fronde, ne perdait pas de vue ses ambitieux espoirs; il travaillait secrètement sans relâche. La présence continuelle de Julien, ou plutôt de Rollan qui affectait de rester sans cesse à portée de son regard, le rassura d'abord, sa passion pour le jeu aidant; d'un autre côté, Mademoiselle de Goëllo, confiée en entrant aux soins d'une dame de la reine, lui inspirait peu d'inquiétudes; pourtant, à la longue, cette persistance même que mettait M. d'Avaugour à ne point se mêler aux danses fit réfléchir le commandeur. Il avait remarqué qu'à un certain moment de la nuit le chevalier disparaissait, pour revenir aussitôt, il est vrai; mais,

après son retour, quelque chose était changé dans son maintien; M. d'Avaugour était bien encore un seigneur de riche taille et de galante tournure, mais il semblait porter moins fièrement ses plumes et son velours. Comme le faux chevalier avait soin de se tenir à distance, regardant distraitement quelque jeu d'hombre, ou se laissant aller à la rêverie, Gauthier garda quelque temps ses soupçons sans pouvoir les éclaircir; mais enfin, la nuit même où Reine de Goëllo avait été prise des douleurs de l'enfantement, l'inquiétude du commandeur, parvenue à son comble, lui fit jeter là les cartes plus tôt que de coutume. Il s'approcha vivement de M. d'Avaugour, qui, appuyé au mur, dans l'embrâsure d'une fenêtre, n'eut pas le temps de l'éviter. Le commandeur ne dit pas une parole; du premier regard il avait découvert la feinte. Furieux, il fit le tour des salons et des galeries, cherchant partout sa

pupille, et ne la trouvant, bien entendu, nulle part. De guerre lasse, il descendit, demanda son carrosse, et ordonna qu'on brûlât le pavé jusqu'à son hôtel.

A cette heure, la fille des comtes de Vertus était encore chez M. d'Avaugour. Si l'ordre du commandeur eût été exécuté, c'en était fait du secret de Reine; mais, tandis que le commandeur parcourait les salons, Rollan était descendu, lui aussi; une bourse pleine passa des poches de son pourpoint dans la main du cocher, auquel il fit la leçon. Par suite, Gauthier de Penneloz, pendant la majeure partie de la nuit, se démena furibond, au fond de son carrosse, sans pouvoir faire entendre raison à ce valet, qui, sans nul doute, ivre mort, s'obstinait à chercher l'hôtel de son maître partout, excepté en son lieu.

Rentré enfin chez lui, le commandeur se fit annoncer chez Reine; celle-ci reposait;

n'osant fouler aux pieds, malgré sa colère, ce sentiment qui faisait un sanctuaire de la retraite d'une femme, il rongea son frein jusqu'au jour. Mais on doit croire qu'il ne fut point complètement la dupe de tout ce manège, car, huit jours après, ses équipages reprenaient la route de Bretagne, et la pauvre Reine, les larmes aux yeux, envoyait de loin un dernier adieu au Louvre, théâtre de son éphémère bonheur.

A dater de cet instant, les fonctions de Rollan près du chevalier d'Avaugour prirent un caractère tout autre. Il s'était fait violence pour accepter le douteux office que nous venons de le voir remplir ; son âme était fière autant que put l'être jamais âme de gentilhomme; il fallut pour le déterminer une circonstance qui eût influé sur un autre en sens diamétralement contraire : son amour pour Reine de Goëllo. Lié au chevalier par un de

ces dévouements sans bornes qui prennent racine parfois au cœur des Bretons de bon sang et ne finissent qu'avec la vie, il se complut dans la pensée de son double sacrifice ; il fit taire à la fois son orgueil et son amour. D'ailleurs, pour un ami fidèle et intelligent comme était Rollan, il y avait en tout ceci un côté sérieux ; Julien, loyal et passionné, ne voyait dans Reine que sa maîtresse et sa femme, Rollan voyait aussi en elle un marchepied pour arriver au trône de Bretagne. Le courrier d'Avaugour n'était point, au fond du cœur, partisan de la scission absolue; son jugement droit et supérieur lui disait que cette chimère, réalisée par hasard, serait pour son pays une source féconde de malheurs;il servait d'autant plus volontiers le chevalier, qu'il avait cru découvrir en lui le germe d'une politique semblable. Il travaillait donc, chef de parti, autant et plus que Julien lui-même, mais dépouillé

de toutes vues personnelles, pour son frère qu'il aimait, et avant tout pour la Bretagne et la conservation de ses libertés menacées.

Après le départ du commandeur, il reprit la veste collante et l'étroite ceinture de cuir du courrier. Deux fois par mois on aurait pu le rencontrer, cheminant sur la route de Bretagne, et dépassant par la rapidité de sa marche les coches les mieux attelés. A Rennes et dans les assemblées centrales des Frères Bretons, il ne se montrait jamais; c'est sur les paysans et les gentilshommes campagnards qu'il exerçait son influence. Pour la haute noblesse, Rollan avait un puissant et actif suppléant dans la personne de Jean, sire de Châteauneuf, cadet de la maison de Rieux. Ce dernier avait longuement et souvent conféré avec le courrier; il s'était rallié à sa politique et donnait son aide au chevalier d'Avaugour, dans la persuasion que celui-ci, une fois débar-

rassé de ses rivaux, modifierait ses prétentions. Jean de Rieux tenait Rollan pied-de-fer en haute estime; seul, il eût pu dire les grands services que le courrier rendait à la cause bretonne !

Julien d'Avaugour quitta Paris vers la fin de 1647. Il avait hâte de se rapprocher de Reine, dont il n'avait point eu de nouvelles depuis un an; il voulait aussi compter par lui-même ses partisans et engager au besoin la bataille. La cour n'avait pas le moindre soupçon de ses desseins : M. le cardinal était trop empêché pour songer aux diverses fonctions qui se partageaient une province éloignée; pour les gens de la Fronde, ils eusssent été plus disposés à servir les révoltés qu'à prêter leurs épées pour réprimer la rébellion. Le moment était donc favorable.

Rollan Pied-de-Fer avait précédé le chevalier de quelques jours. Il était chargé du jeune

fils de Reine de Goëllo, qu'il confia, comme nous avons vu, aux soins de la dame Marker et de sa fille Anne. Une fois entrés dans la province, M. d'Avaugour et Rollan rompirent, en apparence, tous rapports. Le courrier, dont la popularité était immense dans les bourgs et petites villes de la basse Bretagne, devait passer jusqu'au dernier moment pour un zélateur pur de l'association, non pour l'affidé de l'un des prétendants. Une seule fois, il eut un entretien avec son frère de lait; ce fut à Rennes, et pour le mettre en garde contre le commandeur qui savait tout. Ensuite, Rollan, dans son infatigable zèle, partit et poursuivit l'accomplissement de sa tâche. Il ne devait plus revoir Julien d'Avaugour.

Le lendemain, un messager du commandeur arriva à Rennes, où Julien gardait encore l'incognito. Il portait une lettre pleine d'assu-

rances amicales et de caresses : Gauthier de Penneloz suppliait Julien de le venir trouver au château de Goëllo, et lui donnait à entendre qu'il désirait ardemment faire alliance avec lui pour le bien de la cause commune. Le chevalier, confiant comme toutes les âmes généreuses, se mit incontinent en chemin. Il fut reçu à bras ouverts; il vit Reine, les yeux du commandeur semblaient rayonner de bonhomie en contemplant l'accord des deux jeunes gens. Le second jour, il y eut au château assemblée générale des seigneurs-membres de l'association. Jamais on ne vit plus forte et vaillante réunion ; on eût dit une élite faite exprès dans les états. Après un conseil, où pas un mot ne fut prononcé touchant la rivalité du commandeur et de Julien, ce dernier fut investi, à l'unanimité, des fonctions de chef provisoire, avec le titre de connétable de Bretagne; on lui en fournit sur l'heure lettres

patentes. En même temps il reçut mission de retourner à Paris pour négocier un emprunt près de MM. de Rohan. Sur le point de se séparer, l'assemblée prêta serment éntre les mains de messer Yves de Gévezé, évêque de Dol.

Julien voulait monter incontinent à cheval, mais le commandeur affecta un tel ravissement de le voir à la tête des affaires de sa province, il s'expliqua avec tant d'indignation sur le prétendu mauvais vouloir que certains lui prêtaient à l'encontre de son aimé cousin d'Avaugour, que le chevalier se laissa persuader : tous les seigneurs partirent; lui seul demeura au château de Goëllo.

Gauthier de Penneloz l'accabla de courtoises attentions, et montra dans sa conduite une déférence qui semblait presque du respect. Quand le soir fut arrivé, au moment où Julien parlait déjà de se mettre définitive-

ment en route, le commandeur le prit par la main en souriant et le conduisit à l'appartement de Reine.

— Mon cousin, dit-il avec douceur, la tendresse toute paternelle que m'inspire ma noble pupille m'a rendu clairvoyant. Peut-être avais-je droit, de sa part et de la vôtre, à plus de confiance. Vous n'avez pas cru devoir me faire d'aveux; je ne vous en blâme point, mais j'ai deviné votre secret : vous vous aimez.

Reine rougit et baissa les yeux; Julien regarda le commandeur avec une inquiétude menaçante. Celui-ci continua en adoucissant de plus en plus son sourire :

— A quoi bon feindre encore? vous m'avez mal jugé; mon cousin d'Avaugour, et vous, Reine, vous me faites une cruelle injure. Votre bonheur a toujours été mon soin le plus cher. Jadis, j'avais espéré.... Mais ne parlons poin

de moi.... Me voici prêt à consentir à votre union.

Julien se précipita et serra la main de son généreux rival; Reine, confuse, mais radieuse, pouvait à peine croire à tant de bonheur.

— Pardieu ! monsieur de Kermel, s'écria Julien, nous avons manqué de confiance en effet, mais je veux mourir si pareil reproche peut nous être adressé à l'avenir.... Et tenez, il faut que vous le sachiez tout de suite, Reine est dame d'Avaugour devant Dieu. Nous fûmes dûment mariés par un prêtre, lors de votre séjour à Paris.

Une pâleur subite et fugitive monta au front du commandeur de Kermel; mais il ne perdit point son sourire.

— Enfants! dit-il d'une voix paternelle; et c'est de moi que vous vous cachiez !

Reine avait les yeux pleins de larmes.

— Oh! merci! dit-elle; merci et pardon, Monsieur!

— Pardon en effet, mille fois, et de grand cœur, monsieur mon cousin, reprit Julien. Puisque désormais vous voulez bien ne point y mettre obstacle, je déclarerai publiquement notre mariage au retour, et mon fils viendra tenir sa place au château de Goëllo.

— Votre fils! s'écria vivement le commandeur.

Ses sourcils, qui s'étaient involontairement froncés, l'éclair de haine et de courroux qui brilla tout à coup dans son regard, auraient pu donner l'éveil au chevalier, si, tout entier à sa joie, il n'eût été occupé à baiser amoureusement la main de sa jeune femme. Gauthier de Penneloz fit sur lui-même un effort violent, et reprit aussitôt son masque.

— Le sang de Vertus, dit-il en s'inclinant,

sera toujours reçu comme il convient au château de Goëllo... A bientôt donc la fête des épousailles, mon cousin d'Avaugour !

Les deux rivaux se donnèrent une chaleureuse accolade, et Julien, achevant de s'armer, descendit le grand escalier du château. Il était alors nuit close. Le chevalier partait sans suite, devant retrouver ses équipages à Rennes.

Reine de Goëllo regagna son appartement et ouvrit sa fenêtre pour saluer son époux d'un dernier adieu. Elle avait entendu bruire les chaînes du pont-levis; le pas d'un cheval avait fait résonner les poutres suspendues au dessus du saut de Vertus; cependant son regard parcourut en vain le tertre ; nul cavalier ne se montrait aux alentours. Seulement, lorsque le pont se leva de nouveau, une forme svelte, se détachant d'un massif d'arbres, descendit rapidement la colline : Reine crut reconnaître

la tête rasée et la taille étranglée du courrier Rollan Pied-de-Fer.

Depuis lors, on n'entendit plus parler de Julien d'Avaugour. Cette disparition donna d'abord au commandeur un grand poids dans les assemblées des Frères Bretons ; mais, bien qu'il fût politique passable et bon homme de guerre, il n'avait su se concilier ni l'estime ni l'affection générale. En outre, les deux grands projets qu'il méditait depuis si longtemps échouèrent : ne pouvant appuyer sa demande en sécularisation de ses véritables motifs, il vit son instance formellement repoussée à la cour de Rome ; pour Reine, dès qu'elle put comprendre que la volonté du commandeur n'avait pas changé, qu'il l'avait trompée et qu'il voulait l'épouser, elle le bannit de sa présence, en le menaçant de réclamer la protection des états. Gauthier de Penneloz, comme on a pu le deviner, n'était rien

moins que loyal de sa nature; l'insuccès lui fit briser toutes digues, et le jeta dans un labyrinthe d'intrigues et de trahisons. A l'époque où commence notre histoire, toujours lié d'apparence aux Frères Bretons, il se proposait déjà de vendre leurs secrets, si la cour de France voulait y mettre un prix convenable.

La confrérie, privée de son chef principal, et n'ayant plus, en réalité, pour essayer la couronne ducale que la tête d'une jeune femme de dix-neuf ans, était donc bien près de sa ruine. Les conjurés s'étaient adressés aux seigneurs d'Acérac et de Sourdéac, aînés de Rieux, puis au sire de Châteauneuf; mais les Rieux, ces véritables hauts barons, qui n'avaient point, comme les Rohan, d'outrecuidantes devises à leur écusson, savaient faire tout ce que disaient vaniteusement leurs rivaux. — Prince ne daigne! répondirent-ils.

Le zèle se refroidissait de toutes parts; Rollan

Pied-de-Fer avait beau annoncer le retour du chevalier d'Avaugour, l'association perdait insensiblement ses plus forts soutiens; Rollan lui-même savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur le sort de son maître, et poursuivait sa tâche sans espoir de réussir. Lui seul aurait pu remplacer le chevalier; mais le moyen d'imposer un paysan pour chef à tant de seigneurs! Jean de Rieux, dont l'âme noble et grande était faite pour apprécier le patient dévouement du courrier, le traitait avec une considération mêlée de respect; mais les autres gentilshommes, membres de l'association, ne le connaissaient pas; ils s'étonnaient même fort d'entendre le sire de Châteauneuf vanter à tout propos les services d'un simple vilain, et dire que « le jour où, par déplorable fortune, Rollan serait appelé en l'autre monde, c'en serait fait de la ligue des Frères Bretons. »

Jean de Rieux avait raison, et sa confrérie

n'en était que plus malade, suivant toute apparence. Nous avons vu, en effet, Rollan se précipiter dans un gouffre sans fond, tandis que son rustique adversaire récitait pieusement un *de Profundis* à son intention. Corentin avait cru sans doute faire une bien méchante plaisanterie en lui appliquant le dicton populaire : *Il n'en reviendra que gentilhomme!* Mais, cette fois, le hasard devait choisir le côté merveilleux de l'oracle pour l'accomplir à la lettre : non-seulement le courrier revint de son ténébreux voyage ; — il revint gentilhomme.

III.

LE SAUT DE VERTUS.

Après avoir traversé, non sans laisser çà et là des lambeaux de ses vêtements et de sa peau, l'épaisse voûte de broussailles qui masquait les profondeurs du saut de Vertus, Rollan se sentit parcourir encore une distance

considérable. Sur le point de perdre connaissance, il s'accrocha machinalement à une pointe de roc faisant saillie dans le ravin; son poids, joint à l'irrésistible élan que lui donnait la hauteur du saut, l'entraîna ; ses doigts déchirés lâchèrent prise ; il s'évanouit. Ce fut néanmoins cet incident qui, suivant toute probabilité, le sauva d'une mort certaine : le roc était distant de terre de quelques toises seulement ; son effort, rompant la violence du saut, empêcha Rollan d'être broyé sur le coup.

La nuit entière et une partie du jour suivant se passèrent avant qu'il eût repris ses sens. Il s'éveilla enfin, meurtri, glacé, incapable de se mouvoir. Il était étendu, la face contre terre ; ses pieds plongeaient dans un courant d'eau vive qui traversait avec fracas le souterrain. D'abord il se crut le jouet d'un rêve bizarre et pénible; mais le souvenir lui

revint peu à peu : quand ses yeux se furent habitués au jour douteux qui régnait dans la caverne, il vit l'eau bouillonner à ses pieds ; levant la tête, il vit encore à une immense hauteur perpendiculairement au dessus de lui, une étroite bande, faiblement lumineuse : c'était le fossé de Goëllo, l'endroit d'où il s'était précipité la veille.

Son premier soin fut de retirer ses pieds de cette eau glaciale qui les paralysait; à mesure que la chaleur revenait, il se sentit reprendre quelque force ; avec la force, revint l'amour instinctif de la vie et le désir de quitter ce tombeau. Malheureusement, ceci n'était point chose aisée : Rollan, avant même de se lever, put deviner que le gouffre n'avait pas d'issue. En effet, à voir les parois s'excaver, puis se rapprocher en voûte au dessus de sa tête, il dut reconnaître qu'il était là dans une vaste salle ou rotonde souterraine, autrefois com-

plètement couverte. L'espace occupé maintenant par le saut de Vertus était plein alors, et formait comme la clef de voûte; la clef enlevée,les parois demeuraient debout à cause de leur adhérence au sol ou par toute autre raison : les règles de l'architecture humaine ne font point loi pour ces grandioses palais qu'a bâtis la main de Dieu. Bien que suffisamment logique, cette déduction n'était rien moins que rassurante. Rollan, galvanisé par l'horreur même de sa situation, essaya de se lever, et réussit à grand effort. Le sol où il était tombé était une sorte de litière, formée à la longue par les branches mortes et les feuilles sèches du dôme de broussailles, ce qui n'avait pas peu contribué à amortir le choc. Rollan, utilisant cette découverte, songea tout de suite à se procurer du feu pour éclairer ses recherches et réchauffer ses membres transis. Un briquet est meuble de courrier; celui de Rollan

ne le quittait jamais; il amoncela des branches sèches, et bientôt une épaisse fumée, suivie d'une flamme brillante, s'éleva vers l'issue supérieure. Ceux qui gravirent ce jour-là le tertre de Goëllo durent croire que l'enfer faisait orgie au fond du saut de Vertus. La vue du feu rendit courage à Rollan, mais ne l'avança point autrement. La lumière tombait d'un côté sur les parois noires et velues de la caverne, de l'autre, elle se perdait dans le vide; çà et là, des plaques de salpêtre scintillaient dans le lointain; l'eau qui passait en mugissant près de lui était un fort ruisseau, rapide et profond. Rollan y fit alors peu d'attention, empressé qu'il était de visiter son domaine.

Il saisit une branche enflammée d'une main, de l'autre, une fascine, afin de renouveler son luminaire, et marcha en remontant le cours du ruisseau. Il ne fit ainsi que quelques pas; bientôt ses genoux fléchirent, le bois allumé

s'échappa de sa main : il venait de heurter du pied un tas d'ossements.

Si Rollan eût conservé jusqu'alors un doute sur la fin violente du chevalier d'Avaugour, ce doute se fût évanoui. D'un coup d'œil, il reconnut l'épée de son seigneur ; les vêtements, à demi pourris, n'étaient point non plus méconnaissables. Près de Julien gisait le squelette disloqué de son cheval. Deux larmes sillonnèrent lentement la joue pâle du courrier.

— Mon frère !... mon maître ! murmura-t-il d'une voix entrecoupée.

Puis il se mit à genoux.

— Mon Diéu ! s'écria-t-il avec ferveur, permets que je revoie le jour, et je le vengerai !

Il baisa passionnément l'épée et la mit à sa ceinture ; pour les vêtements, il les traîna jusqu'auprès du foyer. Tandis qu'il les exami-

nait, un étui de métal sortit de l'une des poches du pourpoint et roula à terre; Rollan le saisit et fit jouer le ressort. L'étui renfermait tous les papiers du malheureux jeune homme, ses titres, et aussi les lettres patentes qui lui conféraient la première place parmi les Frères Bretons. Rollan contempla longtemps les parchemins que leur enveloppe avait conservés intacts ; il s'était assis et avait mis sa tête entre ses mains; son active intelligence travaillait. Tout à coup, son œil morne et abattu brilla d'un singulier éclat ; une expression de joie se répandit sur son visage.

— Je l'oserai ! s'écria-t-il. Et Dieu ne me punira point, car mon but est légitime : j'avais juré de servir de père à l'orphelin.

Mais son enthousiasme fut aussi passager que soudain ; sa tête retomba lourdement sur sa poitrine.

— Je l'oserai, répéta-t-il amèrement ; in-

sensé ! il faut vivre pour oser; suis-je donc encore au nombre des vivants?

La souffrance physique rend faible contre le désespoir; Rollan, dont tout le corps n'était qu'une douloureuse meurtrissure, n'essaya point de combattre l'abattement qui s'emparait de lui; il s'affaissa près du foyer et s'endormit. Quand il se réveilla, une fumée suffocante remplissait la caverne; la flamme, rencontrant partout des aliments, avait gagné de proche en proche; Rollan se trouvait entre le torrent et un vaste incendie. Il mesura son danger d'un œil froid. La mort qui se présentait à lui prompte, instantanée, n'avait certes point de quoi l'effrayer, comparée au lent supplice qu'il avait naguère en perspective. Les ténèbres avaient disparu; il put reconnaître l'impossibilité de franchir le ruisseau d'un bond. Cependant l'incendie le gagnait; le sol brûlait ses pieds; il assura le rouleau à sa cein-

ture, recommanda son âme à Dieu et entra dans l'eau.

Au premier pas il perdit plante ; le courant s'empara de lui aussitôt; tout ce qu'il put faire, bon nageur qu'il était, fut de se soutenir à la surface. Il se sentait emporter par une fougue irrésistible, et s'attendait à chaque instant à être broyé contre quelque obstacle. Bientôt, caverne et incendie, tout disparut à son regard ; le torrent se précipitait, écumant, dans une gorge étroite. Rollan, plongé dans l'obscurité la plus complète, nageait toujours ; parfois sa tête frôlait la voûte humide du passage souterrain, tant le courant resserrait son lit. Il en était à se demander s'il continuerait de lutter contre un trépas désormais inévitable, lorsque la voûte s'élargit tout à coup ; un vent frais vint frapper Rollan au visage ; il entendit au loin le bruit d'une cascade. A peine avait-il eu le temps de se réjouir de ces

symptômes, que le torrent, redoublant de vitesse, le roula parmi ses flots bouillonnants jusqu'à la chute. Il tomba, et se trouva aussitôt dans une eau calme et profonde.

Malgré son épuisement, Rollan poussa un cri d'allégresse. A quelques toises de lui le conduit s'ouvrait ; plus loin, une nappe d'eau tranquille et parsemée de glaïeuls lui renvoyait, brisée, la lumière de la lune, qu'il n'apercevait point encore. Deux ou trois vigoureux élans le conduisirent à l'orifice ; il jeta autour de lui son regard avide, et reconnut, avec une indicible joie, l'étang de Vertus. Le rivage était là près de lui ; il toucha terre et tomba à genoux. Dans son ravissement, regardant ce salut inespéré comme un bienfait immédiat du ciel, il pria Dieu avec ferveur. Quand il se releva, souffrance et fatigue semblaient avoir disparu ; redressant sa forte

taille, il étendit la main vers le château de Goëllo.

— A nous deux désormais, Gauthier de Penneloz ! dit-il.

Puis, il s'éloigna rapidement dans la direction de la route de Rennes.

Le lendemain, au petit jour, Rollan arrivait à Rennes et soulevait le marteau de l'hôtel de Jean de Rieux. Le sire de Châteauneuf quitta son lit aussitôt, ce qu'il n'eût certes point fait pour M. le lieutenant de roi lui-même, car il était rude et arrogant vis à vis de ses pairs ; le courrier fut introduit. Il était pâle et avait peine à se soutenir, tant ces deux jours de fatigues incessantes avaient dompté sa vigueur habituelle ; néanmoins il resta debout, malgré le geste courtois de Jean de Rieux qui lui indiquait un siège. Il prit la parole d'une voix grave et triste ; les noms de Penneloz et d'Avaugour furent souvent prononcés dans son récit.

Tandis qu'il parlait, les sourcils de Jean de Rieux se fronçaient; sa main tourmentait convulsivement la garde de son épée.

— Maître, dit-il quand le courrier eut terminé, dans la bouche de tout autre, ton récit me semblerait une audacieuse et invraisemblable tromperie. Toi, tu ne mens pas, je le sais; mais as-tu complète certitude?...

— J'ai vu, interrompit Rollan.

Le sire de Châteauneuf réfléchit une seconde, puis se leva brusquement; son courroux, jusqu'alors contenu, éclata dans son regard; il fit un geste de menace et s'élança vers la porte, comme s'il allait se mettre incontinent à la poursuite d'un ennemi absent. Rollan l'arrêta.

— Messire, dit-il, je vous supplie de m'écouter encore.

Rollan avait croisé ses bras sur sa poitrine; son œil était levé vers le ciel; il y avait dans

sa voix de la tristesse encore, mais aussi de l'enthousiasme et une indomptable détermination. Il parla longtemps et avec chaleur. Le visage du sire de Châteauneuf exprima d'abord la surprise, puis une subite et muette admiration.

— Maître, s'écria-t-il, cela est beau, mais dangereux et difficile ; ne crains-tu point de faiblir ?

— Dieu m'aidera, dit Rollan.

— J'ai foi en ta vertu comme en ton courage, reprit le sire de Châteauneuf.

Puis, changeant de ton tout à coup, et portant la main à son feutre :

— Donc, salut à vous, ajouta-t-il, messire Julien d'Avaugour, chevalier, connétable de Bretagne !

—Monseigneur, dit Rollan, qui toucha son cœur et s'inclina profondément, au nom de celui qui n'est plus et de son fils orphelin, je vous remercie..

IV.

LES ÉTATS DE BRETAGNE.

Le jour même, devaient s'ouvrir à Rennes les séances des états de Bretagne. Cet antique parlement était divisé d'ordinaire en deux partis hostiles. Le premier, qui réunissait peu de votes, était, si l'on peut s'exprimer ainsi, la

portion ministérielle de l'assemblée : elle se composait de gens tenant charges du gouvernement français ; à leur tête se trouvaient naturellement le gouverneur et le lieutenant de roi. L'autre parti, incomparablement plus nombreux, comptait dans ses rangs les mécontents, les ambitieux déçus, et surtout les zélateurs de l'indépendance. Ceux-ci, eux seuls, formaient plus de la moitié des états. Mais cette masse opposante, si compacte et si redoutable au premier aspect, était en réalité fort désunie elle-même : en Bretagne, plus que partout ailleurs, le moindre gentillâtre se dit volontiers d'aussi bonne maison que le roi; un grand nombre de ces nobles, affiliés aux Frères Bretons, travaillait sous main dans un but personnel. A part ces petites factions qui, à la rigueur, pouvaient se rapprocher à l'heure du péril, la confrérie présentait deux nuances principales ne s'accordant ni sur le but de

l'association ni sur son principe : les uns proclamaient d'avance l'indépendance absolue, et ne demandaient rien moins qu'un schisme complet ; les autres, modérant ces prétentions exorbitantes, voulaient conserver un lien entre la métropole et la province, mais un lien tout féodal ; ces derniers, par le fait, étaient bien près d'admettre le *statu quo*, pourvu qu'on respectât scrupuleusement les privilèges et franchises garantis par le contrat d'Union. Le chevalier d'Avaugour, grâce à l'active coopération de Rollan, avait rallié à sa bannière toutes les diverses nuances de la partie mécontente de l'assemblée ; mais où était le chevalier d'Avaugour? Privée de son chef, cette phalange indisciplinée devait se briser contre tout obstacle.

L'éternelle discussion allait être mise de nouveau sur le tapis. M. de Pontchartrain était arrivé de Paris quelques jours aupara-

vant, en qualité d'intendant royal. En même temps que lui, le cardinal-ministre avait envoyé d'autorité tous les seigneurs bretons francisés qui se trouvaient à la cour; le vieux Gondy lui-même, qui avait siégé aux états pour son duché de Retz situé dans le Nantais, devait venir donner son vote à M. l'intendant de la province. Grâce à ce concours de voix nouvelles, grâce surtout aux manœuvres secrètes pratiquées auprès des membres récalcitrants, par les émissaires de Son Éminence, à qui la Fronde laissait un instant de répit, on espérait enfin emporter de haute lutte cette mesure notoirement illégale, puisque, aux termes de l'acte de réunion, la Bretagne devait voter et administrer elle-même son impôt.

Lorsque les vastes battants de la grand'porte du palais s'ouvrirent pour donner passage à la foule des seigneurs, clercs et bourgeois composant les états, on eût pu remarquer,

sur la plupart des visages, une hésitation de bon augure pour les projets de la cour de France. Beaucoup s'accostaient ouvertement, annonçant à haute voix l'intention de voter avec MM. de Beaufort et de Coëtlogon, le premier, gouverneur de la province, le second, lieutenant de roi ; si quelques-uns se demandaient timidement des nouvelles de la fraternité bretonne, c'était pour hausser ensuite les épaules, et prononcer avec découragement le nom de Julien d'Avaugour.

La grand'salle s'emplissait ; cependant, contre l'ordinaire, les bancs où siégeait cette portion de l'assemblée, que nous avons baptisée ministérielle, étaient combles, tandis que, dans le reste de la salle, nombre de places restaient inoccupées. De ce que nous disons, il ne faudrait point conclure que le lieu des séances du parlement breton fût disposé comme nos chambres modernes ; les trois ordres,

bien entendu, siégeaient à part, savoir : la noblesse sur une estrade semi-circulaire, à droite en entrant ; le clergé, sur une estrade semblable, adossée symétriquement à la muraille opposée ; le tiers ordre s'asseyait au milieu, sur des chaises à bras, non rembourrées, appuyées sur le sol même. Au fond de la salle, qui sert maintenant de grand'chambre à la cour royale de Rennes, trois sièges s'élevaient vis à vis de la porte principale : le premier, recouvert d'un dais de velours, au double écusson de France et de Bretagne, était affecté à monseigneur le gouvernenr, représentant la personne du roi ; les deux autres, moins hauts et sans dais, appartenaient au lieutenant de roi et au président des états ; ils étaient semblables, sauf les couleurs : celui du président était d'hermine ; celui du lieutenant était de France. Ces trois sièges étaient supportés par

une estrade séparée, qui dominait de plusieurs pieds les gradins nobles et ecclésiastiques.

D'ordinaire, à la séance d'ouverture, le fauteuil de la présidence était occupé par un haut baron. Il y avait déjà dans la salle de fort grands seigneurs, mais aucun n'avait osé monter les degrés de l'estrade. M. de Coëtlogon, lieutenant de roi, occupait le siège réservé à la droite du dais ; M. de Beaufort était absent ; son siège et celui du président restaient vides ; on se disait tout bas que ce dernier serait tenu par Albert de Gondy, duc de Retz. Il se faisait déjà un murmure d'impatience, lorsque les deux huissiers de service, comme s'ils se fussent donné le mot, frappèrent bruyamment le sol du fer de leur hallebarde, et annoncèrent en même temps les noms de Rieux et de Gondy. Tous les yeux se tournèrent vers les nouveaux arrivants ; eux, s'avancèrent couverts, après avoir porté négligemment la

main au feutre. Ils marchaient lentement et de front, ils ne s'étaient point salués.

M. de Retz était un vieillard de haute taille, couvert d'or et de broderies ; sur son grand costume de maréchal, était passé le cordon des ordres du roi. Il allait, la tête au vent, le poing sur la hanche, et portait sur son visage l'expression de bravade méprisante qui semble un héritage de famille, dans cette race audacieuse des Gondy. Le sire de Châteauneuf, au contraire, était jeune, petit, et de médiocre mine; il était vêtu de gros drap pers, comme les jours où il faisait chasse au loup dans ses domaines. Sa large figure ne se montrait, à proprement parler, ni courtoise ni hautaine; on y lisait l'indifférence la plus parfaite.

Ils arrivèrent ensemble au bas de l'estrade, montèrent les degrés d'un pas égal, et s'arrêtèrent en face du siège de la présidence ; M. de Gondy, toisant fièrement son compagnon,

saisit un des bras du fauteuil; Jean de Rieux prit l'autre. Il se faisait dans la salle un silence profond. Chacun voyait là autre chose qu'un frivole combat d'étiquette : c'était Paris et la Bretagne en présence.

— Monsieur, dit le duc en secouant négligemment le flot de dentelles sous lequel disparaissait sa main ridée, je vous prie de vous aller seoir ailleurs, c'est ici ma place.

Le sire de Châteauneuf leva sur lui un regard sérieusement étonné, mais ne répondit point; seulement, il attira le fauteuil de son côté, et retroussa ses basques pour s'asseoir.

— Sur ma parole! s'écria le duc contenant sa fureur, voici une plaisante aventure!... Vous ne savez point qui je suis, je pense, mon gentilhomme?

— Non, dit le sire de Châteauneuf.

— On me nomme Albert de Gondy, duc de Retz et de Beaupréau, comte de...

— Et moi, Jean de Rieux, interrompit ce dernier.

— Je suis, continua Gondy, maréchal, pair de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur d'Anjou, grand écuyer de madame la reine-mère....

— Moi, Breton et noble, interrompit encore Jean de Rieux, gardant jusqu'au bout son imperturbable sang-froid.

Ce disant, il imprima au fauteuil un brusque mouvement, et s'assit.

Le duc demeura immobile, la bouche ouverte, paralysé par la colère et la stupéfaction. La salle entière s'était levée par un mouvement général et spontané. Les gens du roi de France se plaignaient avec grande amertume; ils avaient raison : cet incident inattendu venait de remettre en courage les opposants qui commençaient à chanceler. On voyait de tous côtés des visages étincelants de joie et

d'orgueil; le vieux sang breton bouillonnait dans toutes les poitrines. Les deux adversaires avaient été séparés par la foule; le duc, l'épée à la main, gesticulait et menaçait à haute voix. Jean de Rieux, toujours assis, dans l'attitude de la plus entière insouciance, se taisait et semblait rêver. Le lieutenant de roi s'avança vers lui, le feutre à la main.

— Messire, dit-il, nul ne conteste votre noble origine, mais la dignité de M. le duc....

— Sommes-nous en Bretagne, je vous prie, monsieur de Coëtlogon? demanda Jean de Rieux avec simplicité.

— Sans doute, reprit en rougissant le lieutenant de roi; mais....

— Alors, continua le sire de Châteauneuf, en l'absence de MM. mes aînés d'Acérac et de Sourdéac, voici mon dernier mot: vienne un plus proche parent du sang ducal, je lui céderai la place.

Gauthier de Penneloz, ennemi personnel des Rieux, et cherchant à se ménager l'appui de la cour de France, vint à ce moment au secours de M. de Coëtlogon.

— Me voilà, dit-il, répondant à l'appel de Jean de Rieux.

Celui-ci laissa errer sur sa lèvre un dédaigneux sourire.

— Monsieur le commandeur, dit-il, je vénère les hommes d'Eglise quand ils sont gens de bien ; mais je leur cède à la messe et au confessionnal seulement.

Un nouvel arrivant était entré dans la salle, et avait passé inaperçu au milieu du désordre; c'était Rollan Pied-de-fer, vêtu d'un riche costume de gentilhomme. Il avait écouté d'abord froidement et de loin; à la vue de Gauthier de Penneloz, il s'avança droit au fauteuil contesté, et dit comme lui :

— Me voilà.

Jean de Rieux se leva aussitôt, et se découvrit; puis, prenant respectueusement la main du courrier, il le fit asseoir en disant à haute et intelligible voix :

— Soyez le bienvenu, monsieur mon cousin d'Avaugour !

Ce nom retentit de proche en proche, et calma le tumulte comme par magie ; l'arrivée du chevalier était un évènement majeur qui devait dissiper toute préoccupation secondaire ; on fit cercle autour de l'estrade. Un grand nombre de membres n'avaient jamais vu Julien d'Avaugour ; les autres l'avaient aperçu une seule fois au château de Goëllo, lors de l'assemblée qui avait précédé sa disparition. Néanmoins, et malgré la ressemblance frappante du courrier avec son ancien maître, quelques doutes auraient pu s'élever, si la reconnaissance formelle de Jean de Rieux eût laissé place aux soupçons. La pensée d'une

usurpation de nom ne vint à personne ; les uns se réjouirent de ce retour inespéré, les autres maudirent le hasard. Un seul homme, dans le parlement, ne partageait point l'erreur générale : au nom du chevalier d'Avaugour, Gauthier de Penneloz avait tressailli et reculé de plusieurs pas; il resta un moment le regard cloué au sol, comme s'il eût craint, en le relevant, d'apercevoir quelque effrayante apparition. Enfin, il fit un effort et se redressa; l'œil de Rollan, calme, assuré, était fixé sur lui.

— Ce n'est pas lui ! s'écria mentalement le commandeur en poussant un long soupir de soulagement; mais que peut vouloir cet homme ?

Il se prit à réfléchir. Ce prétendu chevalier, dont il se rappelait confusément la figure, devait être un imposteur de bas étage, n'ayant d'autres chances de succès que son audace

et la disparition du véritable Julien d'Avaugour. Néanmoins, comme lui, Gauthier, était seul à savoir le sort de ce dernier, la réussite de l'usurpateur ne restait point douteuse. Le sire de Châteauneuf, ami d'enfance de Julien, et dont la renommée de loyauté n'était pas attaquable, admettait l'identité de cet homme; que pouvait faire le reste de l'assemblée, qui ne connaissait point le chevalier ? Gauthier de Penneloz, malgré son double échec, n'avait renoncé complètement ni à son mariage ni à ses ambitieuses vues politiques ; seulement, il s'était ménagé, en cas de défaite nouvelle, une porte de derrière, et comptait vendre son appui au cardinal, pour quelque charge de haute importance. A ces divers projets, le retour de Julien faisait également obstacle : le chevalier, en effet, allait reprendre la première place dans la confrérie bretonne ; le crédit diminué du commandeur

influerait sur son marché avec Son Eminence, et ferait laisser proportionnellement le prix de l'apostasie. Gauthier de Penneloz, voyant tout ce que lui causerait d'embarras la présence de cet adversaire inattendu, et ne pouvant l'écarter violemment, essaya de trouver un biais ; il s'avança vers Rollan et s'inclina courtoisement.

— Mon noble cousin, dit-il, je vous salue. Puis, se penchant à son oreille, il ajouta tout bas : — Maître, il te faudra venir ce soir à l'hôtel de Kermel ; je t'attendrai.

Il fit un geste menaçant et péremptoire. Rollan ne sourcilla pas. Il avait rendu le salut du commandeur ; à ces derniers mots, il répondit par un froid sourire.

— Prends garde !... voulut dire Gauthier de Penneloz.

— Monsieur le commandeur, interrompit Rollan à haute voix, vous plairait-il de vous

rendre ce soir à la demeure de messire Jean de Rieux, mon hôte? Je vous attendrai.

Gauthier se mordit la lèvre; mais, couvrant son dépit sous une apparence de cordiale familiarité :

— Mon cousin, cela me plaît, dit-il. Et il reprit sa place sur les bancs de la noblesse.

Pendant cette scène, l'effervescence s'était calmée; M. de Goëtlogon avait fait placer près de son fauteuil un siége pour M. le duc de Retz qui, bon gré, mal gré, dut se contenter de cette équivoque réparation. La séance commença. La présence du chef de l'association bretonne venait corroborer l'effet produit par la fière action de Jean de Rieux; aux premiers mots prononcés par le lieutenant de roi, ceux qui tenaient pour la France durent voir que le vent avait tourné; le nom du marquis de Pontchartrain, titulaire de la charge d'intendant de l'impôt, fut couvert par un cri

universel de réprobation. Hénon de Coëtquen, seigneur de Combourg, après avoir consulté le sire de Châteauneuf, s'élança à la tribune : il était fougueux parleur ; son discours fut un véhément et fort rude rappel aux termes du contrat d'Union ; sa péroraison, une menace formelle de guerre, au cas où Sa Majesté Très Chrétienne persisterait dans son système d'envahissante oppression. En vain Albert de Gondy et autres voulurent rétorquer les arguments du noble Breton ; l'assemblée était en fièvre ; cent voix proposaient de voter par acclamation le renvoi de l'intendant royal. Jean de Rieux et le chevalier d'Avaugour restaient seuls calmes au milieu du tumulte général. Enfin ce dernier se leva. — Messieurs, dit-il, point de vote ; le silence.

Cette hautaine parole fut accueillie par l'enthousiasme de tous ; l'assemblée se sépara sans qu'il fût possible de mettre aux voix la récep-

tion de M. de Pontchartrain. En cette réunion mémorable, le génie de l'indépendance bretonne s'était montré si puissant, que les plus indécis se rallièrent au drapeau de la confrérie. MM. de Retz et de Pontchartrain partirent le jour même, afin de porter leurs plaintes à la cour. En montant à cheval, M. de Retz promit de revenir sous peu, avec ce qu'il faudrait d'arquebuses pour mettre à la raison *ces entêtés bavards*, messieurs des états.

V.

L'ENTREVUE.

Le soir, Gauthier de Penneloz fut fidèle au rendez-vous. Rollan, après avoir fermé lui-même les portes de sa retraite, montra du doigt un siége à son visiteur.

— Sommes-nous seuls ? demanda celui-ci.

— Lequel de nous deux craint l'oreille des curieux, Messire?dit Rollan au lieu de répondre.

— Vous , très probablement, mon cousin d'Avaugour ! s'écria le commandeur en riant. Çà, maître, continua-t-il en se jetant dans un fauteuil, trève d'effronterie, je vous conseille; jouer votre rôle devant moi serait peine superflue ; je sais qui vous n'êtes point, sinon qui vous êtes... n'avez-vous pas peur, dites-moi, que messire Julien ne vienne?....

— Je n'ai garde ! interrompit Rollan, dont les sourcils se froncèrent.

Le commandeur fit un geste de surprise.

— Hélas ! dit-il avec une feinte tristesse, il est vrai que mon malheureux parent est, suivant toute apparence, dans un lieu d'où l'on ne revient guère. Pourtant, il serait possible...

— Non, dit Rollan.

— Comment ! s'écria le commandeur en pâlissant ; sauriez-vous ?....

Le courrier ne répondit point. Gauthier, honteux de l'avantage que prenait invinciblement sur lui cet homme qu'il avait compté terrasser d'une parole, s'efforça de retrouver son assurance.

— Et moi, reprit-il avec un sourire railleur, n'avez-vous pas peur que je parle ?

— Non, dit encore Rollan.

— Sur Dieu, vous êtes hardi, mon maître ; si l'audace suffisait à donner noblesse, vous seriez un puissant seigneur pour tout de bon. Par malheur, il n'en est point ainsi. Ecoutez, je devine ce qui vous donne, à cette heure, tant d'impudence : ce matin, pour une cause à moi connue, je me suis tu ; mais demain...

— Demain, vous vous tairez encore, messire Gauthier.

Celui-ci se leva et parcourut la chambre

d'un regard inquiet. Ce mot, dans la bouche du faux chevalier, lui semblait n'avoir d'autre sens possible qu'une menace de violence.

— Nous sommes sous le toit de Jean de Rieux, reprit Rollan avec froideur ; je suis sans armes ; vous avez votre épée, rassurez-vous, messire.

— Maître, dit Gauthier de Penneloz, qui ne pouvait plus contenir son trouble, il est en tout ceci un mystère dont il me faut l'explication.

— Vous dites vrai, monsieur le commandeur ; il est en tout ceci un mystère ; naguère vous étiez seul à le connaître ; peut-être le sais-je, moi aussi, maintenant.

Gauthier restait debout, l'œil fixe, la respiration pressée ; la sueur perçait en gouttelettes, sur son front pâle et plissé ; Rollan, calme, impassible, le toisait d'un regard sévère et semblait savourer sa détresse morale. — Quoi

que tu saches, dis-le ! s'écria enfin le commandeur.

— Je suis ici pour cela, messire. Écoutez et veuillez ne point m'interrompre. Je me nomme Rollan, je suis courrier de mon métier...

— Passe ! que m'importe ton métier ! dit le commandeur avec impatience.

— Ma profession, continua lentement Rollan, m'oblige à voyager de nuit parfois. Un soir...

— Manant ! s'écria Gauthier de Penneloz dont la curiosité exaltait la colère ; oses-tu bien te railler de moi ! que sais-tu ?

— Un soir, reprit le courrier sans tenir compte en aucune manière de cette violente interruption, un soir, je m'arrêtai au bourg de Hédé ; il y a de cela un an. Vers onze heures de la nuit, voyant la lune brillante et le ciel serein, il me prit désir de me remettre en

route. J'allai à Bécherel; pour ce faire, vous savez, messire, qu'il faut couper la montagne de Goëllo. L'air était frais; je cheminais gaîment, contemplant le manoir des comtes de Vertus, dont les tours sombres ressortaient sur l'azur argenté du firmament. Tout à coup, au moment où je dépassais le château, un bruit de chaînes retentit; le pont-levis grinça sur sa charnière rouillée; un cavalier parut... Ne m'interrompez pas, messire... C'était un jeune seigneur de noble mine, qui sortait, comme il était entré, sans suite, confiant aux saintes lois de l'hospitalité. J'entendis dans l'ombre le bruit d'une accolade; une voix prononça sur le seuil un cordial *au revoir*... C'était votre voix, Gauthier de Penneloz... Déjà l'hôte de Goëllo avait franchi la moitié du pont, lorsque sa monture se cabra subitement; le cavalier piqua des deux; ce fut en vain: hasard ou perfidie, plusieurs planches avaient été enle-

vées. J'allais m'élancer au secours, lorsqu'un homme, quittant l'ombre de la voûte, se montre à découvert... C'était vous... Je vis briller la lame d'une épée ; le cheval bondit en avant; monture et cavalier disparurent ensemble dans l'abîme. — A ce moment, votre noble pupille ouvrit sa fenêtre et agita en l'air une écharpe blanche. Elle parcourait des yeux le tertre, cherchant le chevalier son époux.

— Quoi ! tu sais aussi?...dit le commandeur stupéfait.

— Maintenant, messire, continua Rollan dont la voix tremblait d'émotion à ces douloureux souvenirs; il ne faut plus menacer. Julien ne reviendra pas, parce qu'il est mort; vous vous tairez, parce que vous êtes son assassin, et que je fus le témoin de votre crime.

Gauthier de Penneloz avait prévu cette conclusion. Tandis qu'il écoutait le courrier, son esprit s'était partagé entre le récit et les

mesures à prendre pour combattre utilement le péril ; d'abord il avait songé à nier, mais son attention s'était ensuite concentrée tout entière sur cette circonstance, qui pouvait porter à son projet favori le coup le plus funeste: Rollan connaissait le mariage de Reine de Coëllo avec Júlien d'Avaugour. Il fut longtemps avant de reprendre la parole; voyant le danger dans toute son imminence, il fit un appel désespéré à sa fermeté d'âme, et réussit enfin à prendre le dessus. — Voilà tout ? demanda-t-il en mettant le poing sur la hanche.

— N'est-ce point assez? dit Rollan.

— C'en est assez pour perdre le vilain qui a osé menacer un noble homme! reprit Gauthier avec un arrogant sourire. Qui croira le courrier Rollan quand Penneloz lui dira : Tu as menti?

— L'oseriez-vous donc, messire?

Le commandeur se dirigea vers la porte.

— Maître, dit-il, je tâcherai que justice soit faite ; justice prompte et bonne.

Il accompagna ces mots d'un geste ironique et menaçant. Rollan le suivit du regard jusqu'au seuil ; au moment où le commandeur posait le doigt sur le verrou, Rollan lui fit signe de demeurer.

Sur un geste de Rollan, le commandeur s'arrêta. Le courrier sourit avec calme.

— Messire Gauthier, dit-il, je crois que nous ne nous entendons pas.

Le commandeur revint aussitôt, triomphant. Il voyait déjà Rollan à ses pieds, implorant son aide, et se demandait s'il ne valait pas mieux profiter de la détresse de cet homme pour s'en faire une créature, que de l'écraser tout à fait.

— Que veux-tu m'apprendre encore? demanda-t-il d'un ton radouci.

— Rien ; je veux seulement vous faire sou-

venir. Vous oubliez trop vite qu'il n'y a plus ici de vilain ; nous sommes tous deux égaux et gentilshommes : Avaugour et Penneloz.

— Pauvre fou ! dit le commandeur en haussant les épaules.

— Je me trompe, en effet, reprit Rollan ; il est entre nous une différence : je suis puissant, vous êtes faible.

— Sur ma parole, s'écria Gauthier en éclatant de rire, voici notre situation respective merveilleusement définie !... Maître, tu es habile charlatan, et sais tirer bon parti d'une pitoyable cause. Intrépide et rusé comme tu parais l'être, je ne donnerais pas un écu tournois de ma tête, si tu possédais certains titres...

Gauthier s'arrêta ; sa physionomie se rembrunit. Rollan passa négligemment la main sous le revers de son pourpoint.

— Mais tu ne les as pas, poursuivit le com-

mandeur en reprenant son sourire; tu ne peux pas les avoir : Dieu ou l'enfer seuls...

Il n'acheva pas; sa bouche resta béante et convulsivement agitée; Rollan avait retiré sa main, et montrait l'étui de métal trouvé dans les vêtements de Julien d'Avaugour. D'un coup d'œil le commandeur reconnut cet objet; un blasphême sourd s'arrêta dans son gosier; il frissonna de tous ses membres.

— Qui t'a donné cela? s'écria-t-il en s'élançant pour saisir l'étui.

Rollan le repoussa et fit jouer le ressort.

— Voilà mes titres, dit-il.

— Réponds! s'écria encore Gauthier de Penneloz, qui lui saisit violemment le bras, lui, Julien, est-il donc revenu?

— Il est mort.

— Alors, tu as le pouvoir d'un démon! murmura le commandeur dont l'esprit était en proie à la confusion la plus complète.

— Voici même, reprit Rollan en choisissant un parchemin parmi les autres, voici l'acte qui me donne et confère, au nom de la confrérie, le titre de connétable de Bretagne.

Ces derniers mots semblèrent frapper le commandeur comme un trait de lumière. Sa tête se releva; les rides de son front disparurent; tous ses traits, bouleversés naguère, reprirent instantanément une apparence de calme diplomatique.

— Quoi! demanda-t-il, les lettres patentes aussi?

Rollan approcha le parchemin; le commandeur le parcourut en affectant une grande curiosité.

— En effet, dit-il avec toutes les marques du plus vif dépit, l'acte est authentique; voici jusqu'à ma propre signature! Maître, de quelque source que vous teniez ces titres, vous

avez là de fortes armes. Malheur à qui lutterait contre vous !

Puis, donnant à sa voix une inflexion de franchise insinuante, il ajouta :

— Pour moi, je me rends et m'avoue vaincu d'avance ; je fais mieux : réunis, les partisans d'Avaugour et de Penneloz forment la majorité des états comme celle de la population ; sans savoir quels sont vos projets, je vous propose mon aide et mon amitié.

Rollan garda le silence. Le commandeur, croyant qu'il hésitait, ôta son gant et lui tendit la main.

Le courrier recula d'un pas.

— Gauthier de Penneloz, dit-il d'une voix grave en se dressant de toute sa hauteur, étant en péril de mort, j'ai juré que, si Dieu me prêtait vie, Julien d'Avaugour, mon seigneur et mon frère, serait vengé. Je tiendrai mon serment. Mais l'heure n'est pas venue;

j'ai présentement un autre devoir à remplir : point de paix ; guerre ou trève, je vous laisse le choix.

Un fugitif et imperceptible sourire erra sur la lèvre du commandeur.

— Trève ! s'écria-t-il avec empressement ; contre un ennemi tel que vous, mon cousin, la guerre vient toujours assez tôt.

Les deux interlocuteurs s'avancèrent ensemble vers la porte ; sur le seuil, le commandeur s'inclina, et dit avec une gaîté feinte, sous laquelle perçait une haineuse et narquoise arrière-pensée :

— Si nul autre que moi, désormais, ne vous conteste votre qualité, vous mourrez chevalier d'Avaugour, messire Rollan Pied-de-Fer... Je prie Dieu qu'il vous garde.

Quelques secondes après, enfourchant son cheval, qu'un page tenait en bride à la porte extérieure, Gauthier ajoutait à part lui :

— Merci pour ta trève, insolent vassal ! En récompense, je veux te garder ma parole; il ne tiendra pas à moi que tu ne meures gentilhomme, et sous peu.

A peine de retour à son hôtel, le commandeur, sans perdre le temps à faire préparer ses équipages, donna quelques ordres concernant Reine de Goëllo, et partit pour Paris, suivant les traces de MM. de Gondy et de Pontchartrain.

Pendant les quelques jours qui suivirent, Rollan ne manqua pas d'assister aux séances des états ; cette période fut marquée par plusieurs mesures vigoureuses prises par l'assemblée, dans l'intérêt de la conservation des franchises bretonnes. Bientôt Rollan, connu de tous sous son nom d'emprunt, dut perdre toute inquiétude ; l'espèce de notoriété publique qu'il s'était acquise, jointe à l'existence entre ses mains de titres incontestables,

mettait son usurpation à l'abri de toutes attaques. Jean de Rieux lui-même, revenant sur son assertion première, et niant l'identité du chevalier d'Avaugour, eût trouvé, malgré sa renommée de véracité scrupuleuse, plus de contradicteurs que d'adhérents.

VI.

NI FEMME NI VEUVE.

Reine de Goëllo attendait toujours la venue du chevalier, son époux. Au temps où Gauthier de Penneloz espérait encore une décision favorable de la cour de Rome, touchant l'annulation de ses vœux, il avait, en deman-

dant la main de sa pupille, annoncé vaguement la mort de Julien d'Avaugour ; mais la jeune femme avait repoussé bien loin ce qu'elle croyait être un grossier mensonge. Son amour était grand et sincère ; le temps avait peine à tuer son espoir.

La dame d'Avaugour n'avait point entretenu son époux depuis plus de deux années. Le souvenir de ces nocturnes rendez-vous, où le bonheur légitime s'embellissait de tous les charmes du mystère, lui revenait sans cesse. Elle connaissait le noble cœur de Julien, et ne craignait point l'inconstance ; sans doute, il était retenu loin de la Bretagne; peut-être avait-il découvert l'hypocrisie du commandeur, et attendait l'époque prochaine de sa majorité, à elle, pour déclarer le mariage secret. Néanmoins, à mesure que passaient les jours et les semaines, l'inquiétude entrait dans le cœur de Reine. Qu'était devenu ce fils

qu'elle n'avait vu qu'une seule fois? Julien, pendant son court séjour à Goëllo, avait parlé de l'enfant, mais trop peu pour rassurer le craintif amour d'une mère, et Rollan Pied-de-Fer, l'ami fidèle, infatigable, qui servait de messager aux deux époux, avait disparu pour Reine, dès l'époque de l'arrivée en Bretagne du chevalier d'Avaugour. Depuis, elle n'avait point quitté Rennes, où le commandeur avait fixé sa résidence, après l'assemblée générale des Frères Bretons, tenue au manoir des comtes de Vertus.

C'est là que nous retrouvons la dame d'Avaugour ; le commandeur, en partant pour Paris, l'avait reléguée à son propre château de Goëllo. Seule avec ses femmes et Baër, le vieux concierge, elle passait ses jours dans la tristesse, à peine soutenue par un reste d'espérance. Un soir qu'elle était à sa fenêtre, rêvant, comme d'habitude, au temps de son

bonheur, elle entendit un bruit dans le feuillage, au delà du saut de Vertus : un homme sortit de l'ombre, se découvrit et agita son feutre. Reine poussa un cri, et se rejeta en arrière, la main sur son cœur pour en contenir les battements : elle avait cru reconnaître Julien d'Avaugour. Descendant précipitamment, elle ordonna qu'on baissât le pont-levis. Baër hésita ; il avait reçu du commandeur ordre formel de tenir le château fermé à tout venant ; mais un geste impérieux de sa maîtresse fit taire ses scrupules. Le vieillard eut peur, tant il y avait de soudaine autorité dans la pose de la jeune femme, de puissance hautaine et irrésistible dans son regard : à l'occasion, ce mâle sang des souverains de Bretagne se révélait sous la guimpe d'une demoiselle, comme sous le haubert d'un chevalier. Le pont-levis fut baissé : Rollan franchit le seuil.

Le courrier poursuivit son œuvre avec une

inébranlable persévérance. Quand il avait vu son indentité suffisamment reconnue aux états, il avait quitté Rennes, pour se rendre au bourg de Hédé, dans la maison d'Anne Marker. Là, le premier visage qu'il rencontra fut celui de Corentin Bras, son adversaire dans le duel nocturne que nous avons raconté au commencement de cette histoire. Le rustre recula, ébahi.

— Vivant... et gentilhomme! s'écria-t-il en se signant.

— Chut! dit Rollan, qui mit un doigt sur sa bouche. J'ai vu d'étranges choses au trou de Vertus, mon compère, et Satan, parmi d'autres secrets, m'a enseigné le moyen de faire taire les gens qui se souviennent de trop loin.

— Monseigneur!... balbutia Corentin.

— Va-t'en, et ne reviens point tant que je serai dans cette maison.

Corentin s'éloigna aussitôt, mais il se retourna maintes fois pour jeter un regard curieux et craintif sur ce manant que l'enfer avait fait grand seigneur. Le lendemain, on se répétait dans le bourg de Hédé une histoire de plus, touchant la tradition du saut de Vertus. Plus d'un jeune gars se promit de tenter quelque jour l'aventure, pour gagner, lui aussi, une épée et un pourpoint de velours.

Il y eut entre Rollan et Anne une scène de douleur et d'amertume. La jeune fille avait fait comme Reine de Goëllo ; elle avait traité de fable le récit de Corentin, et attendait toujours son fiancé. A sa vue, elle se précipita, rouge de bonheur; puis elle s'arrêta confuse et indécise : ce riche costume l'effrayait.

— Anne, dit Rollan, je viens chercher l'enfant que je vous confiai autrefois.

— Le chercher, répéta la jeune fille; vous venez le chercher!

Comme Rollan gardait le silence, elle baissa la tête ; une larme vint se suspendre aux longs cils de sa paupière.

— L'enfant est ici, reprit-elle ; ma mère et Corentin voulaient l'exposer à la charité des passants ; moi, j'aurais mieux aimé mourir...

Le courrier fit un pas vers elle ; une pensée subite le retint.

— Anne, je vous remercie, dit-il ; je savais que vous étiez une bonne et généreuse fille.

Au geste de Rollan, Anne avait tendu sa joue ; ces froides paroles la glacèrent jusqu'au fond du cœur.

— Le temps presse, reprit le courrier : je n'ai point le loisir de m'arrêter.

— Oh! pourquoi vous ai-je vu ! s'écria la jeune fille, dont les sanglots contenus éclatèrent ; pourquoi vous ai-je vu, vous qui deviez m'oublier sitôt !

Rollan se détourna pour cacher son an-

goisse. En ce moment, son courage fléchit peut-être, car il aimait Anne de toute la puissance de son cœur ; mais il se souvint à temps de la tâche tracée.

— Je n'ai rien oublié, dit-il ; Dieu m'est témoin que je vous aime ; mais je ne m'appartiens plus.

— A une autre, vous ! murmura la pauvre jeune fille en tombant sur un siège.

— A une autre... Oui, prononça Rollan avec effort.

Anne trouva dans sa fierté de femme la force de s'éloigner..

— Je vais chercher l'enfant, dit-elle.

Rollan la suivit du regard ; quand il fut seul, un sanglot convulsif souleva sa poitrine.

— Ayez pitié de moi, mon Dieu ! murmura-t-il ; le bonheur était là !

Puis, recevant l'enfant des mains de la jeune fille qui revenait, il prit en silence le

chemin de la porte. Sur le seuil, il se retourna :

— Anne, dit-il d'une voix brisée, nous ne devons plus nous revoir sur cette terre. Priez pour moi et ne me maudissez pas. Dieu m'a imposé une rude tâche, et je n'ai que les forces d'un homme... Soyez heureuse, ma fille. Adieu!

L'instant d'après on entendait son pas précipité sur la pelouse de la cour. Anne se pencha pour saisir un dernier bruit : on n'entendait plus rien.

— C'est bien lui, pourtant! s'écria Corentin en se montrant tout à coup derrière la porte où il s'était caché durant cette scène : il n'y a point au monde d'autre homme que Rollan Pied-de-Fer pour courir comme cela. Le diable n'aura pas voulu de lui.

Rollan prit en effet sa course au seuil de la maison d'Anne Marker, et ne s'arrêta que

sur le tertre de Goëllo. Il avait cru tromper ainsi son émotion ; mais lorsqu'il franchit le pont-levis, la sueur qui baignait son front n'était point le produit de la fatigue : Rollan venait de consommer son sacrifice ; il avait repoussé le bonheur longtemps rêvé par lui, ce bonheur calme, obscur, intime ; le lecteur verra plus tard ce qu'il avait pris en échange. En entrant dans l'appartement de Reine, il mit un genou en terre.

— Madame, dit-il, voici votre enfant.

Il déposa le jeune Arthur endormi dans les bras de sa mère. Celle-ci, d'abord tout entière à la joie, couvrait son fils de baisers.

— Comme il lui ressemble ! disait-elle ; comme il est beau !

Puis, se rapprochant vivement de Rollan, qui la contemplait en silence, elle ajouta :

— Et lui ? quand dois-je le revoir ?

Le courrier secoua tristement la tête.

— Madame, dit-il en montrant Arthur, Dieu ne vous a pas tout enlevé.

Une pâleur livide monta aux joues de la dame d'Avaugour.

— Mort? demanda-t-elle d'une voix si faible que Rollan eut peine à l'entendre.

— Assassiné, Madame.

Reine chancela et tomba évanouie.

Une heure après, la dame d'Avaugour était demi-couchée dans un vaste fauteuil; ses yeux étaient encore pleins de larmes. Debout devant elle se tenait Rollan; il parlait avec respect, mais d'une voix ferme et pressante.

— Maître, je plains votre audacieuse folie, dit enfin Reine avec fierté; l'héritier d'Avaugour et de Goëllo n'achètera point à un si haut prix la protection d'un vassal.

Le front de Rollan se couvrit de rougeur.

— Madame, dit-il avec tristesse, ce serait de ma part un condamnable orgueil que de vous dire : Je pardonne ; pourtant, je ne mérite point votre insulte. Je sais près d'ici une pauvre enfant qui pleure et m'appelle ; je lui ai dit, ce soir, adieu pour jamais. Cette enfant, je l'aime, Madame ; je l'aime !... mais monseigneur Julien d'Avaugour me nommait son frère, et j'ai fait un serment.

— Mais vous n'y pensez pas, maître ! s'écria Reine ébranlée par la persistance solennelle du courrier ; que je prenne un autre époux, moi !...

— A Dieu ne plaise, Madame ! vous ne m'avez pas compris. Oh ! vous pouvez avoir confiance en moi, qui fus l'ami du chevalier pendant sa vie, et qui, après sa mort.... pardon pour cette parole, Madame... donne tous mes espoirs de bonheur pour l'avenir de son enfant. Écoutez et jugez :

Ici Rollan répéta devant Reine ce qu'il avait dit à Jean de Rieux, la veille de la première séance des états. L'effet fut le même : à mesure qu'il parlait, le visage de la jeune femme s'éclaircissait et s'animait de plus en plus.

— Rollan, dit-elle enfin, je vous prie de me pardonner ; vous êtes un généreux ami ; agissez pour le mieux ; je mets ma personne et celle de mon fils à votre garde.

— Merci, merci, ma noble dame ! s'écria Rollan, qui se remit à genoux. Notre ennemi est fort, mais le ciel est pour nous, puisqu'il me donne votre confiance ; l'écusson d'Avaugour sera relevé.

Gauthier de Penneloz, pendant cela, ne perdait point son temps. A peine arrivé à Paris, au lieu de se mettre en quête de MM. de Gondy et de Pontchartrain, il se rendit immédiatement auprès du cardinal-ministre. Dans l'antichambre, il rencontra M. de Gondy qui

sortait fort mécontent du cabinet : il avait demandé un corps de troupes considérable, et Son Eminence avait accueilli cette ouverture par le refus le plus péremptoire. Par le fait, en ce moment, M. le cardinal avait plus d'occupations qu'il n'en fallait pour oublier les récalcitrants de Bretagne ; s'il eût, par hasard, possédé des soldats de reste, la Fronde, qui se faisait de plus en plus inquiète, lui aurait sur-le-champ fourni les moyens de les utiliser. Le propre neveu d'Albert de Gondy, Jean-François, si fameux depuis sous le nom de cardinal de Retz, remuait alors Paris de fond en comble. Ensuite venaient MM. de Beaufort et de Longueville, M. le Prince, et tant d'autres que Son Eminence en perdait la tête. Le duc de Retz salua en passant le commandeur, lui raconta en peu de mots le résultat négatif de son audience, et lui souhaita ironiquement meilleur succès.

Gauthier de Penneloz fut introduit à son tour ; le ministre le reçut d'un air froid ; mais, dès les premiers mots, la physionomie de Son Eminence changea brusquement ; un sourire satisfait vint se poser sur sa lèvre et ne la quitta plus. C'est que, au lieu d'une armée, Gauthier de Penneloz ne demandait qu'un ordre de la cour et quelques sergents ; il ne s'agissait plus avec lui de combattre une province rebelle, mais d'arrêter un coupable de haute trahison. Le coupable était Julien d'Avaugour ; les preuves ne manqueraient pas pour motiver son arrestation, et, au besoin, faire tomber sa tête : le chevalier d'Avaugour portait sur sa personne un acte, signé des principaux mécontents, qui l'instituait chef d'une ligue formée pour arracher la Bretagne à la légitime domination de Sa Majesté Très Chrétienne. Gauthier donna les détails les plus précis sur l'organisation et les forces des

Frères Bretons, et appuya principalement sur cette circonstance que, Julien mort, la confrérie tomberait d'elle-même. Il ne s'arrêta pas là ; passant à cette question, insoluble en apparence, l'intronisation d'un administrateur de l'impôt, Gauthier prétendit avoir un expédient infaillible pour faire évanouir la difficulté. Le cardinal accueillit cette annonce avee un plaisir évident ; la Bretagne, jusqu'alors, avait été pour la couronne une sorte de nue propriété ; or, le gouvernement du roi avait plus que jamais besoin d'argent. Gauthier entra dans une argumentation détaillée et suffisamment plausible, d'où il résultait que les intendants royaux étaient repoussés surtout parce que Sa Majesté faisait choix, pour occuper cette charge, de gens étrangers à la province.

— Que votre Eminence choisisse un Breton,

dit Gauthier en terminant, et je lui réponds du succès.

Le Cardinal fit un signe de tête équivoque : il voyait enfin où le commandeur en voulait venir. L'audience se prolongea quelques minutes encore ; quand Gauthier sortit, il était radieux. Le lendemain il partit en compagnie de M. de Gondy ; ils avaient licence de prendre, sur leur route, partie des sergenteries d'Anjou et de Normandie, voire quelques troupes des garnisons voisines de la frontière. Le commandeur avait, en outre, dans son coffre de voyage, la commission dûment signée d'intendant royal pour la province de Bretagne. Nos deux seigneurs allaient gaîment, ne doutant point du succès, et se promettant grande joie de la confusion de leurs adversaires. A Rennes, Gauthier de Penneloz trouva une nouvelle qui modéra notablement son allégresse.

La veille, avait eu lieu à l'église cathédrale de Saint-Mélaine, une solennelle cérémonie : les états de Bretagne ayant soustrait d'autorité à la tutelle illégale du commandeur de Kermel l'héritière des comtes de Vertus, celle-ci, déclarée majeure, avait rendu public un mariage secret antérieur. Le peuple de Rennes, idolâtre du sang de ses anciens maîtres, avait crié de bon cœur *Noël* pour Avaugour et Goëllo. Les deux époux avaient été installés, en grande pompe, à l'hôtel de Vertus, fief de Reine de Goëllo.

Cet évènement inattendu renversait de nouveau tous les projets du commandeur ; sa fureur ne connut point de bornes lorsqu'il apprit l'existence d'un héritier mâle âgé de cinq ans ; déjà il allait avoir à rendre compte de l'immense domaine de sa pupille entre les mains d'un ennemi. L'ordre de la cour lui devenait inutile. Cet ordre, en effet, n'était exé-

cutable qu'après la dissolution de l'assemblée, à cause de l'inviolabilité attachée à la qualité de membre des états; d'ici là, Gauthier devrait se dessaisir des biens de Vertus; or, ses prodigalités pendant son séjour à Paris, l'or qu'il avait jeté à pleines mains en Bretagne pour se faire des créatures, avaient absorbé dès longtemps son propre patrimoine en entier: rendre, c'était pour lui tomber dans le dénûment le plus absolu. Cette perspective l'effraya au point de lui faire oublier toute prudence. Tandis que le duc de Retz, M. de Coëtlogon et autres, employaient la soirée à relever le courage du parti français et préparaient leurs batteries pour engager la lutte avec avantage, le commandeur introduisait secrètement dans la ville les soldats et les hommes des sergenteries normandes. Il ne songeait plus à cette charge d'intendant qu'il avait si vivement désirée : se défaire de l'homme qui rendait, par

sa présence, son premier crime inutile, voilà quelle était son unique pensée. Durant la nuit, l'hôtel de Goëllo fut cerné à petit bruit; Rollan sortait de grand matin d'ordinaire pour conférer avec Jean de Rieux, avant de se rendre aux états; les estafiers du commandeur se jetèrent sur lui à dix pas de l'hôtel, et, au nom du roi de France, lui demandèrent son épée. Rollan se vit perdu; la rue était déserte encore; il était seul contre cinquante hommes bien armés. Sans essayer une défense inutile, le courrier donna son épée, et prit le chemin de la Tour-le-Bât, ancien palais ducal, servant alors de prison. La route était longue; l'escorte se hâtait, craignant de rencontrer quelque bourgeois matinal; le chef, portant un casque à visière fermée, recommandait de temps à autre un silence absolu. Rollan avait, dès l'abord, reconnu dans cet homme Gauthier de Penneloz lui-même; par un geste rapide et

inaperçu il avait touché sa poitrine; les titres étaient là ; mesurant sa situation d'un coup d'œil, il vit qu'une seule chance de salut lui restait. L'escorte devait passer sous les fenêtres de l'hôtel de Châteauneuf: Jean de Rieux se promenait parfois sur la terrasse en attendant la venue du courrier. Du plus loin qu'on aperçut les murs grisâtres du vieil édifice, Rollan jeta un avide regard vers la terrasse ; elle était solitaire. Le courrier sentit le découragement envahir son âme ; néanmoins il tenta un dernier effort : malgré les injures et les voies de fait de son escorte, il ralentit sa marche; les sergents le traînèrent d'abord; puis, quatre d'entre eux le saisirent et le portèrent, cela dura quelques minutes ; Rollan levait sur la terrasse un regard furtif et plein d'angoisse ; personne ne paraissait. Enfin l'escorte dépassa l'hôtel ; Rollan baissa la tête et n'opposa plus de résistance. Une dernière

fois il se retourna au moment où un angle de la rue allait masquer la demeure de Jean de Rieux : un homme, accoudé sur la balustrade de la terrasse, regardait de loin le passage des soldats. Rollan poussa un cri perçant; l'homme tressaillit et se pencha en avant. L'escorte se rua aussitôt sur le courrier ; mais ces mots, prononcés d'une voix retentissante, traversèrent l'espace et parvinrent aux oreilles de Jean de Rieux:

— Avaugour est prisonnier des gens du roi.

VII.

JEAN DE RIEUX.

La séance de ce jour avait été fixée par MM. de Gondy, de Coëtlogon et le commandeur, pour tenter un coup décisif; suivant toute apparence, l'intendance de l'impôt allait être enfin établie. Dès le matin, le duc de Retz

et le lieutenant de roi, suivis de leurs adhérents, occupèrent la grande salle, déterminés à voter dès qu'ils seraient en nombre; afin d'enlever par surprise cette mesure si opiniâtrément contestée. Les partisans de l'indépendance bretonne n'étaient point prévenus ; d'un autre côté, la minorité française se fortifiait maintenant de toutes les voix acquises à Gauthier de Penneloz : si ce dernier eût été à son poste, peut-être l'interminable bataille aurait-elle été gagnée cette fois par la France ; mais le commandeur ne venait pas. Au moment où, fatigué de l'attendre, Albert de Gondy se levait pour mettre sur le tapis la proposition, un flot de gentilshommes indépendants, ayant à leur tête le sire de Châteauneuf, se précipita dans la salle. Jean de Rieux était pâle ; sous ses sourcils froncés, ses yeux brillaient d'un sombre éclat. Il traversa d'un

pas rapide toute l'étendue de la salle, et vint se placer en face d'Albert de Gondy.

— Moi Jean de Rieux, dit-il en se couvrant, en mon nom et de mon autorité, je vous fais prisonnier, monsieur le duc.

En même temps, il appuya sa main sur l'épaule du maréchal pair de France.

Ce geste et ces paroles furent suivis d'un moment de stupeur. Puis le clergé se leva en masse, ainsi que la portion française du tiers et de la noblesse, pour protester contre cet acte inouï commis dans l'enceinte inviolable des états. M. de Gondy avait dégaîné; mais le sire de Châteauneuf, le désarmant sans effort, le retint près de lui dans l'attitude d'un captif.

— Messire, s'écria le lieutenant de roi en s'avançant l'épée nue; je vous requiers de cesser sur l'heure ce scandale!

— Arrière! dit Jean de Rieux; parlez, s'il

vous plaît, à distance... ou plutôt, écoutez. Quand la loi cesse de protéger la noblesse du royaume, la noblesse reprend son droit de se défendre elle-même. J'ai parlé en mon nom, parce que, en l'absence de mon cousin d'Avaugour et de MM. mes aînés de Rieux, je prétends prendre sous ma seule responsabilité mes actes et ceux que je provoquerai ultérieurement; mais M. le duc, en réalité, n'est pas tant mon prisonnier que l'otage de la province insultée : notre plus saint privilège vient d'être outrageusement mis en oubli. Au nom du roi, des gens portant l'uniforme de France ont porté la main sur un membre des états.

Le sire de Châteauneuf, avant de se rendre aux états, avait fait convoquer les Frères Bretons. Tandis qu'il parlait, de nouveaux arrivants entraient sans cesse, qui tous se rangeaient à ses côtés. La partie bientôt devint inégale de nouveau, mais l'avantage était dé-

sormais aux indépendants. Cent voix irritées demandèrent à la fois le nom du captif royal.

— Julien, chevalier d'Avaugour! prononça solennellement Jean de Rieux.

— Coupable de haute trahison, voulut ajouter le lieutenant de roi.

Mais un murmure se fit, que la voix seule de Jean de Rieux put dominer.

— Coupable ou non, dit-il en fixant son regard dédaigneux sur M. de Coëtlogon, les franchises de l'assemblée ne peuvent souffrir de son fait... Et c'est grand'pitié de voir des gens de hauts nom et race déserter l'héritage de leurs pères, pour se vendre corps et bras à l'étranger !

A ces mots, Jean de Rieux se tourna vers M. de Gondy et le somma de le suivre.

— A moi, les sujets fidèles de Sa Majesté le roi ! s'écria le duc de Retz.

— A moi, messieurs mes frères! dit Jean de Rieux en dégaînant.

Il y eut un instant d'hésitation sur les bancs français; plusieurs rapières furent tirées à demi hors du fourreau; mais un décuple rang de gentilshommes se pressait déjà autour du sire de Châteauneuf.

— Donc, monsieur de Coëtlogon, reprit Jean de Rieux en se mettant en marche, voici le parlement dissous de fait. Suivant le bon plaisir de Sa Majesté le roi, nous serons en paix ou en guerre; mais qu'il ne soit pas fait insulte au chevalier d'Avaugour, ou, par le nom de Dieu! M. le duc que voici ne vous bénira point à l'heure de sa mort.

Le sire de Châteauneuf quitta la salle, entraînant le duc de Retz; toute la partie bretonne des états le suivit. Les tenants du roi de France, formant à peine le tiers de l'assemblée, restèrent en face de l'insulte flagrante

faite au souverain pouvoir,et de leur impuissance actuelle à venger cet outrage.

— Maudit soit le commandeur de Kermel! s'écria Coëtlogon dès qu'il se vit seul avec ses fidèles; il faut qu'il ait été affligé de démence soudaine. Grâce à lui, nous serons obligés de subir encore les conditions de ces rustres entêtés... Retirons-nous, Messieurs.

Il était trop tard. Le sire de Châteauneuf, dont la rude énergie s'alliait à une grande prudence, avait fait ce qu'il fallait, rien de plus; ses adhérents n'étaient pas d'humeur à s'arrêter en si beau chemin. Dès que la présence de Jean de Rieux ne les contint plus, ils se répandirent tumultueusement par la ville, criant aux armes et faisant sonner les cloches de toutes les paroisses. Bientôt, la population inonda les abords de la place du palais. Quand M. de Coëtlogon parut sous le vestibule, des cris de mort frappèrent de tous côtés ses

oreilles. Par bonheur, le lieutenant de roi, immédiatement après la sortie du sire de Châteauneuf, avait envoyé un exprès à la Tour-le-Bât, avec ordre de remettre en liberté Julien d'Avaugour. Rollan Pied-de-Fer, libre, se montra aux regards de la foule. Des hurlements d'enthousiasme s'élevèrent aussitôt ; le faux chevalier fut saisi et porté en triomphe ; on oublia pour un instant les gens du roi.

Mais cette effervescence joyeuse ne pouvait être que passagère; la haine ne tarda pas à reprendre le dessus. Les fanatiques de l'indépendance, voyant la circonstance favorable, excitaient la foule sans relâche ; le moment vint où les gentilshommes de la minorité, cernés par un populaire immense, et acculés contre la grande porte du palais qu'on avait refermée derrière eux, durent songer, non pas à se défendre, mais à vendre chèrement leur vie.

— A mort, les valets de cour ! criait la basse noblesse et le peuple.

M. de Coëtquen-Combourg, ennemi personnel du lieutenant de roi, avait déjà croisé le fer avec lui. Ce fut alors que Rollan Pied-de-Fer, qui était parvenu à se débarrasser de ses frénétiques porteurs, put s'élancer au milieu de la mêlée. Sur la première marche du perron, il se trouva face à face avec Jean de Rieux.

— Merci de nous ! s'écria M. de Coëtlogon à cette vue ; voici venir le coup de grâce !

Mais, à l'instant même où il baissait son épée, il vit avec une indicible surprise Julien d'Avaugour et le sire de Châteauneuf se jeter entre les deux partis et couvrir les plus malmenés parmi les Français. Le chevalier s'était croisé les bras sur la poitrine, tournant le dos au parti vaincu. A son aspect, la foule avait instinctivement reculé, mais tous les regards

étaient enflammés de colère, un menaçant murmure grondait encore.

— Le premier sang qui coulera sera le mien, dit Rollan d'une voix calme et sonore. Depuis quand les bourgeois de la bonne ville de Rennes et messieurs des états font-ils métier de coupe-gorge?... Aujourd'hui que les ennemis de nos franchises peuvent compter leurs forces et les nôtres, ils sont vaincus à toujours... Qui aime la Bretagne me suive! je vais rendre grâce à Dieu.

Julien d'Avaugour exerçait sur les partisans de l'indépendance une sorte d'autorité royale; ils étaient habitués à regarder son nom comme celui de leur maître futur. Les plus exaltés s'arrêtèrent, croyant qu'un secret motif politique le faisait agir ainsi. Lorsque Jean de Rieux et lui, se tenant par la main, se mirent en marche vers la cathédrale, tous les suivirent, envoyant aux gens du roi, en guise de

suprême avanie, quelques ironiques protestations de respect.

— Messieurs, dit Albert de Gondy qui survenait en ce moment, mis en liberté sur l'ordre du sire de Châteauneuf, je vends à qui voudra les acheter mon duché de Retz et mes terres de Bretagne. Item, je fais serment sur mon salut de ne remettre jamais les pieds en cette sauvage et discourtoise contrée.

Un sentiment de fierté nationale se réveilla, à ces derniers mòts, dans l'âme du marquis de Coëtlogon.

— Sauvage, mais loyale, monsieur le duc, dit-il; discourtoise, mais clémente. Si messieurs de la confrérie eussent agi comme on fait à Paris en semblable cas, vous ne seriez point ici pour les injurier à distance.

M. de Retz tint parole; il partit le soir même et ne revint plus.

Comme le lecteur a pu le voir, Gauthier de

Penneloz ne parut point en tout ceci. Troublé par la crainte des conséquences possibles de cette entreprise folle, qu'il avait conçue et exécutée dans un premier mouvement de rage, mais trop avancé pour reculer désormais, il s'était retiré dans son hôtel, comptant faire partir son captif pour Paris le lendemain. Tant que dura la séance des états, des valets firent le voyage du palais à l'hôtel de Kermel, rapportant au commandeur les incidents à mesure qu'ils avaient lieu. Parmi les messages qu'il reçut ainsi, aucun n'était de nature à calmer ses inquiétudes ; le dernier annonçait la mise en liberté du chevalier. Gauthier fut atterré ; puis, l'excès du péril lui rendant son audace, il se fit habiller à la hâte, et prit la route de la cathédrale. Lorsqu'il arriva, Jean de Rieux et Rollan se donnaient l'accolade sur le perron, aux grands applaudissements de la foule. Gauthier s'avança le front haut ; le

peuple, qui ne savait point son apostasie, s'ouvrit respectueusement pour lui livrer passage.

— Messieurs, dit le commandeur en montant les degrés, je viens me joindre à vous pour prier comme pour combattre ; mes frères me trouveront toujours prêt.

Rollan le couvrit d'un regard fixe et sévère, et, se penchant à l'oreille de Jean de Rieux, il dit quelques paroles à voix basse. Gauthier devinait chaque mot, comme s'il l'eût entendu prononcer distinctement; il demeurait immobile, dans l'attitude d'un coupable qui attend son arrêt. Aux premières paroles de Rollan, le sire de Châteauneuf fit un geste de surprise et de violente indignation.

— N'est-il pas temps de punir tant de perfidie ! s'écria-t-il en touchant son épée.

Le courrier lui retint le bras.

— Messire, dit-il, cet homme a mon secret, je ne veux point, pour venger un outrage per-

sonnel, compromettre le succès de mon œuvre. Il est impuissant désormais; laissons-le vivre jusqu'au jour où Rollan Pied-de-Fer demandera compte du sang de Julien d'Avaugour.

Sans s'occuper davantage de Gauthier, il franchit le seuil de la cathédrale.

— Il n'a pas osé! murmura le commandeur avec un triomphant sourire; je n'ai plus rien à craindre de lui.

Et il passa le seuil à son tour. La vieille église eut peine à contenir la foule qui se pressa dans sa nef ce jour-là. Un *Te Deum* solennel fut chanté. Nobles et bourgeois avaient motif de se réjouir: ce jour fut, en effet, le commencement d'une ère pacifique et glorieuse pour la province de Bretagne. Une négociation s'entama entre Rollan, pour les états et le cardinal; on peut dire, sans exagération, qu'ils traitèrent de puissance à puissance. Dans ses

lettres à *son aimé cousin*, M. le chevalier d'Avaugour, plénipotentiaire des états, Son Eminence l'engageait, en termes qui ressemblaient singulièrement à une prière, *à ne point allumer le feu de la guerre civile entre les fidèles sujets du roi*, lui promettant en récompense, *de ne point ramener, par son fait, la question de l'intendance, qui semblait si fort mal sonnante à toutes les oreilles bretonnes.*

VIII.

UN VRAI BRETON.

En 1662, le château de Goëllo, restitué à Reine par le commandeur de Kermel, était habité par la noble famille d'Avaugour. Reine était toujours belle, bien que douze années se fussent écoulées depuis les évènements que

nous avons racontés. Le jeune Arthur avait pris la taille virile. Le chevalier s'était chargé lui-même de l'éducation de son fils; Arthur savait tout ce qu'un héritier de grande race doit savoir. Il n'était pas seulement vaillant homme d'armes et cavalier accompli; son père avait soigneusement développé les qualités de son âme, et l'avait fait généreux, aimant et dévoué : on eût trouvé difficilement dans la province un adolescent de meilleure espérance.

Pour Rollan, sa nature physique avait considérablement fléchi. Ce n'était plus ce seigneur au martial aspect, que nous avons vu jadis dominer les états de Bretagne, et imposer silence d'un geste à la foule ameutée. Ces douze années avaient opéré en lui un changement extraordinaire : ses reins s'étaient voûtés, son front chauve se penchait vers la terre. Tous croyaient que cette vieillesse an-

ticipée était le fruit de ses travaux excessifs : il avait tant fait pour le bien-être de la province! Rollan, depuis douze ans, était comme la providence des états; les trois ordres avaient en lui si grande confiance, qu'il n'aurait eu qu'à vouloir pour saisir la puissance suprême; mais, nous l'avons dit déjà, son esprit vaste et supérieur à toute égoïste pensée avait compris que le bonheur de la Bretagne n'était pas dans l'indépendance absolue; il avait deviné dès longtemps l'avenir précaire d'un petit pays enclavé entre deux grands royaumes, sympathisant avec l'un toujours, et forcé de s'allier sans cesse avec l'autre. Mais, s'il ne voulait point la scission, il prétendait conserver intacte et entière l'indépendance relative établie par le contrat d'union. Ses efforts avaient été jusqu'alors couronnés d'un plein succès ; Louis XIV était majeur; sa main despotique et puissante pesait sans contrôle aucun sur

tout le reste de la France; la Bretagne seule demeurait libre, et semblait à l'abri de l'envahissement du souverain.

Les états avaient été convoqués et devaient s'ouvrir sous peu; le chevalier faisait ses préparatifs pour se rendre à Rennes avec la dame d'Avaugour et son fils. Il y mettait une solennité singulière; on eût dit qu'un important projet germait dans son cerveau. D'ordinaire, le chef de la maison d'Avaugour se faisait remarquer par une extrême simplicité de vêtements, à une époque où les seigneurs bretons rivalisaient de luxe et de fol étalage; cette fois il ne changea point de mode pour lui-même, mais il voulut que le jeune Arthur, qui venait d'atteindre sa dix-huitième année, eût un équipage de prince. Reine avait deviné son dessein; elle employa inutilement larmes et prières pour l'en détourner. La veille du jour fixé longtemps à l'avance, le chevalier donna

de nouveau et péremptoirement l'ordre du départ.

— Vers le soir, il était seul dans son appartement, la tête penchée entre ses mains; il méditait. Sans doute, le sujet de ses réflexions était pénible, car, de temps à autre, les rides de son front se creusaient, il levait les yeux au ciel, et un douloureux sourire venait errer sur sa lèvre. Tout à coup, il se leva brusquement, comme s'il eût voulu fuir une obsédante pensée.

— Quelques jours encore, murmura-t-il, et tout sera fini. Ce supplice me tue! J'aurais voulu servir de père à cet enfant deux années encore; je ne puis.

Il regarda ses bras amaigris, et essaya vainement de redresser sa taille courbée.

— Non, je ne puis, reprit-il avec fatigue. La tâche était au dessus de mes forces. A l'accomplir, j'ai dépensé jeunesse, énergie, bon-

heur... Je ne me repens point; j'ai conservé au fils de mon maître son héritage intact, droits et richesses : je puis me reposer... Pourtant, je n'ai pas fait tout ce que j'avais promis; j'avais fait aussi un serment de vengeance... Il y a si longtemps! le remords a dû le punir, et Dieu pardonne l'oubli de ces serments. Si je laissais vivre ce vieillard!...

Un valet entra, qui annonça la venue d'une femme étrangère, demandant à entretenir sans retard le chevalier d'Avaugour. Celui-ci ordonna qu'elle fût introduite. C'était une femme belle encore, bien qu'elle fût parvenue aux plus extrêmes limites de la jeunesse. Son costume était celui d'une riche paysanne. Elle entra, et chercha le chevalier d'un regard empressé.

— Anne Marker! s'écria-t-il.

— Est-ce donc bien vous, Rollan? dit celle-ci, dont un soupir souleva la poitrine.

— Ceux qui ne m'ont point vu depuis douze ans ont peine à me reconnaître, murmura le courrier avec un amer sourire. Puis il ajouta tout haut : — Anne, qui vous amène vers moi? ne seriez-vous point heureuse?

Elle baissa la tête et fut quelques secondes sans répondre.

— Je suis heureuse, dit-elle enfin avec effort. Dieu m'a fait la grâce de vous oublier, Monseigneur. J'ai quitté le pays; je me suis établie bien loin d'ici. Je reviens pour vous, non pour moi, et veux vous révéler un secret; mais il faut me promettre de ne point punir mon mari.

— Parlez, Anne, je vous le promets.

— Monseigneur, ne partez point demain pour Rennes.

— Pourquoi ?

— Parce que, sur la route, un assassin vous attend.

— Qui?

— Gauthier de Penneloz, commandeur de Kermel.

Rollan fit un geste de surprise et d'incrédulité.

— Il est bien vieux, dit-il.

— Il est riche et puissant, reprit Anne. L'or achète des bras; le pouvoir force le silence.

Rollan semblait hésiter; Anne ajouta à voix basse :

— Le bras de Corentin, mon mari, est connu à vingt lieues à la ronde comme le plus robuste. Le commandeur, dont il fut longtemps le vassal, ne l'a point oublié. Gauthier de Penneloz est entré l'autre jour dans notre pauvre demeure, il a pris à part Corentin. Je me suis éloignée, mais une voix intérieure m'a dit que le sort d'un homme qui m'est... qui me fut bien cher, allait se décider. Je suis restée à portée de la voix; j'ai entendu, et me

voici venue, Monseigneur, pour sauver votre vie et celle de votre héritier.

— Arthur! s'écria Rollan impétueusement. A-t-il donc aussi menacé la vie d'Arthur?

—Demain, votre fils et vous, serez attaqués sur la route de Rennes.

— J'aurais voulu l'épargner, murmura Rollan qui se prit à parcourir la chambre à grands pas; mais, tant que vivrait cet homme, le sang d'Avaugour serait en péril, et ma tâche resterait inaccomplie... Anne, je vous remercie, reprit-il à voix haute; je profiterai de votre avis.

— Dieu soit donc béni! s'écria celle-ci en joignant les mains.

Elle se dirigea vers la porte. Au bout de quelques pas, elle se retourna; une larme brillait à sa paupière.

— Rollan, dit-elle... pardon, si je vous nomme ainsi, Monseigneur; c'est un souvenir

lointain et trop souvent évoqué... vous m'avez demandé si je suis heureuse ; avant de vous quitter, cette fois pour jamais sans doute, je veux vous demander aussi : Êtes-vous heureux, Rolla n?

Celui-ci secoua tristement la tête.

— J'ai fait mon devoir, dit-il.

— Vous souffrez ! s'écria la paysanne en mettant la main sur son cœur. Oh ! Rollan ne pouvait être un menteur et un lâche... Monseigneur, depuis longtemps je priais pour vous ; j'avais deviné votre sacrifice.

Elle disparut à ces mots. Rollan s'était laissé tomber sur un siège ; la vue d'Anne avait réveillé en lui un souvenir oublié, mais douloureux et cher à la fois.

— Elle m'aimait, pensa-t-il ; douze ans écoulés n'ont pu effacer mon image de son cœur... Moi aussi, je l'aimais. Je souffris cruellement en me séparant d'elle... Et pourtant, que cette

souffrance était douce auprès de celles qui l'ont remplacée depuis !

Une expression de douleur profonde vint assombrir son visage à ces dernières paroles. Rollan s'était jeté, non en aveugle, mais avec une sorte de téméraire courage, dans sa situation actuelle ; il avait pu frémir en mesurant l'étendue du sacrifice ; il n'avait point reculé. Il ne s'agissait pas ici seulement d'abandonner une femme aimée pour vivre dans une austère solitude ; il lui fallait se résigner à voir tous les jours, à toute heure, une autre femme, aimée aussi naguère, aimée d'un premier et d'un plus fort amour, une femme qui restait environnée pour lui jusqu'alors du prestige de l'éloignement, irrésistible séduction pour ces âmes vigoureuses, intelligentes, mais contemplatives et chevaleresques, comme était l'âme de Rollan. Il approcha Reine et la trouva plus belle ; tous deux pleurèrent

ensemble sur la mémoire de Julien d'Avaugour, et Rollan sentit sa joue se mouiller de larmes que ne faisait plus couler la perte de son ami. Libre, il eût pris la fuite; un implacable devoir le retenait cloué à ce poste périlleux. Et son martyre continuait.

Tous les soirs, le faux chevalier se retirait en cérémonie dans la retraite de la dame d'Avaugour; Arthur venait; Rollan déposait sur son front le baiser paternel, sur son front que venait d'effleurer la lèvre de Reine. Ensuite, les femmes s'acquittaient de leur office, et les deux époux restaient seuls. Alors Rollan mettait un genou en terre :

— Dieu garde la noble veuve de monseigneur! disait-il.

Il ouvrait une porte cachée sous les draperies de l'alcôve et disparaissait.

Cela dura douze années. En vain Rollan cherchait dans les travaux politiques, dans

l'éducation du jeune Arthur, un remède à l'obsédante passion qui le torturait ; la présence de Reine, supplice continuel, implacable, ne lui donnait point de relâche. A la longue, une pensée lui vint qui redoubla l'amertume de sa vie ; il crut lire dans les yeux de la dame d'Avaugour l'expression d'un sentiment qui n'était point de la reconnaissance. Il ne faiblit pas, mais la mesure était comblée ; il se sentit lentement dépérir.

Une fois, peu de jours avant l'époque où nous sommes arrivés, à l'heure où le courrier quittait d'ordinaire la chambre conjugale, Reine le retint et lui montra du doigt un siège ; il s'assit, tremblant et priant le ciel de lui donner courage. La scène fut courte : la dame d'Avaugour, parlant avec une entière franchise, dit à Rollan qu'elle avait dès longtemps deviné son secret ; elle dit encore qu'il n'était qu'un prix pour récompenser son gé-

néreux dévouement : le monde croyait qu'ils étaient époux ; d'ailleurs, nul ne pourrait la blâmer de donner sa main au constant protecteur de son fils, au ferme défenseur des libertés bretonnes.

Quand se tut Reine de Goëllo, Rollan ne répondit point; son front plissé, sa joue pâle qui s'empourprait subitement, pour devenir aussitôt après plus livide, sa respiration difficile et pressée, tout disait le suprême combat qui se livrait dans son âme. Il se leva enfin, et, l'œil en feu, les bras tendus, il s'élança vers la dame d'Avaugour; mais, au moment où sa bouche s'ouvrait pour accepter et rendre grâce, un tressaillement convulsif s'empara de lui, son regard s'éteignit; il tomba à genoux.

— Dieu garde, dit-il d'une voix mourante, Dieu garde la noble veuve de mon seigneur !

A dater de cet instant, sa résolution fut

prise ; il eut peur de se laisser vaincre à la fin. Qu'il exagérât ou non le scrupule, Rollan était de ceux pour qui la récompense gâte le dévouement; d'ailleurs, la volonté de Reine de Goëllo ne pouvait lui conférer le nom qu'il avait pris sans droit : le jour où cette usurpation cesserait d'être un sacrifice, elle deviendrait une faiblesse, sinon un crime.

Il avait tout préparé pour l'accomplissement de son projet; la révélation d'Anne Marker lui fit seulement avancer son départ de quelques heures. Le soir même, il monta à cheval avec Arthur et prit la route de Rennes. Le lendemain, ses gens devaient escorter une chaise fermée et vide. Anne avait dit vrai, les serviteurs d'Avaugour arrivèrent en grand désordre à Rennes le surlendemain ; le carrosse avait été attaqué à la tombée de la nuit, la veille, par une troupe de malfaiteurs. Rollan savait désormais à quoi s'en tenir.

Dès le commencement de la séance d'ouverture, on vit entrer le chevalier d'Avaugour, conduisant son fils par la main. Le chevalier n'avait point le costume d'un membre noble : il était enveloppé d'un long manteau. Arthur, au contraire, éclipsait, par la magnificence de ses habits, les plus fastueux seigneurs; il portait comme il faut ses dentelles et son velours; tous durent admirer la fière mine qu'avait le jeune héritier du sang ducal. Rollan jeta tout d'abord un regard sur les bancs de la noblesse; le commandeur était là, qui lui envoya de loin un profond salut; Rollan passa; mais, avant de prendre, comme d'habitude, le fauteuil de la présidence, il s'avança vers le sire de Châteauneuf.

— Messire Jean, dit-il, je vous fis, il y a onze ans, une promesse; je viens aujourd'hui l'accomplir.

— Mon cousin, dit le sire de Châteauneuf

en lui serrant la main avec respect ; je ne vous l'eusse point rappelée ; loin de là, je vous supplie, restez ce que vous êtes pour le bien de tous.

— La mort de mon seigneur et frère reste à venger, et j'ai fait un serment.

— Donc, à votre volonté, mon cousin.

Jean de Rieux se rassit d'un air triste. Rollan prit la main d'Arthur et lui fit monter les degrés de l'estrade. Le jeune homme, confus et rougissant, se laissait conduire. Rollan lui montra du doigt le fauteuil ; Arthur obéit et prit place. Un murmure se fit sur tous les bancs à la fois.

— Monsieur le chevalier, s'écriait-on de toutes parts, que veut dire, s'il vous plaît, cette comédie ?

Le chevalier, en guise de réponse, se débarrassa soudain de son manteau ; l'assemblée vit avec surprise qu'il portait en dessous un

costume de roture : veste ronde, culotte de drap, le tout serré par une ceinture de cuir.

— Messeigneurs, dit-il d'une voix haute et ferme, je viens faire amende honorable : voici devant vous l'unique rejeton d'Avaugour, Arthur, chevalier, seigneur d'Avaugour, Goëllo et autres lieux, comte de Vertus. Moi, j'ai nom Rollan Pied-de-Fer, et demande grâce pour mon larcin de noblesse.

Bien peu se souvenaient de Rollan Pied-de-Fer ; la plupart crurent que le chevalier était pris d'une subite folie. Arthur était descendu de son siége et serrait le courrier dans ses bras ; Jean de Rieux s'était approché en même temps. Cependant le tumulte redoublait dans la salle ; quelques nobles, indignés d'avoir été si longtemps présidés par un vilain, parlaient déjà de châtiment exemplaire : il est notoire que cette caste, de tout temps si fertile en

grands hommes, sut aussi produire à foison des colosses d'orgueilleuse ineptie.

— Mon père? qu'est devenu mon père? demanda enfin Arthur d'Avaugour.

Le commandeur de Kermel s'était levé dès le commencement de cette scène; Rollan l'aperçut qui fendait péniblement la foule, et se dirigeait vers la porte.

— Gauthier de Penneloz, dit-il, je vous somme de rester en ce lieu.

— De quel droit parle ici ce vassal? demanda dédaigneusement le commandeur.

Nulle voix ne s'éleva pour défendre Rollan; il baissa la tête, navré de cette incroyable ingratitude; mais Jean de Rieux lui pressa la main avec force; il se redressa aussitôt, et toucha le bras d'Arthur.

—Votre père, Messire, dit-il, répondant seulement alors à la question du jeune homme, votre père fut assassiné : voilà son assassin.

Il montrait Gauthier de Penneloz; celui-ci s'arrêta et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Qu'est-ce à dire? s'écria-t-il; m'obligera-t-on à repousser sérieusement pareille infamie?... Est-ce moi qui ai volé les noms et les titres de mon malheureux parent, Julien d'Avaugour? est-ce moi qui ai usurpé ses domaines? sa veuve est-elle ma femme?...

— Assez, assez! criait la foule; justice soit faite du manant!

Les gens du roi de France, ravis de se venger ainsi de cet homme qui avait fait tant de mal à leur cause, attisaient sous main le désordre. Arthur restait immobile; il doutait, tant la parole d'un gentilhomme avait de poids dans la balance. Mais ce doute était pour le pauvre enfant une cruelle souffrance; pâle et prêt à défaillir, il parcourait d'un œil suppliant l'assemblée, pour relever ensuite son regard hu-

mide sur celui que, tant d'années, il avait aimé et respecté comme son père.

— J'avais prévu tout cela! murmura Jean de Rieux, dont le maintien annonçait une colère terrible, prête à éclater.

— Messeigneurs, dit Rollan, sur mon salut éternel j'ai parlé suivant la vérité.

L'assemblée l'avait regardé trop longtemps comme son chef pour qu'il n'exerçât pas encore sur elle une sorte d'instinctif et mystérieux pouvoir; un silence profond suivit ses paroles :

— Honte sur notre temps! s'écria Gauthier de Penneloz. Un gentilhomme sera donc forcé d'opposer son serment au parjure d'un assassin de bas lieu!

— Messieurs, dit un autre membre, il est temps que cesse ce scandale.

— Il est temps en effet! interrompit Jean de Rieux d'une voix tonnante. Messieurs, le

rouge me vient au front quand je vois que la noblesse qui, en soi, est une grande et tutélaire institution, sert ici de rempart au crime, de piédestal au mensonge !. Un homme s'est trouvé qui, rencontrant un jour le cadavre de son maître assassiné, a dépouillé sa propre vie pour en revêtir le cadavre. Cet homme était jeune alors, heureux peut-être. Il a fait deux parts de l'existence du mort : d'un côté, il a mis le glorieux avenir et le bonheur présent ; de l'autre, le pénible devoir, le travail obscur, ardu, sans récompense ; et il a pris la seconde part, réservant l'autre, intacte, à l'héritier légitime. Cet homme a combattu douze années, soutenant d'un bras héroïque les libertés chancelantes de son pays ; il a, dans l'intérieur de sa vie privée, reculé les bornes du possible par sa prodigieuse abnégation… Et lorsque, voyant sa tâche remplie, cet homme veut descendre de ce rang, dont il

n'a connu, par sa volonté, que les misères, il reçoit l'insulte au lieu des actions de grâces méritées, au lieu de la récompense, les mépris! Et lorsque l'enfant adopté s'étant fait homme, et n'ayant plus besoin d'aide, cet homme achève son œuvre en livrant à votre justice le nom de l'assassin de son maître, l'assassin le raille et le menace; et messieurs des états se joignent à l'assassin pour l'accabler! Par le nom de Dieu! vous l'avez dit : il est temps que cesse ce scandale!... Messire Gauthier, ce ne sera point la parole d'un vilain qu'il vous faudra repousser aujourd'hui; ce sera celle de Jean de Rieux. J'affirme sous serment que Julien d'Avaugour est mort traîtreusement par votre fait.

Le commandeur voulut se récrier, mais le sire de Châteauneuf lui imposa rudement silence. Il fit le récit de la fin tragique du che-

valier, et termina en affirmant de nouveau la vérité de son dire.

Nul n'avait osé interrompre le sire de Châteauneuf. Arthur était déjà dans les bras du courrier. Gauthier interrogea du regard les visages de ses collègues; il lut sur chacun d'eux son arrêt; néanmoins il voulut tenter un dernier effort.

— Messire Jean, dit-il en essayant de sourire, a dans la parole de maître Rollan une confiance aveugle et méritoire.

— Fi de moi, si je le niais! s'écria le sire de Châteauneuf; mais je n'ai point juré sur sa foi seule aujourd'hui : vous souvient-il, Gauthier de Penneloz, de cette entrevue que vous eûtes jadis en mon hôtel?...

— Vous écoutiez! interrompit le commandeur en pâlissant.

— Messieurs, dit Jean de Rieux d'une voix solennelle en s'adressant aux états, il ne s'agis-

sait pas de moi, mais de vous tous; Rollan allait avoir entre ses mains les intérêts de la province entière; s'il eût été un traître, je l'aurais tué de ma main... A présent, je dis, moi aussi : Que justice soit faite.

Le commandeur, sans attendre le vote, se déclara prisonnier sur parole, et sortit incontinent. L'assemblée s'était divisée en groupes. Tous ces nobles, égarés un moment, mais gens de cœur et de courtoisie, reconnaissaient maintenant qu'il fallait à l'insulte publique une publique réparation. Il se fit une sorte de délibération spontanée, et M. de Coëtquen-Combourg, s'avançant vers l'estrade, offrit sa main dégantée au courrier.

— Monsieur, dit-il, au nom des états, je vous remercie; au nom de la noblesse, je vous offre réparation. Quels que soient vos rangs et titres, il y aura toujours pour vous une place en cette enceinte, et ce nous sera grand hon-

neur de siéger près d'un homme tel que vous.

Certes, Rollan, au temps où il s'appelait Julien d'Avangour, avait eu de bien autres et plus pompeuses glorifications; mais celle-ci était toute personnelle ; sortie de la bouche d'un noble, au nom de la noblesse, elle s'adressait au pauvre courrier. Une larme descendit lentement sur sa joue.

— Merci, Monseigneur, merci ! dit-il d'une voix étouffée par l'émotion.

— Rollan Pied-de-Fer ne doit point quitter ainsi, la larme à l'œil et le front bas, les états de Bretagne! murmura Jean de Rieux à son oreille.

Le courrier se redressa soudain; il lança au sire de Châteauneuf, qui s'abaissait dans sa caste, pour le relever, lui, Rollan , un regard d'infinie reconnaissance.Puis son œil rayonna de fierté.

— Messieurs, reprit-il, je reçois vos excuses, et vous tiens compte de votre condescendance. J'ai remplacé, autant qu'il était en moi, celui dont je portais le nom; maintenant messire Arthur le tient par légitime héritage; il est d'âge à le soutenir; ma tâche est terminée, et l'heure du repos venue... Dieu vous conseille, Messieurs!

Il serra Arthur dans ses bras, lui enjoignit, d'un geste impérieux, de ne point le suivre, et traversa la salle d'un pas ferme; Jean de Rieux l'accompagna jusqu'au seuil.

— Mon cousin, dit-il tristement, noblesse oblige; sans cela, je ferais comme vous de grand cœur.

Quand le sire de Châteauneuf regagna son siège après avoir embrassé le courrier, une émotion inaccoutumée adoucissait l'expression de son énergique visage.

— C'est un vaillant cœur, murmura-t-il.

Fasse le ciel que le pays n'ait point à regretter son absence !

Cette prévision ne devait s'accomplir que trop tôt. M. de Pontchartrain n'avait point abandonné sa candidature ; dès la session suivante, il vit couronner son héroïque persévérance : il y eut en Bretagne un intendant royal de l'impôt. Dès lors, les principales franchises de la province n'existèrent plus que de nom.

On ne revit point Rollan Pied-de-Fer.

Lors de la mort de Reine, dame douairière d'Avaugour, qui passa de vie à trépas, en 1669, un homme se glissa inaperçu dans le cortège funèbre ; il portait, à peu de chose près, le costume de courrier, décrit plusieurs fois dans

ces pages : c'était un vieillard. Il se tint à l'écart tandis que se récitaient les prières des morts; son œil resta sec, mais son visage exprimait une austère et profonde douleur. Quand le dernier verset du chant mortuaire eut retenti sous la voûte du caveau de famille, les assistants s'éloignèrent, l'inconnu resta seul avec un jeune homme qui pleurait : c'était Arthur d'Avaugour. Ils demeurèrent longtemps ainsi, priant tous deux. Arthur ne voyait point son compagnon, qui le suivit doucement lorsqu'il regagna la porte de la chapelle. Le jeune seigneur monta à cheval et s'éloigna; l'étranger l'accompagna du regard jusqu'au détour du chemin : on eût pu voir une larme trembler, suspendue aux cils blanchis de sa paupière.

— Dieu le bénisse ! murmura-t-il avec une inexprimable tendresse.

Il fit un signe de croix, et quitta les envi-

rons de Goëllo ; il marcha longtemps et d'un pas rapide. Bien qu'il fût chétif et cassé d'apparence, la lassitude semblait ne point avoir de prise sur lui. Dans le village éloigné de la basse Bretagne où il se rendait ainsi, on l'appelait Yvon le courrier ; malgré son grand âge, il gagnait sa vie à ce métier qui fatigue les jeunes hommes. Yvon n'était venu dans cette retraite que sur la fin de ses jours ; il y était béni et respecté. Quand arriva l'heure de sa mort, il révéla au curé de sa paroisse qu'Yvon n'était point son nom véritable ; le bon prêtre dut être étrangement surpris de la confession que lui fit le courrier ; à dater de cet instant, il sembla l'entourer d'une sorte de vénération. Sur la tombe on inscrivit un nom inconnu.

Les villageois s'étonnèrent ; à leurs questions le prêtre répondit :

— C'était un homme fort et juste ; il souf-

frit pour vaincre, remporta la victoire, et n'eut point d'orgueil. Au ciel l'attend sans doute la récompense qu'il ne voulut pas recevoir dans cette vie. Priez pour lui, gens de Bretagne, car c'était un vrai Breton.

Ce fut là l'oraison funèbre de Rollan Pied-de-Fer.

FIN DU TOME PREMIER.